

La disparition des filles
Par Pascal Bergeron

*Aux garçons comme aux filles,
desquels l'espèce humaine vit encore.*

I

Des disparitions inquiétantes

Durant la nuit, la température avait dégringolé ; pas de doute, le mois d'octobre, contre lequel les gens ne cessaient de pester, avait annoncé son retour par une entrée fracassante. Tranquillement, les habitants de Saint-Laurier se réveilleraient en marmonnant un « Ostie qu'il fait frette ! » bien senti.

Au chaud dans sa robe de chambre, Milène Lapré inspectait le voisinage à travers la fenêtre de son salon. Le moindre détail y passait : une branche d'arbre qui craquait, un chat sauvage qui miaulait ou encore des rideaux qui s'ouvraient. Or, ces détails caractérisaient une ville ordinaire et anonyme.

— Maman, merde, personne va nous kidnapper ! lui avait une fois lancé sa fille, Anna Desrosiers. Arrête de t'inquiéter pour rien !

Milène soupira : elle-même avait consacré son adolescence à s'opposer contre sa mère. Celle-ci, impassible, lui avait répété qu'elle comprendrait un jour – et elle avait fini par comprendre. Au bout d'une longue série de contractions douloureuses, l'infirmière lui avait remis dans les bras Anna, qu'elle avait aimée d'une telle intensité instantanément. La laisser voler de ses propres ailes serait ardu, qu'elle ait atteint sa majorité ou non.

Tout à coup, une ombre remua derrière un buisson. Milène tressaillit, la main contre son cœur de mère.

Rien. Son imagination lui avait probablement joué un tour.

Elle se décida à quitter son poste de surveillance, aussi futile que stressant. Assise sur une chaise de la cuisine, elle alluma la télévision sur les nouvelles du petit matin.

Saint-Laurier, ville ordinaire et anonyme. Il n'y a pas si longtemps, cette affirmation était vraie... jusqu'à ce que trois filles se volatilisent en

deux semaines. Pas des fillettes – de jeunes femmes de 16-17 ans ! Certes, dans leur quête d'expérience, elles commettaient parfois des gestes stupides, mais elles savaient se défendre ! Le Québec a simplement eu du mal à accepter l'hypothèse des enquêteurs, c'est-à-dire que ces mystérieuses disparitions seraient en fait l'oeuvre d'un ou de kidnappeurs.

— Hier, annonça le présentateur de nouvelles, le maire de Saint-Laurier a tenu une conférence de presse au sujet des kidnappings récents de trois adolescentes. Il en a profité pour rassurer la population, et comme vous allez le voir, il croit en l'expertise des enquêteurs.

Un homme trapu apparut à l'écran, suivi d'une banderole avec le titre « Le maire appelle au calme ! »

— Chers concitoyens, avait-il déclaré, nous ignorons encore tout des intentions du ou des kidnappeurs. Par conséquent, nous sommes sur le pied d'alerte. Je partage pleinement la peine des parents, c'est pourquoi j'insiste sur le fait que vous ne devez pas tenter de retrouver les disparues par vous-mêmes. Les enquêteurs ont ma pleine confiance et ils travaillent dur sur le dossier. Si vous avez des renseignements, n'hésitez pas à les contacter. Je le répète : ne partez surtout pas à leur recherche !

— Ne partez pas à leur recherche ! s'indigna Milène.

Le maire n'avait pas d'enfants, c'était de notoriété publique ; de surcroît, c'était un homme. Il ne pouvait concevoir la peine des parents. Affronter chaque jour l'angoisse de ne jamais revoir sa progéniture... De se résigner à lui dire adieu alors qu'il commençait à croquer la vie à pleines dents... De ne jamais réentendre son rire...

Les larmes montèrent aux yeux de Milène. Non, tous les hommes n'agissaient pas en salaud – elle devait oublier son ex-mari. Son excuse « Il faut bien que jeunesse se fasse ! » n'était qu'une façade à son irresponsabilité.

Que pensait Milène ? Le problème, c'était elle, selon Anna.

— T'es toujours inquiète pour rien ! avait-elle dit. Papa nous laissait vivre, lui. Avec toi, on étouffe !

Ah, Anna... Elle avait tant changé depuis son entrée au secondaire afin de plaire à sa nouvelle bande d'amis. Néanmoins, la mère ne désespérait pas : un jour, sa fille comprendrait à son tour.

Au moins, son fils cadet, George Desrosiers, ne lui causait pas de problèmes.

— George...

La voix résonnait, rebondissait contre les murs, augmentait en force à chaque ricochet. Le dénommé George essayait tant bien que mal de se déplacer, mais quand il ne se heurtait pas à un meuble, une bosse du plancher ne manquait pas de le renverser. Il ne se rappelait plus à qui appartenait la voix, et ça n'avait aucune importance : il devait la suivre.

— George...

Il accéda à un couloir bleuté. Sa vision se floutant, il avança à pas tâtonnants jusqu'à une cuisine. Malgré la noirceur, il vit la silhouette d'une adolescente, assise en tailleur sur une table. La tête levée, elle nouait et dénouait ses longs cheveux tout en l'appelant.

Le déclic se fit. Comment avait-il pu ne pas la reconnaître ?

Thorne Arbalez.

Déterminé, il s'approcha de son amie. Chaque pas multipliait l'intensité et la fréquence de ses battements de coeur, qui menaçait d'exploser. Sa gorge se resserrait, son estomac se contractait, mais il poursuivait sa marche...

Boum boum. Boum boum. Boum boum...

Leurs corps se frottaient l'un contre l'autre, s'échangeaient des caresses, communiquaient dans leur langue où les mots étaient inutiles...

Boum boum. Boum boum. Boum boum...

Le sol avait beau être d'un froid sibérien, George ne voulait pour rien au monde s'en décoller. Thorne ainsi blottie contre lui, tandis qu'ils admiraient un ciel illuminé d'étoiles et d'aurores boréales, son bonheur flirtait avec l'euphorie. Ses sens semblaient engourdis, comme si le sang n'affluait pas à son cerveau en assez grande quantité...

Boum boum. Boum boum. Boum boum...

Thorne mordilla son oreille et chuchota quelque chose, qu'il ne saisit pas. Peu importe : il ne gâcherait pas la magie du moment en la contraignant de répéter. George lui effleura le visage avec sa main, puis il fit ce qu'il n'avait encore jamais fait : il ferma les yeux et s'abandonna à l'inconnu.

Leurs lèvres se rapprochaient...

Boum-boum boum-boum boum-boum...

Une sensation de vertige s'empara de lui...

Boum-boum boum-boum boum-boum...

Thorne...

BIP BIP ! BIP BIP ! BIP BIP !

George bondit hors de son lit, alarmé. Le front dégoulinant de sueur, il prit son pouls... Son coeur battait à tout rompre ! Lorsqu'il réalisa que son réveille-matin sonnait en arrière-plan, la gêne balaya la sensation de vertige : comment un rêve aussi agréable l'avait-il énervé à ce point ? En se faisant arracher des bras de l'idylle, un adolescent normal – ou un tantinet impulsif – aurait marmonné deux-trois sacres ; lui paraissait réagir à une annonce post-apocalyptique !

Découragé par sa réaction, il éteignit son réveille-matin. Pourquoi s'entêtait-il à conserver ce jouet ? Ici, « jouet » ne faisait pas office de comparaison – c'en était vraiment un. Du haut de ses 18 centimètres, il avait la forme d'un bonhomme dont le corps, bleu, contrastait avec la tête grise ; un afficheur y était encastré et deux boutons, disposés chacun d'un côté, permettaient de le configurer. En plus d'avoir les poings arrachés, il donnait l'heure avec une inexactitude qui croissait au fil des semaines.

Mieux valait oublier ça ! George enfila les premiers habits à sa portée, et à la cuisine, il s'entretint avec sa mère – pas de grande discussion, il évitait en chat agile le sujet des récents kidnappings. Cependant, la tension monta d'un cran quand Anna daigna les rejoindre... avec une requête spéciale.

— Je refuse ! protesta Milène.

— Mais maman ! se lamenta Anna. Tous mes amis y vont. On va s'éclater !

Milène s'agita comme un pantin désarticulé, signe qu'elle perdait les nerfs.

— S'éclater, s'éclater... Tu as juste ce mot en tête ou quoi ? Des jeunes femmes de ton âge disparaissent dans la nature depuis deux semaines, et toi, tu ne penses qu'à aller faire la fête ? Admettons que tu vas en boîte de nuit, samedi, qu'est-ce qu'il va se passer ? Je vais te le dire, moi ! Un beau mec va t'aborder, te draguer, te proposer un verre avec un peu de GHB... Insouciance, tu accepteras, et la prochaine chose que tu sauras, c'est que tu dois te prostituer pour éviter que les vieux cochons qui t'ont enlevée ne se débarrassent de toi !

Elle marqua une pause pour reprendre son souffle. Anna, qui venait de recevoir la gifle de sa vie, était bouche bée.

— C'est ça que tu crois ? lâcha-t-elle enfin. Que je suis une sottise ? Que je vais accepter le verre du premier beau mec qui m'abordera ?

— Je n'ai pas dit ça, chérie.

— J'ai pas besoin de ta permission de toute façon. Je vais en boîte de nuit samedi ! Mon chum vient me chercher avec sa voiture. On va faire un tour, visiter la nouvelle boutique et il va me porter à l'école.

— Si tu n'arrives pas en retard ! Pourquoi tu n'agis pas comme ton frère, ma grande ? Pourquoi tu ne prends pas tes études au sérieux ? Ça ne te suffit pas d'avoir redoublé une année ?

Et voilà, on avait encore comparé sa soeur à lui ! Les enseignants, les surveillants, les parents, tous cédaient à la tentation. Difficile de croire qu'ils avaient un lien de parenté, même éloigné : l'un était tranquille et sage pendant que l'autre se rebellait constamment contre « les atteintes à sa liberté. » Dans le domaine vestimentaire, la différence demeurait : il préférait un style neutre ; elle comptait parmi les adeptes de la mode hip-hop.

Ironiquement, Anna avait autrefois été une petite fille sage sans histoire, mais le secondaire l'avait changée. Un beau jour, lors de sa deuxième année, elle avait séché un après-midi pour une séance de magasinage avec sa bande d'amis. Adieu les robes roses, bonjour les jeans déchirés ! Milène avait frôlé la syncope : comment son ange avait-il pu flamber son argent de poche dans de pareilles vulgarités ?

Maintenant, son ange achevait sa dernière année au secondaire, comme son frère : elle était une adulte à part entière, fort séduisante avec ses superbes cheveux bouclés et son bonnet gris. Dommage que la lueur dans ses yeux brun noisette en était une d'insubordination.

— Tu piges jamais rien, maman !

Anna tourna les talons, et peu après, la porte d'entrée claqua. Un silence gênant s'était abattu dans la cuisine et tuait dans l'oeuf toute tentative de discussion. Mal à l'aise, George faillit retourner dans sa chambre lorsque le téléphone sonna. Espérant alléger l'ambiance, il répondit avec entrain :

— Si vous êtes un méchant kidnappeur, je ne suis pas là !

— On rigole pas avec ce genre de choses, répliqua une voix

légèrement enrouée.

— Oups.

Thorne pouffa quasi aussitôt.

— T'es pas occupé ? demanda-t-elle. Je serais venue chez toi sans t'appeler, mais mon père insistait pour que je te passe un coup de fil. J'habite pourtant à côté de chez toi... Peu importe. Est-ce qu'il y a un agresseur devant ta maison ?

— Non, non. Je t'attends.

— Parfait. À tantôt !

En raccrochant, George croisa le regard furieux de sa mère. À l'en juger, sa tentative pour alléger l'ambiance n'avait pas eu l'effet escompté...

0,1 mol à TPN... Merde, pas encore des moles... Et ça signifie quoi TPN, déjà ? Température... Pression... Nombre de moles ? Non, ça, c'est avec un n minuscule...

Assis sur son lit, George était si absorbé par son devoir de chimie qu'il n'entendit pas les cognements contre sa porte.

— Je peux entrer ou t'es à poil ?

Il sursauta, de retour à la réalité.

— Oui... Enfin non, je ne suis pas à poil. Entre !

Dans l'entrebâillement se montra une gothique de 17 ans, comme en témoignaient ses cheveux noirs qui descendaient à sa taille, son brillant à lèvres anthracite et son fard à paupières vert pomme. Ni corpulente, ni mince, Thorne avait de douces courbes masquées par un ample tee-shirt sombre, mais visibles avec son pantalon cargo kaki ; rarement portait-elle des accessoires, excepté un bracelet de force, que George vit alors qu'elle le saluait de la main.

— Ça va ?

— Devoir de chimie à remettre ce matin. Ça ne peut aller mieux !

Elle jeta un coup d'oeil à son bureau, pas étonnée par le désordre qui reposait dessus – au contraire ! Elle rejoignit George sur son lit en le taquinant :

— Tu vas encore me dire que ce fouillis est le reflet de ton génie créatif ?

— C'est vrai, le pire.

— Y'a pas de honte à admettre que tu es paresseux.

Thorne passa la tête au-dessus de son épaule afin de lire la question de chimie qui l'embêtait. Les sourcils froncés, elle ne remarqua pas qu'il contemplait son visage blême.

— 0,1 mol à TPN... Juste pour ça, je suis contente de pas avoir de chimie !

— Je t'envie. Comme ça, ton père souhaitait que tu appelles avant de venir ?

— Je comprends que ça le stresse, mais c'est ridicule ! Il y a quelques jours, pendant que je me promenais à vélo avec une amie, j'ai vu un gosse de cinq ans qui courrait après un ballon. Il était seul et aurait été une cible idéale pour un kidnapping. C'est lui qui aurait eu besoin de surveillance, et crois-moi, ses parents l'ont su.

George opina. Sans être vulgaire, Thorne avait un franc-parler qu'il admirait, bien qu'elle pouvait choquer, plus en raison de son allure atypique que par ses propos.

— Pourtant, les victimes ont notre âge et sont des filles.

— Toujours isolées, tard le soir. On suppose qu'elles erraient dans des ruelles ou dans le parc municipal.

Par automatisme, il gribouilla une piste de réponse dans son cahier de chimie.

— Tu as fini ton devoir ? Dis oui.

— Pas vraiment. Je crois que tu m'as refilé ta sale habitude de les faire le matin même.

— Je les fais le cours même, rectifia-t-elle, et ce n'est pas de ma faute s'ils sont faciles. (Elle pointa le réveille-matin du doigt.) Tiens, tu as encore ce bidule ?

— Hem, oui.

Thorne prit le réveille-matin, qu'elle examina avec une fascination particulière, notamment en le retournant et en appuyant sur les boutons de contrôle à plusieurs reprises.

— Tu peux l'épouser si tu l'aimes autant, souligna-t-il.

— Regarde donc qui cause ! C'est pas toi qui lui as donné un nom ?

En effet, dans un moment de faiblesse, George lui avait avoué que

son réveille-matin, fidèle au poste depuis tant de temps, s'appelait M. Réveil. Ce souvenir un peu embarrassant le fit rougir.

— Tu es mignon quand tu rougis.

— Remets M. Réveil à sa place avant qu'il rende l'âme.

— Il mérite l'euthanasie, et je parle pas que de ses poings arrachés : l'afficheur indique 1 h alors que... Ah ! l'heure s'est corrigée pour 8 h 17.

— Je sais. Ça ne dure que quelques secondes, mais ça arrive de plus en plus souvent. L'heure se modifie aléatoirement pour 1 h, comme si on mettait le réveille-matin à zéro.

— Pourquoi attendre pour l'euthanasie ? (Elle se tut, puis dévoila un sourire moqueur.) J'ai toujours pensé que t'étais un peu bizarre : qui s'attache à un objet au point de lui donner un nom ?

— Tu es mal placée pour parler, Miss-Je-Suis-Tout-En-Sombre.

Thorne assena un coup de poing amical à George, qui rit aux éclats. Elle sauta sur lui, une attaque à laquelle il riposta par des coups d'oreiller contre les côtes pour dégénérer en bagarre. Le devoir de chimie et M. Réveil basculèrent sur le sol dans l'indifférence générale : l'espace d'une querelle, ils avaient renoué avec l'enfant en eux.

À mille lieues de Saint-Laurier, les pleurs d'un adolescent constituaient l'unique source de vie. Recroquevillé à la manière d'un animal agonisant, il attendait sa fin.

Quel imbécile tu es ! Croyais-tu réellement que je t'aimais ? Garde ça en tête : les patapoufs n'attirent pas, ils révulsent !

Un énorme sanglot secoua ses 130 kg de détresse. Dans une école, un tel effondrement aurait si attisé le côté voyeur des élèves qu'ils se seraient rassemblés autour de lui, la majorité pour l'insulter, une minorité pour le défendre. Les surveillants, avertis de la situation, auraient ensuite dispersé la cohue et réclamé des explications à l'adolescent.

Combien de fois lui avait-on suggéré d'apprendre à s'imposer ? Trop de fois. On le considérait comme un garçon gentil, mais faible d'esprit.

Ce dont cette fille avait abusé.

Grâce à toi, ma victoire sera triomphante. Je pourrais détruire votre Gardien, son monde ainsi que cette réalité pathétique que vous surnommez la Terre.

Il se pinça l'avant-bras, déjà couvert de bleus, et étouffa un cri. Il ne rêvait pas : il tenait lieu de trophée, non pas la sorte qu'on exhibe à un public ébahi, mais plutôt celle qu'on cache vu que sa découverte serait compromettante. Depuis combien de temps était-il captif ? Trois semaines ?

Des pas retentirent. C'était elle.

— C'est l'heure de manger.

— Non... Je n'ai pas faim... Laisse-moi mourir.

— Nous avons eu cette discussion.

Elle s'agenouilla, ouvrit une boîte de beignets et en tendit une bouchée à l'adolescent. Réticent, il se soumit à la volonté de son bourreau. À peine avait-il terminé d'avalier qu'elle enfonçait un autre morceau dans son gosier, et ce, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un beignet dans la boîte.

— Hmm, je peux bien en goûter un. (Elle le mastiqua.) Ce n'est pas mauvais, je dois l'admettre... Peut-être un peu lourd... (Une fois qu'elle l'eut mangé, elle ajouta :) Cela ne sert à rien de pleurer. Personne ne peut t'entendre.

— Je-

— Vous pleurez quand vous êtes triste. Ces notions d'émotions et de sentiments sont si captivantes, si imprévisibles chez vous, les humains. Tiens, j'ai récemment rencontré une fille qui pesait toujours le pour et le contre avant de prendre une décision ; puis, comme ça, elle a perdu le nord... à cause d'une personne du sexe opposé ! Au nom de l'amour, elle était prête à abandonner ses études et ses amies pour être avec lui !

Il se contenta de baisser la tête. La confusion le poussa à gémir :

— Tu as promis de m'amener « dehors » si j'étais sage. Je ne sais pas où je suis.

— C'est vrai, sauf que tu n'es pas en mesure d'apprécier la beauté mélancolique du ciel. Éventuellement, tu le verras ; je ne veux pas que tu deviennes fou, n'est-ce pas ?

— S'il te plaît... Pars pas...

Elle posa les deux mains sur les tempes de l'adolescent, qui sentit une brusque montée d'énergie en lui. Il essaya d'y résister, mais perdit connaissance, pour se réveiller bien plus tard, de nouveau seul, sans la possibilité de mettre fin à son calvaire. Il se redressa, chancelant, quand

la même constatation le refrappa de plein fouet : il se trouvait au milieu de nulle part – littéralement ! Le sol, les murs, le plafond, rien de cela n'existait ; ce n'était que le vide !

Il se remit à pleurer.

— On va être en retard pour l'école, murmura George.

La chamaillerie désormais terminée, ils étaient allongés sur le lit, Thorne contre George, baignant dans une atmosphère douillette propice aux tête-à-tête légers, voire aux confidences.

— Encore quelques minutes, le supplia-t-elle.

— Je ne veux pas arriver en retard.

— Tu l'es jamais. Au pire, tu inventeras une excuse bidon dans le genre : « Madame, si je suis en retard, c'est parce que ça a sonné avant que j'arrive. » Elle rira et te pardonnera ce petit incident.

— J'oubliais que je parlais à une experte dans la matière.

Somnolente, Thorne bâilla.

— Finalement, tu as raison : ma prof de français va me tuer si je me pointe en retard. C'est une maudite folle !

— Qu'a-t-elle encore fait ?

— Elle nous a révélé que son plus grand désir était de tous nous relier à un gros bouton rouge sur son bureau. Comme ça, quand on est agités... zap ! Une décharge électrique.

— J'aime son idée. J'en ai marre de ces crétins qui me cassent les oreilles avec leurs histoires pitoyables où ils finissent saouls, sur le toit de leur maison.

— Tu es rempli de préjugés, lui reprocha Thorne.

— Est-ce de ma faute si vos week-ends se résument à vous saouler ?

— C'est pas le cas, et à tes yeux, boire est le mal.

— Ça n'empêche pas que j'aime l'idée de ta prof.

— J'en doute pas. Tu es tellement froid des fois, comme si tu avais peur de t'attacher aux gens ou de te confier à un ami. Je te connais depuis quoi... un an ? (Elle soupira.) Je jurerais que ça fait une éternité...

— Tu veux que je te révèle un secret humiliant ?

— Commence par une information croustillante. Tu as déjà... triché à

un examen ?

George prétendit réfléchir, hésiter sur sa justification. Sa mine se rembrunit.

— J'ai touché une corde sensible ?

— Eh bien, ce n'est pas facile... Promets-moi de ne pas me juger... Pour tout t'avouer...

— Oui ?

— ON VA ÊTRE EN RETARD !

Il se jeta sur son sac à dos, y inséra le devoir de chimie incomplet, revêtit son manteau, salua sa mère et sortit de la demeure. En guise d'accueil, le vent lui mordit les joues. *Ostie qu'il fait frette !* La neige n'était pas encore tombée, mais à ce rythme, elle ne tarderait pas à recouvrir la ville, créant la joie chez les enfants, le mécontentement chez les adultes. Ruiner une demi-heure à pelleter son allée et à réchauffer sa voiture n'avait rien de magique.

Thorne le rattrapa.

— Jolie feinte.

— Merci.

— Donc, tu as déjà triché à un examen ?

— Non. Si je n'ai pas étudié à un examen, j'assume les conséquences de mon choix.

George observa les parages : Saint-Laurier, avec ses maisons toutes basées sur le même modèle, respirait la banalité. Pour la personne moyenne, convoitant une vie remplie d'aventures, elle était tout bonnement soporifique.

Ils se dirigèrent à leur arrêt d'autobus, où les attendait Mathieu Lécuyer. S'il se fondait dans la masse avec ses cheveux en broussaille et son air incertain, il n'en restait pas moins un garçon honnête avec qui sérieux et plaisanteries s'unissaient en un tout indivisible.

— Salut, George. Salut, Thorne.

— Bonjour, Mathieu.

— On a de l'art dramatique aujourd'hui ?

George hocha la tête de haut en bas.

— Il faut qu'on travaille sur l'écriture de notre texte si on veut le

présenter cette année.

— Je sais pas pour vous, débuta Thorne, mais c'est plate qu'on fonctionne en équipes séparées. Ça manque d'ambition. Y faudrait concocter quelque chose pour toute la classe.

— Tu essayeras d'organiser une énorme pièce de théâtre avec un cours de 75 minutes par semaine et une poignée d'élèves démotivés, la défia Mathieu.

— C'est pas impossible.

— Comment ferais-tu ça ?

La discussion cessa quand l'autobus apparut à l'intersection pour s'arrêter devant eux. Un bouffon collait ses fesses contre une des fenêtres du véhicule et c'est donc un chauffeur fulminant qu'ils saluèrent brièvement avant de s'asseoir en silence sur un banc. Fidèle à sa routine, M. Leverstein choisit ce moment pour promener son chien dans la rue.

Ensuite, le train-train quotidien s'installa. Ils emprunteraient les rues Derome et Dufort avant de faire monter quatre élèves, passeraient devant un centre commercial en construction, pesteraient contre le bouchon de circulation sur Lacoste...

Bref, rien d'exaltant.

George fut content que la journée scolaire se conclût enfin. Les cours étaient devenus insupportables, autant à cause des élèves indisciplinés que des enseignants qui se sentaient impuissants dans le contexte actuel. Personne ne savait comment réagir à la décision d'un parent de retirer son enfant de l'école pour l'abriter en permanence chez lui ; seul l'enseignant d'éthique continuait de relater ses étranges expériences de vie, sous le nez de la direction.

— La perte d'âmes égarées dans ce monde matériel, quoique triste, ne perturbera pas ce cours, avait-il assuré de son ton monotone. Au sujet du monde matériel, je parlerai de l'excellente salvia que j'ai fumée avec des amis d'infortune et du voyage au plus profond de nous-mêmes qui en a découlé.

George allait suivre le couloir de sortie lorsqu'un morceau rythmé de musique parvint à ses oreilles – celui-ci était tiré de *I Don't Like Mondays*, une chanson composée à la suite d'une lugubre fusillade dans une cour d'école à San Diego. Il y trouva dans un local Thorne, en face

d'un piano, et Sonya Clément.

— C'est merveilleux, les félicita George.

— Merci, répondit Thorne. *I Don't Like Mondays* est une chanson vraiment émouvante qui me fait presque couler une larme chaque fois que je la joue !

— Et tu es toi-même extraordinaire, commenta Sonya.

— J'étais meilleure avant. À cause des devoirs et de mon boulot à temps partiel, j'ai plus trop d'occasions pour pratiquer.

— Ça ne t'empêche pas d'être extraordinaire !

Sonya était une adolescente qui avait tout pour être heureuse : on l'appréciait pour sa popularité, le soin apporté à son apparence féminine et sa gentillesse...

— Ah, tiens, salut Stéphanie ! dit George. Ça va ?

... Toutefois, elle tapissait dans l'ombre son amie, Stéphanie Monette. Personne ne doutait de sa richesse intérieure et celle-ci avait même été source de motivation pour bien des garçons ; mais après plusieurs revers, tous réalisaient, déçus, qu'ils leur manquaient un outil essentiel : une carte au trésor pour se repérer dans le dédale de sa timidité.

Cette fille frêle aux courtes tresses leur était inaccessible.

— Oui, oui. J'assistais à la pratique de Sonya et Thorne.

— Ça vous dérange si je reste avec vous ?

— Pas du tout, assura Thorne. On a appelé nos parents pour leur dire qu'on retournerait chez nous, à pied, ensemble.

Elle fit courir ses doigts sur les touches du piano, les immergeant chacun dans cette terrible tragédie ayant eu lieu des décennies auparavant. Sonya se mit à chanter.

*The silicon chip inside her head
Gets switched to overload
And nobody's gonna go to school today
She's gonna make them stay at home...*

Le 29 janvier 1979, Brenda Ann Spencer avait commis l'irréparable, tuant le directeur, le concierge et blessant huit enfants ainsi qu'un

policier. Elle n'aimait pas les lundis, avait-elle expliqué à un reporter.

Elle n'aimait pas les lundis.

George eut la larme à l'oeil.

La mauvaise réputation de Dame Nature prenait racine dans ses sempiternels caprices, tantôt agréables, tantôt à l'arrière-goût amer : par exemple, de la grêle s'était déjà abattue sur le Québec en pleine saison estivale ! Cette fois-ci, au moins, la température tendait vers la délicatesse de l'automne – une sympathique surprise après un matin glacial.

George s'engageait dans une rue quand Thorne interrogea le groupe :

— Vous savez, c'est notre dernière année au secondaire avant le cégep, et j'ignore complètement dans quel domaine étudier. Vous avez des idées, vous ?

— Le métier de psychologue m'intéresse, dit Sonya. Je suis fascinée par l'être humain et sa manière de penser, mais avez-vous vu le nombre d'années d'études requises ? Toi, je t'imagine musicienne.

— Je sais pas... J'adore ça surtout comme passe-temps. Dans un métier, tu as toutes sortes d'obligations qui tuent l'inspiration.

George approuva.

— Je te comprends. De mon côté, je n'ai pas tant hâte d'avoir un « vrai » travail justement parce que tu perds ta liberté et que tu croules sous toutes sortes d'obligations.

— Regardez ! s'exclama Sonya. C'est la boutique paranormale qui vient d'ouvrir !

En lettres géantes, mauves et clignotantes qui surplombaient les maisons : *Charmotout* ; au-dessous, en plus petit, pour titiller le portefeuille des passants : *Nous réglons vos problèmes académiques, familiaux, amoureux et bien plus !*

— C'est un nid à pigeons, critiqua George. Une arnaque grosse comme un éléphant rose à pois jaunes.

— Ne joue pas les rabat-joie. (À l'adresse de Stéphanie et Thorne :) Vous m'accompagnez ?

Comme elles pénétraient dans Charmotout, George les suivit, exaspéré : alors qu'on débusquait un à un les mensonges des charlatans,

ceux-ci roulaient plus que jamais sur l'or ! Chiromancie, horoscopes, potions, grimoires, sortilèges, charmes – rien de trop extravagant !

— Beurk ! souffla Sonya en pointant le plafond. Vous croyez que ce sont des insectes morts qui sont accrochés là-haut, dans la ouate ?

— Et la propriétaire me fout la frousse... renchérit Stéphanie.

La principale intéressée se tourna vers eux – ses lentilles en forme d'oeil de chat eurent sur George l'effet d'un vent de folie singulier ! Avec du recul, on remarquait aussi que la dame, loin d'être jeune, avait des araignées mortes à la place de boucles d'oreille ; son bandana, son chandail asymétrique et sa mini-jupe étaient dans les couleurs de la boutique : violet avec des motifs de toiles noires.

Thorne frissonna. George réprima un rire.

— Elle te fait peur ?

— Non, non. Je... C'était un courant d'air.

— Est-ce moi ou Saint-Laurier est la terre d'accueil des fous ? Ta prof de français, le prof d'éthique... et maintenant, une vieille qui se promène avec des araignées comme boucles d'oreille !

Le groupe se sépara : Thorne examinait la section des charmes, Stéphanie achetait des biscuits chinois et Sonya lisait son horoscope. Aussi difficile que ce fût à accorder pour George, la boutique était bondée de jeunes assoiffées de surnaturel. Ils s'extasiaient devant l'ensemble de la marchandise et courraient d'un bout à l'autre afin de montrer leurs trouvailles à leurs amis.

George reconnut plusieurs de ses camarades de classe et certains ne manquèrent pas l'occasion d'attirer l'attention sur sa présence (« George qui s'intéresse au surnaturel ! L'Apocalypse approche, mes frères ! ») Dans la foule, il aperçut une fille à la chevelure blond sale, mais la seconde d'après, il avait perdu sa trace.

— Hé ! l'interpella un adolescent. T'as vu ce parchemin ? À lire chaque matin pour augmenter les performances scolaires : je vais enfin te battre en classe !

— C'est ça, oui.

— Pas trop jaloux ?

— Je meurs de jalousie.

— Pfff... Tu l'as eu où ta maîtrise pour être ennuyeux de même ? Laisse-moi te déridier un peu : tu vois la propriétaire de la boutique ?

— Hm-hmm...

— Eh bien, elle ne porte pas de collants ! On peut y apercevoir ses sous-vêtements !

— Wow... Tu l'as eu où ta maîtrise pour être ennuyeux de même ?

Sitôt la curiosité de ses amies satisfaite, George quitta Charmotout et reprit le chemin en leur compagnie. Il les écoutait parler de leurs achats quand Stéphanie lui dit timidement :

— Tiens.

Elle lui lança un biscuit chinois, qu'il attrapa en plein vol (« Merci ! »), et elle en distribua un à Sonya et Thorne. Cette dernière tenta d'instaurer le dialogue :

— Toi, Stéphanie, qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

— Je sais pas. Je réussis toutes mes matières de justesse, ce qui m'empêche un peu de faire ce que je veux.

— T'as bien une idée, j'en suis sûre.

— Oui... Ne riez pas, je l'ai jamais dit parce que... Vous avez tous des projets de grandeur et j'ai peur d'avoir l'air ridicule... J'aimerais juste être coiffeuse dans mon coin de ville et mener une vie tranquille...

— Bonne chance, dans ce cas.

— Merci.

George mangea son biscuit chinois, puis il lit à haute voix la bande de papier :

— « De grandes épreuves vous attendent. » Ça ne sonne pas très joyeux. En tout cas, je n'arrive pas à concevoir une grande épreuve à Saint-Laurier.

— Un tigre et des dromadaires que tu dois récupérer aux mains de voleurs ? proposa Thorne.

— Comme si un voleur avait juste ça à faire !

— Je sais pas... hésita Stéphanie. Ça doit valoir cher, non ?

— Sûrement.

— Ma prédiction est mystérieuse, révéla Thorne. « Les prochaines semaines vous modèleront de façon insoupçonnée. » Hmm... Écoute bien, George... Le tigre va abattre les voleurs, et puisque tu auras refusé de les rechercher, il se baladera de ville en ville. Il tombera sur moi, il

me défigurera et ma personnalité sera plus jamais la même à cause de cet accident.

— Ton scénario est presque crédible, mais n'aie pas d'idées de grandeur. Tu seras défigurée par un dromadaire et non par un tigre.

— « Méfiez-vous des roux », cita Sonya. Tant mieux : rien de dramatique. Et toi, Stéphanie ?

Aucune réponse.

— Stéphanie ? glapit-elle.

Mais Stéphanie n'était ni derrière eux, ni près d'eux, ni à Charmotout.

La réalité, tel un poison lent, se distilla dans leur esprit jusqu'à occasionner le vertige. La clarté de leurs pensées s'évanouit, ne laissant la place qu'à un doute qui, malgré le brouillard, se transformait peu à peu en une certitude. Ils se dévisagèrent, abasourdis ; s'ils prononçaient un mot, leur peur se concrétiserait, et libérée du stade de sentiment informe, elle les hanterait.

— E-Elle... balbutia George.

— Elle a disparu, compléta Thorne.

II

Le chaînon manquant

Les événements s'étaient enchaînés l'un après l'autre : ils avaient rebroussé chemin, cherché Stéphanie un peu partout et, ultimement, appelé sur son téléphone portable. Au bout du compte, ils furent contraints d'aviser ses parents de la catastrophe – une corvée dont ils se seraient passés ! Les enquêteurs, par le caractère mystérieux de la disparition, en ont déduit qu'elle avait été la victime du ou des kidnappeurs, et ce, même si le *modus operandi* différait.

— Le modus-du-quoi ?

— Le *modus operandi*, avait expliqué un enquêteur à George, soit la manière de procéder d'un criminel. D'habitude, les adolescentes ciblées par le ou les kidnappeurs sont isolées, tard le soir. Ce qui demeure constant, cependant, c'est le manque d'indices ; c'est comme si elles s'étaient volatilisées ! Il y a un chaînon manquant.

Oui, un chaînon manquait.

— Vous êtes sûrs que vous allez bien ? insista Mathieu Lécuyer.

Ils étaient en cours d'art dramatique, un lundi après-midi. Le week-end avait été marqué par un kidnapping supplémentaire, celui d'Irène Pouliot, qui, selon la rumeur, aurait désobéi à son interdiction de se faufiler chez son copain en soirée.

— Non, évidemment, rétorqua Thorne.

— Désolé d'être inquiet pour vous deux.

— Comment est-ce qu'une personne presque adulte a pu être enlevée ? Elle était derrière nous. Elle nous avait donné chacun un biscuit chinois. On aurait entendu un bruit, un cri, quelque chose !

— Visiblement, non.

— Le plus pénible a été d'affronter ses parents, dit George. Ils étaient

sous le choc – et nous aussi, franchement. La psychologue de l'école s'est acharnée pour qu'on se confie à elle.

— Charmotout a peut-être un lien avec les disparitions, avança Thorne.

— Impossible.

— Réfléchis. Une boutique ouvre ses portes, et peu après, des filles se mettent à disparaître. Tu trouves pas ça louche ?

— Tu as raison ! ironisa-t-il. La propriétaire, qui frôle la soixantaine, a quitté sa boutique, courut jusqu'à nous grâce à une super marchette, endormit Stéphanie et l'a cachée dans sa cave coupée de la civilisation. Ça ou elle a une armée d'agents secrets.

— Avec cette tournure de phrase, n'importe quel énoncé aurait eu l'air ridicule.

— Je dis juste que c'est tiré par les cheveux.

— C'était pas nécessaire d'être aussi déplaisant.

— Désolé.

— J'aurais été plus inquiète si sa disparition te laissait de marbre.

George pesa ses mots :

— D'un côté, la propriétaire faisait peur à Stéphanie, non ?

— Où tu veux en venir ?

— Je l'ignore. (Il prit sa tête entre ses mains.) Ça ne fait aucun sens. J'ai l'impression que si je découvre une explication convenable, elle reviendra parmi nous ou un truc dans le genre. Un kidnapping... Ça signifierait qu'elle est encore en vie... Que quelqu'un – un fou furieux – risque d'exiger une rançon, non ?

— Je suis pas enquêteuse, mais je doute que ce soit une perspective plus joyeuse qu'un enlèvement pour... (Elle déglutit.) Pour finir ses jours en Estonie, à danser et à satisfaire les désirs sexuels des touristes.

— Stéphanie a sûrement été mise en retrait avant qu'on l'enlève, soutint Mathieu.

— Quand ? demanda George. Elle nous a donné un biscuit chinois et a disparu aussitôt !

— Dans les faits, précisa Thorne, elle a parlé de son futur métier et on a discuté un peu de nos prédictions.

— Quand on a déliré sur les voleurs qui se trimballaient avec un tigre et des dromadaires volés, elle a dit que c'était possible puisque ces animaux valaient potentiellement cher.

— Après, elle a pas ajouté un mot. Donc, elle a dû disparaître entre le moment où elle a dit ça et le moment où Sonya a voulu savoir sa prédiction.

— Ce qui a duré au maximum deux minutes.

— C'est suffisant.

Ils complétèrent distraitement leur texte, puis la sonnerie annonça la fin du cours. En sortant du local, le trio fut stoppé net par le décor : la neutralité conformiste de l'école avait cédé la place à des bannières royales, des boucliers au blason chevaleresque et des épées de plastique. C'était le Moyen-Âge !

— C'est aujourd'hui leur projet ? s'étonna Mathieu. J'avais complètement oublié que les 2es secondaires présentaient leur foire médiévale.

Une élève, habillée en paysanne, encourageait les passants à jeter un coup d'oeil aux divers stands dispersés dans les couloirs. La plupart s'en moquèrent ouvertement.

— Pauvres 2es secondaires, se désola George. Condamnés à présenter un projet que les gens méprisent.

— Autant les motiver, déclara Thorne. Allons à ce stand, c'est sur la monnaie au Moyen-Âge !

— OK. Es-tu occupée après l'école ?

— Tu as un plan concernant Stéphanie ?

— Je veux juste connaître la version des faits de la propriétaire de Charmotout.

Mathieu Lécuyer rejoignit Sonya Clément dehors, sur l'heure du repas. Elle s'abritait du soleil radieux, sous un arbre, le tourment épaississant son regard d'un voile pensif.

— Ça va, Sonya ?

— Je me suis déjà mieux sentie. Tu n'es pas avec George ?

— Il est trop occupé à enquêter avec Thorne sur... tu comprends sur quoi.

— C'est bien eux, ça.

— Heu... Tu souhaites en parler ?

— Non. Je vais voir la psychologue de l'école dans une dizaine de minutes. Ça me fait plaisir que tu sois venu.

— Pas de problème. Je m'inquiétais pour toi et je me demandais si tu réagissais comme George et Thorne.

— Stéphanie était surtout mon amie.

— C'est pourquoi tu serais peut-être partie sur la trace des kidnappeurs comme eux.

Sonya eut un rire qu'elle voulut allègre, mais qui fut forcé.

— Ces deux-là sont toujours en train de refaire le monde. Je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'il ait des plans secrets pour réinventer la société.

— Tout ce que je sais, c'est qu'ils comptent rendre visite à la propriétaire de Charmotout après l'école. Tu veux qu'on se promène un peu ?

— Oui, merci.

En marchant et papotant avec lui, Sonya éprouva un incontestable réconfort à ne pas se ronger les sangs pour Stéphanie. Si elle avait été heureuse du soutien apporté par Thorne, elle l'était tout autant de se distraire grâce à Mathieu, un garçon sincère et de bonne compagnie.

— J'adorais contempler les nuages quand j'étais plus jeune, raconta-t-elle. Je m'allongeais dans ma cour et je leur trouvais des formes d'animaux. Le temps s'écoulait si vite.

— J'aimais ça, moi aussi. Les formes variaient sans cesse et j'y passais parfois des heures. Aujourd'hui, je n'ai même plus le loisir pour relaxer.

— Ça me manque de ne plus être un enfant sans responsabilités pour qui un drame consistait à partager ses crayons avec un copain... Tu avais l'intention d'aider George et Thorne à Charmotout ?

— Pas vraiment.

— Ça te plairait de faire quelque chose avec moi une fois la journée finie ?

— Heu... Je... Oui. Ça me plairait.

— Parfait. À tantôt !

— À tantôt.

— Êtes-vous conscients que les enquêteurs ont ausculté chaque centimètre de mon établissement ?

La propriétaire de Charmotout s'adressait au duo d'une voix douce, mais ferme. Elle replaça son poncho mauve et semblait porter un intérêt spécial pour Thorne – en tout cas, elle la scrutait du coin de l'oeil.

— Le kidnapping de votre amie vous préoccupe, continua-t-elle, et il est normal de revendiquer des explications. J'ai simplement peur que celles-ci ne soient pas dissimulées dans la tuyauterie ou dans un biscuit chinois.

— Je comprends, dit George, mais avez-vous perçu un truc anormal ?

— Comme quoi ? Un agent secret qui pointe ses jumelles sur une future victime ?

— Heu, je pensais plus à...

— Je n'ai rien perçu d'anormal. Désolée.

— C'est moi qui m'excuse de vous avoir dérangée, madame.

Elle sourit.

— Ne soyez pas ridicule. Au fait, mademoiselle, êtes-vous satisfaite de votre achat ?

Thorne tressauta.

— Heu... Je ne l'ai pas encore essayé.

— Vous en serez satisfaite, j'en suis convaincue. Maintenant, excusez-moi : j'ai une boutique à gérer.

Congédiés, George et Thorne se fondirent dans la clientèle afin de retracer le parcours de Stéphanie dans la boutique. Personne, cependant, n'avait prévu qu'elle se ferait enlever et les indices qu'ils disposaient étaient limités.

— « C'est moi qui m'excuse de vous avoir dérangée, madame », redit Thorne. On jurerait que la politesse sort par tous les orifices de ton corps, des fois.

— Le choix des mots est important.

— Où était Stéphanie quand on s'est séparés ?

— Elle a commencé par acheter les biscuits chinois, lui apprit-il.

Ensuite, elle a... Elle était intéressée par la section des charmes... (Il la fouilla.) Des charmes pour les études... pour l'amitié... l'amour... la famille... En fin de compte, c'était peut-être la section des ingrédients magiques.

— Elle était pas à la section des charmes. J'y étais et elle est pas venue dans mon coin.

— Tu ne t'es pas tenu là-bas tout le long. Tu as fini par bouger.

— Non. Je suis restée dans ce coin.

— Je ne l'avais pas remarqué.

— T'avais pas remarqué que j'avais acheté quelque chose. Tu étais trop occupé à pester contre les naïfs qu'on est.

La propriétaire de Charmotout avait raison : sa boutique ne recelait pas les éclaircissements quant au kidnapping de Stéphanie. Face à cet échec, ils se frayèrent un chemin jusqu'à l'extérieur, où la présence policière avait été accrue. Peut-être valait-il mieux revisiter le trajet qu'ils avaient emprunté ?

— On est passés par cette rue, affirma George.

— Puis celle-là. Stéphanie nous a refilé les biscuits chinois et tu as lu ta prédiction.

— Non ! Avant ça, elle nous a avoué quel métier elle désirait exercer une fois adulte.

— C'était plus tard.

— Peu importe. Je me suis trompé. Ça s'est déroulé sur la rue suivante et non sur celle-ci.

— Ah bon ?

Cette conversation ne fut que le prélude à un emmêlage de pinceaux chaotique : se remémorer de leurs faits et gestes s'avérait être une tâche laborieuse ! Vers quelle heure avaient-ils quitté Charmotout ? Avaient-ils été pris en filature ? Avaient-ils noté inconsciemment un événement pertinent ?

À la fin, George changea de sujet :

— Qu'as-tu acheté ?

— D'habitude, dès qu'on exprime un intérêt minime envers le mystérieux, tu nous craches à la figure. Depuis quand ça t'intéresse, les forces occultes ?

— Depuis que je sais que mon amie est assez crédule pour croire en ces sottises. Qu'as-tu acheté ?

— Un charme.

— Un charme ?

— Oui. (En riant :) Rentrons chez toi.

— D'accord.

À cause des kidnappings, Milène Lapré avait cette obsession – énervante, bien que compréhensible – de laisser la télévision 24 heures sur 24 sur le poste des nouvelles, qu'elle soit au domicile ou non. Comme elle n'était pas de retour du boulot, ils en profitèrent pour l'éteindre. Ensuite, George ouvrit la porte de sa chambre et...

— AHHHHHHHHHH !!

— MAIS QU'EST-CE-

— SORTEZ DE MA CHAMBRE !

— Ça va, George ?

Thorne se précipita vers lui et s'esclaffa. Sur le lit, un gars musclé couvrait son sexe à l'aide de la couverture en bredouillant des excuses ; Anna, hors d'elle, sommat son frère de partir.

— Vous faites quoi sur MON lit ? s'écria George.

— On baise, c'est pas assez évident à ton goût ? Va-t'en !

— Vous aviez la maison entière à vous pour faire vos cochonneries ! Pourquoi sur MON lit ?

— Y'est plus large, le tiens ! Va-t'en !

Le gars se leva, honteux, toujours protégé par la couverture. Il était si embarrassé qu'en comparaison, une tomate aurait été moins pourpre que lui.

— Arrête, chérie. Partons.

— Ben voyons, toi ! Y'est passé où le mec sûr de lui ? T'as une queue entre les deux jambes ou non ?

— Viens.

Anna le foudroyait du regard, mais elle le suivit sans protester. George leur tendit la main :

— Ma couverture.

— Heu... la gothique – Thorne ? Ou toi, George... Vous...

(Désespéré :) Vous me prêteriez une serviette ?

Thorne accéda à sa requête, histoire de faire un tour pour se débarrasser de son expression amusée. La situation était plus que comique ! Elle revint de la salle de bains et lui offrit une serviette, les lèvres pincées.

— Merci... Hum... (Il délaissa la couverture sur le sol.) Regardez ailleurs, s'il vous plaît...

Enfin, les indésirables désertèrent les lieux. George ne parvenait pas à chasser l'image de sa soeur en train de tester une panoplie de positions sexuelles excentriques. Devait-il en rire, comme son amie, ou en être dégoûté ? Il grimaça alors.

— Ma soeur était en train de faire l'amour dans ma chambre ! C'est si drôle que ça ?

— Mets-en ! Vos faces étaient à mourir de rire !

— Beurk ! Ils ont échangé leurs fluides sur mon lit, tu t'en rends compte ?

— Oui, justement. Avec un peu de chance, tu déposeras peut-être ton derrière sur un filet de sperme.

— Tu es dégoûtante. Je vais tout laver.

Il défit son lit. À la salle de bains, il préparait la machine à laver quand Thorne entra dans la pièce, son attention rivée sur un journal qu'elle feuilletait.

— Que cherches-tu ? se renseigna George. Un autre moyen pour que je vomisse ?

— Pas cette fois-ci... Ah, voilà ! J'ai trouvé ce journal dans ta cuisine. Ça parle des kidnappings.

— Rien de nouveau. À moins que tu aies vécu dans une grotte ces dernières semaines, tu as dû remarquer que les journaux ne font qu'écrire sur ce sujet.

— Il y a un article en cinquième page dans lequel une famille déplore « l'orgie médiatique » entourant l'affaire, car selon elle, l'opinion publique est détournée de leur misère.

— C'est-à-dire ?

— La fugue de leur fils.

— Je ne te suis pas.

— Tu te souviens de Maxime Patenaude ?

— Oui, lui ! (Il démarra la machine à laver.) C'était le souffre-douleur d'une partie de l'école et sa fugue récente a été le gros sujet de discussion pendant des jours.

Thorne haussa un sourcil.

— Je sais, je le défendais souvent. Peu importe : la famille prétend que leur fils a pas fugué, mais qu'il serait plutôt une des victimes du ou des kidnappeurs. Devine quelle boutique Maxime a visitée avant de s'évanouir dans la nature.

— Charmotout.

— Lui et Stéphanie ont visité cette boutique ! déclara-t-elle d'un ton victorieux.

— Ce dont les enquêteurs sont déjà au courant. En plus, Maxime est un gars. Tu réalises que les autres victimes sont des filles et qu'elles ne traînaient pas près de Charmotout au moment de leur disparition ? Au contraire, ça s'est passé tard le soir, presque durant la nuit, dans le parc municipal ou des ruelles.

— Je réalise tout ça.

— Et elles n'étaient pas des souffre-douleur. Soit elles se fondaient dans la masse, soit elles avaient une bonne cote de popularité.

— C'est sans importance, réfuta Thorne. Comme tu l'as précisé, les filles ont probablement été kidnappées non pas parce qu'elles étaient des souffre-douleur ou des victimes, mais parce qu'elles étaient seules et isolées.

— Où veux-tu en venir ? Maxime et Stéphanie n'étaient ni seuls, ni isolés !

Elle n'eut pas à répliquer puisque la machine à laver s'interrompit brusquement. George lui asséna un coup de pied – un geste inutile, il le savait –, et surprise : elle se remit en marche !

— J'ai un problème similaire depuis des jours, mentionna Thorne, mais avec mon ordinateur. L'écran se fige pendant quelques secondes sans raison.

— Vive la technologie.

— Tout à fait. Sans elle, tu aurais eu un copain de nuit importun auquel tu te serais peut-être attaché suffisamment pour lui donner un nom. M. Réveil aurait été détrôné par M. Filet-de-Sperme !

— Tu es vraiment dégoûtante.

Le lendemain, ils persévéraient à se renvoyer des théories, des hypothèses, des pistes – n'importe quoi de potentiellement révélateur dans le cadre de l'enquête ! En vain. Ils n'avaient même pas franchi la case départ lorsque, dépités, ils s'allongèrent sur le lit de George.

— La dame de Charmotout a été pas mal moins tolérante avec nous aujourd'hui, lui fit remarquer Thorne. C'est révélateur ?

— On l'énerve. Resterai-tu calme longtemps avec des enquêteurs qui guettent le moindre de tes pas ?

— On tourne en rond. On a pas la petite idée de ce qui se complote.

— Je suppose que c'est ça, se sentir impuissant.

Silence.

George ferma les yeux. La réalité le rattrapait.

— On a perdu, lâcha-t-il. Stéphanie ne reviendra pas parmi nous. Qu'est-ce qu'on espérait, aussi ? Battre les enquêteurs sur leur terrain, et puis quoi encore ?

— Dis pas ça. On a loupé un indice crucial – un événement, un monsieur à l'allure louche ou un message codé – et c'est cet indice qui, en l'espace d'une seconde, nous a enlevé Stéphanie. C'est cet indice qui nous nargue à présent et qu'on doit trouver.

— Oublie tout ça, on a perdu. Abandonnons avant qu'on ne devienne cinglés.

— Jamais ! s'écria Thorne. Si on baisse les bras, sa disparition n'en sera qu'une bien banale et elle finira dans les archives des cas non résolus avec plein de dossiers poussiéreux !

— Puisque c'est comme ça, que fait-on ? Nous ne sommes pas plus avancés que les enquêteurs.

— Je suis prête à parier ma main que Charmotout est une sorte de plaque tournante des kidnappeurs. Ils se réunissent là, localisent une victime et la propriétaire s'arrange pour-

— C'est ridicule.

— Grotesque, même... (Cherchant un filon à exploiter :) T'as pas noté un truc anormal dans la boutique ?

— Pas de mémoire. La foule était trop dense.

Ils se creusèrent les méninges, mais dès qu'un semblant de scénario se pointait le bout du nez, il était rabroué par une avalanche de contradictions et d'incohérences réduisant sa crédibilité à zéro.

Stéphanie avait été enlevée en l'espace d'une seconde.

Comment était-ce possible ?

— Y'est quelle heure ? maugréa Thorne.

— Prends M. Réveil.

Elle obéit et grogna contre l'heure indiquée.

— 1 h ! Voilà qui est utile ! Débarrasse-toi de ce machin-là, merde ! Un réveille-matin est censé donner une heure exacte, pas carrément à côté de la plaque !

— (Se rapprochant de Thorne :) Donne-le-moi.

— Attends.

Thorne fixait M. Réveil ; quelque chose d'invisible, mais perceptible pour elle, la fascinait.

— Le réveille-matin, mon ordinateur, la machine à laver... énuméra-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ces appareils ont tous arrêté de fonctionner correctement durant un instant. Ton réveille-matin qui clignote à 1 h, l'écran de mon ordinateur qui se fige et la machine à laver qui s'éteint...

— Oui... ?

Thorne fit la sourde oreille et se mit à jouer avec les boutons de contrôle. Elle appuya une fois sur celui de gauche, une fois sur celui de droite... Une fois à gauche, deux fois à droite... Deux fois à gauche, une fois à droite... Une fois à gauche, deux fois à droite, une autre fois à gauche... Les combinaisons se succédèrent ainsi pendant des minutes, nourrissant l'appréhension de George. Avait-elle perdu la tête ?

— Une fois à gauche, trois fois à droite... Je l'ai pas déjà faite, celle-là ?

— Ça suffit, déclara-t-il en tentant de lui arracher le réveille-matin des mains.

— Attends !

— Mais qu'essaies-tu d'obtenir ?!

À titre de réponse, l'afficheur de M. Réveil s'illumina. De puissants rayons de lumière en jaillirent, aveuglant George qui ne voyait même plus Thorne à ses côtés ; alors, la chambre regagna subitement son éclairage normal.

Rien, au premier abord, n'avait été altéré.

Sauf un détail majeur : George, Thorne et M. Réveil manquaient à l'appel. Ils n'étaient plus là.

III

Le monde d'Al

Le ciel, noir de chez noir, correspondait au rêve de tout amateur d'astronomie. Aucune source de lumière ne perturbait le spectacle qu'offraient les étoiles, blanches et brillantes, mêlées à des aurores boréales aux multiples couleurs. Autour de George, il n'y avait que Thorne, qui, comme lui, était en état d'apesanteur, au milieu du vide et d'une quiétude infinie.

— Wow...

L'écho répercuta leur stupéfaction.

Plop !

Au-dessous d'eux, un point lumineux était apparu. En se déplaçant, il répandait derrière lui une mince traînée multicolore, et c'est de cette façon qu'un rectangle se dessina. Au début absente, la matière de la surface devint celle du bois verni. George était hébété : un plancher avait surgi de nulle part et se tenait à environ un mètre de ses pieds.

La gravité sembla s'ajuster. Ils furent tirés vers le plancher, et une fois dessus, ils le tâtèrent – du bois verni authentique ! Comment expliquer qu'un plancher de bois, inexistant quelques secondes auparavant, les empêchait de tomber dans... dans le vide ? Le néant – rien ? Non, ce n'était pas le néant : ils ressentaient une force omniprésente.

George posa sa jambe hors du plancher, et aussitôt, une dalle se matérialisa sous son pied.

— Explique-moi ça.

— Je suis censé t'expliquer ça ? répliqua Thorne, interloquée.

— C'est toi qui as joué avec les boutons de contrôle de M. Réveil. Pourquoi ?

— Je... je sais pas. C'était comme une intuition : une aura émanait de

ton réveille-matin... Et...

Rarement George avait-il vu Thorne aussi ébranlé.

— Qu'y a-t-il ?

— Je veux pas en parler. Pas tout de suite.

Il respecta son mutisme, distrait. L'endroit dégageait une telle beauté mystique qu'il n'arrivait pas à attribuer à un élément précis : était-ce à cause des étoiles, des aurores boréales, de cette force omniprésente, de cette sensation d'impossible ?

Une voix flûtée se propagea dans l'atmosphère.

— *Terrible...*

— Tu entends ça ? demanda George.

— Quoi ?

— ... *le Recycleur... Terrible... La Chambre haute me renverra dans le Récipient...*

Au loin, des lignes tracèrent le contour d'une demi-forme sphérique, puis elles divisèrent sa surface en triangles pour former un dôme géodésique ; à la fin, sa matière fut celle du métal qui blinde les coffres-forts. Un halo bleu l'entoura et éblouit le duo.

George inséra M. Réveil dans sa poche de pantalon, et talonné par Thorne, il sauta de dalle en dalle jusqu'à l'imposante structure. Ils l'inspectèrent de près quand une porte se découpa, en signe de bienvenue espéraient-ils.

Un large cabinet de travail les accueillit. L'énorme bibliothèque, les torches, les colonnes, les tableaux, le papier peint, tout cela lui conférait un aspect ancien et majestueux digne d'une salle d'étude pour les rois. L'homme derrière le bureau – ou le nain, en fait – n'avait cependant aucune ascendance royale ; certes, sa tunique mauve possédait un chic indéniable, mais elle jurait avec son manque apparent de calme, sa peau pêche, son visage parfaitement rond et sa calvitie.

— C'est affreux. Pourquoi ont-ils pris mon Recycleur ? (Il aperçut George et Thorne.) **JE LE SAVAIS ! JE SAVAIS QUE VOUS TENTERIEZ CE STRATAGÈME ! JE NE PARTIRAI PAS SANS COMBATTRE !**

Une bulle mauve translucide, équivalent à un bouclier, se forma alentour de lui.

— Non, c'est un malentendu, attesta George. Je suis George Desrosiers et voici mon amie, Thorne Arbaleaz.

— Ah ! des noms de famille, maintenant ! Comme les êtres humains !

— Pardon ?

— Êtes-vous humains ?

— Évidemment, confirma Thorne.

— VOUS MENTEZ ! COMMENT ÊTES-VOUS VENUS ICI ?

— Par... (George s'énerma, de peur de se tromper.) Par M. Réveil !

— Je ne connais aucun M. Réveil !

— Le réveille-matin ! (Il le retira de sa poche.) Je l'appelle M. Réveil !

— Les humains ne nomment pas leurs biens !

— Écoutez, intervint Thorne. C'est juste parce que mon ami est étrange qu'il a donné un nom à son réveille-matin. Il dégageait une aura spéciale ou un truc dans le genre, et en testant toutes sortes de combinaisons avec les boutons de contrôle, on a atterri ici.

Le bouclier se dissipa. L'homme se montrait plus calme, quoiqu'encore suspicieux.

— Venez-vous de la Terre ?

— Heu... oui, dit-elle.

— Êtes-vous des humains ?

— Oui.

— Tous les deux ?

— Pourquoi cette question ?

Leurs échanges étaient surréels.

Soudain, un rugissement déchira le ciel. Profond et menaçant, comme un avertissement. Puis, un deuxième.

— Accrochez-vous à quelque chose, mes enfants ! ordonna l'homme. Vite !

— Qu'est-

La terre trembla avec une telle violence que George et Thorne hurlèrent pour leur vie, chacun agrippé à une colonne. Des coups virulents s'acharnaient contre tout le dôme ! L'homme agitait les mains

en direction des fissures, et si celles-ci se réparaient magiquement au fur et à mesure, elles finirent par le supplanter. De nombreux objets endommagés jonchaient le sol.

Nouveau rugissement.

BAM !

À l'image d'un fanal qui fracasse une vitre, le sommet du dôme éclata et l'ennemi s'y introduisit à l'intérieur, parmi les débris. George sentit son sang se glacer : il s'agissait d'un crocodile ! Sa gueule débordait de dents jaunes crasseuses, aiguës pour déchiqueter efficacement ses proies qu'il repérait grâce à ses yeux perçants. D'instinct, ces dernières savaient qu'une fois dans la mire de ce monstre, leurs chances de survie étaient minces.

Ce n'était pas tout, cependant : au bout de son corps massif, long d'au moins deux mètres, le crocodile avait en guise d'arme une queue vigoureuse, capable de déraciner un arbre. Le vert de ses écailles était celui du sumac vénéneux et sa cuirasse rugueuse n'invitait pas à la cajolerie.

Bref, il était un danger à quatre pattes.

L'homme colmata la brèche. Le monstre planait au-dessus de lui, prêt à charger, tandis que les secousses s'intensifiaient.

— Tenez bon ! Ils sont plusieurs !

Le crocodile tournoya, et contre toute attente, il bondit sur Thorne ! Affolée, elle décrivit des gestes maladroits afin de l'effrayer, sans succès ; c'est lorsque l'homme leva la main que la créature disparut juste à temps. Il releva la main vers les fissures et rentama d'emblée sa besogne interrompue.

De fil en aiguille, la quiétude revint.

L'homme s'épongea le front, épuisé. Le désordre se nettoya de lui-même – les livres, par exemple, s'effacèrent et se redessinèrent dans les étagères de la bibliothèque.

— Ouf... Ah ! vous deux, vous êtes encore là ! Je me présente : Al, le Gardien de la Terre.

— Vas-y. Mange.

Maxime Patenaude secouait la tête, décidé à désobéir à son bourreau, malgré les éventuelles conséquences. En réalité, il souhaitait même

qu'elle le tue dans un excès de colère et qu'elle se trouve une autre victime à torturer.

Mais elle ne s'était jamais fâchée.

— J'ai besoin de toi.

— Non.

— Maxime...

Il sursauta, comme il le faisait toujours quand elle usait de son nom, autrefois d'une manière mille fois plus douce, plus suave... d'une manière amoureuse.

— Je ne veux rien entendre. Laisse-moi mourir.

— Il est trop tard pour cela. Mon plan est en marche.

Elle remua sa main, puis un ciel rempli d'étoiles et d'aurores boréales se manifesta. Ce spectacle, féerique, fit s'écarquiller les yeux de Maxime.

— C'est magnifique, non ? (Pause.) C'est dommage que tu ne réagisses pas comme je l'avais prévu : dans un de vos ouvrages, à vous, les humains, on y décrivait le syndrome de Stockholm. Ce terme médical t'est-il familier ?

Il l'ignora.

— En gros, le syndrome de Stockholm désigne un trouble particulier où les victimes d'une prise d'otage développent un sentiment d'empathie, de confiance ou de sympathie envers leurs ravisseurs. À mon regret, je ne constate pas un quelconque attachement envers moi. D'accord, tu n'es pas un otage, peut-être que cela n'aide pas... ou est-ce parce que tu m'as déjà aimée ?

— Pourquoi me racontes-tu ça ?

— J'ai besoin de quelqu'un pour mieux vous comprendre. Quelquefois, je peux discuter avec une personne pendant des heures sans commettre le moindre faux pas... et tout ruiner en un geste ou un commentaire !

— Va-t'en.

Elle le considéra longuement.

— Je vais t'amener un ami pour te divertir.

— Le Gardien de la Terre ? répéta George.

— Mon titre officiel est : Gardien de l'IRL3.

— L'IRL3 ?

— La Terre.

Al fut bombardé de questions.

— Où on est ?

— C'était quoi ces monstres ?

— Gardien de la Terre ?

— IRL3 ?

— Une question à la fois, les pria-t-il.

— C'était quoi ces monstres ? réitéra Thorne.

Il la jugea un instant.

— Des virus. Ce sont des créatures redoutables dont l'unique but est de détruire.

— Et vous me répondez parce que... ?

— Prenez une place. (Deux fauteuils de velours se dessinèrent devant le bureau.) Excusez mon état de panique de tout à l'heure. J'ai peu de visite et j'oublie parfois que la porte d'entrée n'est pas opérationnelle en présence de virus. Par où pourrais-je commencer ?

— Le début ? suggéra George en s'assoyant. Où est-on ?

— Mon monde, ou le monde d'Al d'un point de vue extérieur. (Désignant le dôme :) Cette structure me permet de gérer la Terre, de son véritable nom IRL3, qui est une réalité. Chaque réalité a son propre monde, tous reliés à un conseil, la Chambre haute.

Plus George se repassait ces révélations, plus elles apparaissaient absurdes. Il était en surcharge d'informations ! Thorne, pour sa part, buvait presque ses paroles ; était-ce lui ou un subtil changement de comportement s'était opéré en elle ?

— Il y a d'autres... réalités ? le questionna-t-elle. D'autres planètes, d'autres peuples, d'autres sociétés ? Tous surveillés par un Gardien ? Et vous tous, vous vous réunissez à un conseil du nom de la Chambre haute ?

— C'est exact.

— Vous avez donc... assisté aux grandes guerres, aux famines et aux

dictatures ? Vous assistez encore à ça, aujourd'hui, et vous vous croisez les bras ?

Al fut pris au dépourvu.

— Mon rôle n'est pas d'interférer avec les affaires humaines, mademoiselle Arbaleaz. L'Utopie – réalité imaginaire où règnent le bonheur, la paix et la justice – n'existe pas, d'ailleurs.

— Impossible.

— Et pourtant ! Mon rôle est ni plus ni moins d'assurer les lendemains de l'IRL3, entre autres en surveillant l'équilibre de la Balance. Sans ma présence, la symbiose entre les éléments ne serait plus. Les électrons cesseraient de tourner autour du noyau de l'atome, l'eau perdrait de ses propriétés bienfaitrices, les chromosomes se transmettraient sans tous les gènes essentiels...

Pendant qu'Al leur inculquait ce savoir révolutionnaire, George étudiait le cabinet de travail. Il en avait déjà relevé de semblables dans son manuel d'histoire, et ce qui l'avait le plus impressionné, c'était cette confirmation qu'on adoptait des décisions de premier plan entre ces murs.

— ... Peu de mes confrères accomplissent cette tâche convenablement, car elle représente un travail colossal. Pour preuve, mes prédécesseurs ont consacré des milliers d'années sur la première cellule fonctionnelle.

— Ils étaient plusieurs Gardiens en poste ? demanda Thorne.

— Malheureusement, ce n'est plus le cas. (L'amertume lui serra la gorge.) À la fin, cela n'a pas d'importance. L'énergie est incroyablement instable, et... je ne suis pas fier de le constater, mais les aléas sont fréquents.

— Attendez, l'interrompt George. Qu'est-ce exactement l'énergie ?

— C'est elle qui constitue la matière, animée et inanimée. Les animaux, les insectes, les arbres, la terre et l'air sont tous des exemples de sa manifestation. Elle est présente partout.

— Et quand vous parlez d'aléas... ?

— Vos scientifiques procèdent à des percées remarquables dans les domaines les plus divers qui soient. Ils savent que les électrons tournent autour du noyau de l'atome, que l'eau est la source de la vie et que les chromosomes transmettent des gènes. Ce qu'ils ne comprennent pas,

c'est le pourquoi ! Avec le comment, ils ont bâti de puissantes civilisations, mais ils ignorent le pourquoi ! Plusieurs scientifiques sont donc persuadés qu'un dieu ou une certaine force guiderait les interactions entre les éléments.

— Et cette force est l'énergie !

— Effectivement, mais elle est instable. Un dérèglement dans l'énergie peut, par exemple, renverser un bibelot d'une table de chevet, ce qui n'est pas substantiel en soi ; au pire, l'humain sera convaincu qu'un fantôme en est le responsable. D'autres fois, cependant, un bébé peut naître difforme, un ouragan peut se déchaîner... ou un virus peut se créer.

— C'est étrange. On dirait que ça a du sens pour toi, Thorne.

— (Les yeux brillants :) Ça paraît fou, je sais, mais Stéphanie a-

— Non. On rêve, c'est tout. On se réveillera, dans notre lit, au chaud. Ça ne sera qu'une histoire comique à se raconter.

— La Balance ? s'informa-t-elle auprès d'Al.

— Il me semble qu'un aphorisme humain résume bien le concept : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Mon monde est, en quelque sorte, un récipient d'énergie. Une vie éclot, de l'énergie est transférée du Récipient à elle ; à sa mort, l'énergie retourne à sa place d'origine. Si le processus compte des subtilités, le principe reste simple à appréhender. Jamais l'énergie ne se détruit ou ne se crée, elle est recyclée pour d'autres besoins.

— En théorie.

— Vous êtes particulièrement vive d'esprit, mademoiselle. J'irais à m'avancer qu'une parcelle de vous n'est pas humaine.

— Ah ?

— Votre aura est forte, surprenante.

— Vous ressemblez à un humain vous-même.

— De mémoire, j'ai toujours vécu ici. Contrairement aux humains, je ne ressens pas autant les sentiments. (Mal à l'aise :) J'ai des connaissances théoriques sur le sujet, bien entendu, et mes réflexes demeurent aiguisés grâce à des émotions comme la peur bleue que votre intrusion m'a causée. D'une certaine manière, j'éprouve une sorte de vide perpétuel... ou...

— Quelle est la différence entre une émotion et un sentiment ?

s'enquit Thorne.

— Une émotion est momentanée et souvent impulsive tandis qu'un sentiment est plus un état sur le long terme, répondit George.

— Merci, mon dictionnaire portatif.

— Ça fait toujours plaisir de te cultiver, ma gothique préférée. Note bien que les sentiments résultent de réactions émotives.

— Hum, reprit Al. Vous avez raison, mademoiselle Arbalez. L'énergie est indestructible en théorie... sauf pour les virus.

— Ils *détruisent* l'énergie ?

— Tout à fait. La Balance se rééquilibre d'elle-même, au prix d'une faille entre mon monde et l'IRL3. Selon la somme d'énergie détruite, les interférences varient en gravité ; un seul humain, aussi imbu de lui-même soit-il, n'occasionnera pas tant de dommages.

— Voire très peu, dit George. Ça se limite à une modification de l'heure sur M. Réveil, à un écran d'ordinateur qui se fige ou à une machine à laver en panne.

— Pour l'instant.

— Ha, ha ! s'exclama Thorne. Vous en venez au coeur du problème !

— Les virus sont dans des prisons réparties un peu partout dans mon monde, et actuellement, ils s'en échappent au compte-gouttes. Comment ? Je l'ignore. Le fait est que plusieurs d'entre eux naviguent par le biais des failles entre mon monde et votre réalité, plus précisément dans votre ville occidentale, je crois.

— Saint-Laurier.

— Saint-Laurier, oui. Si nous n'intervenons pas, ce seront des prisons entières qui relâcheront leurs captifs et qui s'attaqueront à la fois à mon monde et à l'IRL3. Avez-vous remarqué des disparitions inhabituelles ?

— Vous êtes pas censé gérer la Terre ? Vous devez savoir ce genre de choses.

— Pas forcément, confessa Al à contrecoeur. L'IRL3 est trop vaste.

— Depuis trois semaines, des filles se volatilisent. Désormais, on sait pourquoi... (Elle s'arrêta.) Stéphanie a disparu... pour toujours ?

— Si elle a été une victime des virus, oui.

— Non, elle n'a pas été une de leurs victimes.

— Pourquoi cela ?

— Elle était derrière nous, il y avait des gens partout. Un crocodile de cette espèce aurait été aperçu.

Une carte se traça devant Al, qui invita George et Thorne à y porter attention.

— Voici une carte de votre ville, Saint-Laurier. Un virus a réussi à me voler mon Recycleur, et après bien des efforts, je l'ai localisé dans cette... boîte. Étrange...

— Une boîte de nuit, corrigea Thorne.

— (Sur la défensive :) Pardonnez-moi de ne pas connaître chacune de vos expressions creuses !

— Vous n'avez pas répondu à sa question, constata George.

— Il n'y avait aucune question.

— Une indirecte, oui. Si Stéphanie n'a pas été la victime d'un virus, que s'est-il produit ?

— Mes hypothèses ne sont que des spéculations que je partagerais avec vous en temps et lieu. Il faut que vous me fassiez confiance.

— Mais vous nous cachez une partie importante de la vérité ! réagit Thorne. Je le sens, et George aussi !

— C'est pourquoi j'ai besoin de votre confiance. (Il pointa l'établissement sur la carte.) Cette boîte de nuit, le Club 70/30, renferme mon Recycleur, un instrument qui renvoie l'énergie d'un élément dans le Récipient.

— Donc, c'est une arme contre les virus ! déduisit-elle.

— Il est efficace uniquement contre les composantes d'une réalité, ce qu'ils ne sont pas.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'ils s'en sont emparés ?

— Si j'en avais une idée ! Je sais cependant qu'il se retrouve dans le Club 70/30, et que bientôt, les virus se répandront dans les villes voisines avec le Recycleur. Les chances de le récupérer diminueront alors radicalement.

— Qu'attendez-vous de nous ? demanda George. Nous ne détenons pas d'armes et encore moins de pouvoirs !

— Il m'est impensable de quitter mon monde. Je dois la protéger pour votre réalité.

— Avertissez cette fameuse Chambre haute !

— C'est la dernière chose que je ferais.

— Parce que vous avez peur ?

— Rationnellement, ce serait un mauvais plan. J'aimerais plutôt que vous infiltriez le Club 70/30.

— La boîte de nuit est ouverte seulement durant le week-end. Je le sais parce que j'ai entendu ma soeur s'en plaindre.

— Les virus étant peu nombreux dans votre réalité, ce délai ne sera pas catastrophique. Néanmoins, une fois dans le Club 70/30, vous devez coûte que coûte récupérer le Recycleur ! Il a la forme d'un pistolet.

— C'est du suicide ! protesta Thorne. Si nous croisons le chemin d'un virus, nous sommes faits comme des rats !

— Ne vous isolez pas et vous serez en sécurité.

— Stéphanie n'était pas isolée, pourtant-

— Advenant une menace imminente, je vous donne ma parole que vous serez protégés. Pourquoi les virus éliminent-ils exclusivement les filles ? Quel est leur plan ? Comment certains sont-ils parvenus à s'évader de nos prisons ? J'aurais des réponses d'ici là, je l'espère. Ai-je votre coopération ?

Le duo consentit à cette mission sans mot dire.

— Monsieur Desrosiers, ne vous séparez jamais de votre réveille-matin, lui intima Al. Il est le lien entre l'IRL3 et mon monde. Visitez-moi chaque jour au cas où j'aurais des informations supplémentaires. Mademoiselle Arbaleaz, quelle est la combinaison que vous avez utilisée pour accéder à mon monde ?

— Vous la connaissez pas ?

— (Gêné :) Non.

— Heu... C'était un peu du hasard... Je crois que j'ai appuyé une fois sur le bouton de gauche, une fois sur – non ! Attendez... Deux fois sur celui de droite...

— Tous les téléporteurs ont une combinaison de cinq séquences.

— Donc... Ça serait... Oui, c'est ça, les cinq dernières... Une fois sur le bouton de gauche, deux fois sur celui de droite, une fois sur celui de gauche et une autre fois sur celui de droite.

— Bien. La combinaison est identique afin de réintégrer la Terre.

Un rugissement retentit. Al avait l'air las.

— Même moi je ne suis pas en mesure de les anéantir. Je ne peux que les renvoyer loin de ce dôme, mais ils finissent par revenir.

— Ils ne font que se multiplier ? s'étonna George.

— Non. Ils meurent par eux-mêmes avec le temps. Partez, maintenant, et bonne chance !

George acquiesça, M. Réveil dans sa main. Thorne lança :

— J'ai une question.

— Oui ?

— Qu'est-ce qui vous a foutu une telle frayeur quand on est arrivés ici ?

Al marmonna un vague « Mon imagination m'a joué un tour. » Il mentait carrément – pas de demi-mensonge ou de vérité déguisée –, mais n'étant pas en position pour s'obstiner, ils s'en tinrent à cette explication boiteuse. *Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche et une fois à droite...* Ils furent de retour dans la chambre de George.

Al s'égara dans ses pensées, préoccupé. Que camouflait cette Thorne ?

Ti-Jean – On y découvre de tout... même un ami !

Intriguée, elle entra dans la pharmacie au slogan inattendu ; les humains vendaient-ils des amis ? Cet heureux hasard lui conviendrait : elle était contrainte d'en dénicher un avant que Maxime Patenaude ne meure de solitude. Rayon des cosmétiques, des médicaments, des journaux... Où se trouvait celui des amis ?

— Hum, excusez-moi, monsieur.

— Puis-je vous être utile ? s'informa le vendeur.

— Où est la section des amis ?

Il cligna des yeux bêtement.

— La section... des amis ?

— Oui. La section des amis.

— Il n'y en a pas.

— Le slogan du magasin est : « On y découvre de tout... même un ami ! » Ne vendez-vous pas des amis ?

— Ah, je comprends.

— Enfin !

— Vous êtes un de ces maudits jeunes qui gaspillent notre temps avec vos requêtes stupides ! C'est juste un slogan ! Dégagez avant que j'appelle mon patron !

— Ne vous donnez pas cette peine.

Dehors, sur la balançoire du parc municipal, elle songeait à un plan. La faiblesse d'esprit de Maxime était en train de nuire à sa victoire : mourir de solitude, et puis quoi encore ? Toutefois, il était trop tard pour reculer.

Un adolescent qui passait la salua.

— Tu es nouvelle dans le coin ?

— On peut dire ça, oui.

— Eh bien, je me présente : Mathieu Lécuyer.

Il lui tendit la main, qu'elle serra en souriant.

— Enchantée. Je suis Liana Boulay.

IV

Vanilla

— Tu aurais pu faire un effort !

Le débardeur rouge de Thorne bombait ses seins et s'agençait avec son pantalon ébène ; fait nouveau : ses cheveux, attachés en une queue de cheval, arboraient de flamboyantes mèches bleu électrique. Elle sermonna une fois de plus George, accoutré comme s'il se rendait à l'école.

— On va en boîte de nuit ! lui rappela-t-elle en enfonçant un bonnet sur ses oreilles.

— Pour récupérer un instrument de destruction qu'un Gardien aurait perdu aux mains de sinistres créatures meurtrières.

Il avait récité cela d'un trait, le visage impassible.

— En effet, reconnut-elle. On y va aussi pour s'amuser.

— Pour que *tu* t'amuses. Je m'ennuie déjà.

À quelques mètres du Club 70/30, ils entendaient les jeunes qui dansaient au rythme d'une musique électronique aux accents psychédéliques, excellente invitation à se relâcher. Non loin de là, une voiture de police était garée.

— Je sais que t'aimes pas trop ce genre d'activités, mais il faut que tu fasses un petit effort.

— Ce que je n'aime pas, c'est qu'il y ait autant de monde alors que jamais les parents n'ont été sur un tel pied d'alerte. Comment est-ce possible ?

Thorne haussa les épaules.

— On est des humains – des ados, même ! C'est bien beau de travailler, mais des fois, s'éclater fait pas de tort ; au contraire, ça relâche la tension accumulée et fait oublier la monotonie d'un quotidien injuste

et bourré de responsabilités.

— OK... Et tu penses que les parents sont d'accord avec l'idée de jeter leurs progénitures dans la gueule du loup ?

— Bah, pour ceux qui le sont pas, on a juste à... heu... ou les convaincre qu'on risque rien, ou sortir un inoffensif mensonge. D'ailleurs, comment t'es-tu rendu ici ?

— Par la vérité, ou plutôt la semi-vérité. J'ai dit à ma mère que je voulais t'accompagner en boîte de nuit.

— Tu détestes ces endroits-là et elle le sait.

— Hum, j'ai ajouté que c'était surtout pour te surveiller au cas où tu ferais une connerie.

— T'as jamais été un très bon menteur.

— Tu es sûre que les videurs vont nous laisser entrer ? On n'a pas 18 ans.

— Définitivement. Du moins qu'on a l'air d'avoir 18 ans, on a pas à s'en faire ; dans le pire des cas, j'ai une arme secrète. Assez causé, partons à l'aventure !

Elle prit la main de George, qui rougit à cette initiative. *Ne te fais pas de films !* En sentant M. Réveil dans la poche de son pantalon, il se rappela les révélations d'Al : à son étonnement, il acceptait maintenant la majorité d'entre elles, dont le fait que la Terre était une réalité parmi tant d'autres. Le comportement de Thorne lui avait paru anormal pendant quelques jours, mais pas plus.

L'entrée leur fut refusée par les videurs.

— Désolé, les jeunes. Nous sommes pleins pour la soirée et nous allons fermer les portes.

— Ah bon ? s'étonna Thorne.

— Ouais, vous avez bien compris. Vous pouvez toujours revenir demain.

George se pencha vers Thorne et lui chuchota :

— Tu penses que je suis mauvais menteur ? Admire le maître. (Il haussa le ton à l'adresse des videurs.) Vous dites que c'est plein ?

— Tu es perspicace, souligna l'un d'eux, le plus costaud.

— Mon père est un ami du propriétaire.

Thorne baissa la tête, embarrassée. George sortait un cliché vieux comme le monde !

— Un ami du propriétaire ? répéta le videur.

— Oh que oui ! Ce bon Jerry !

— Il n'y a aucun Jerry qui dirige cet établissement.

— Bien sûr que si.

— Non.

— Ah ! pardonnez-moi, c'est de ma faute. Voyez-vous, mon père et Gérard fréquentaient une école anglophone, et là-bas, pas un seul élève ne prononçait son nom correctement. On l'a donc surnommé Jerry – plus facile à se remémorer et tout.

— Ouais, c'est ça.

— Je vous le jure !

— Supposons qu'il y ait un propriétaire du nom de Gérard – ou de Jerry – et que celui-ci soit l'ami de votre père, qu'est-ce que ça fout ?

— Heu...

— Ça fout ça, dit Thorne.

Elle leva son débardeur, dévoilant une vision de son corps qui parut plaire aux videurs. Sans la moindre gêne, ils se rinçaient l'oeil – encore heureux que ces pervers ne bavent pas ! s'exclama George intérieurement.

— Pas mal pour une gothique. (Il entrevit l'adolescent, muet d'étonnement.) Hé ! le mec, ferme ta bouche ou des mouches vont s'y installer. Vous pouvez entrer. Amusez-vous !

Dès qu'ils furent éloignés des videurs, George cria à travers le bruit ambiant :

— Mais qu'est-ce qui t'a pris ?!

— On est dans la boîte de nuit et c'est tout ce qui compte, non ? Tu pensais vraiment que cette histoire avec Jerry fonctionnerait ?

— J'avais lu quelque part que le propriétaire était Jerry, pourtant !

— Ta diarrhée verbale les impressionnait pas ! Désolée, ça marche que dans les films ou les livres !

— OK, tu as raison ! On le cherche, ce Recycleur ?

Au même moment, alors que la soirée débutait, Liana Boulay pénétra dans la maison de Mathieu Lécuyer. Ravi, il l'aida à enlever son blouson, un étrange vêtement jaune fluorescent.

— Merci d'avoir accepté mon invitation. J'espère que ça ne t'a pas dérangée.

— Pas du tout : je suis contente de te voir. C'est joli chez vous, précisa-t-elle en souriant.

Son sourire. Il était sous le charme. De ça et de son aura, une sorte de vaste maturité enlacée d'une folie douce.

— Tu me fais visiter ta chambre ?

— Ah, heu... Si tu veux... Mes parents dorment déjà, donc ne fais pas trop de bruit.

Elle le suivit jusqu'à sa chambre et ferma d'elle-même la porte. Mathieu semblait un peu troublé.

— Ce sont des couche-tôt ? s'informa Liana.

— Pardon ?

— Tes parents.

— Oui, oui. Voilà ma chambre.

Des affiches d'ACDC, des murs verts, quelques DVD, un chandail qui traîne sur le sol... Une chambre quelconque, non pas dénudée de charme.

— C'est sympa, assura-t-elle.

— Merci, mais ce n'est rien de particulier. C'est vraiment passe-partout, un peu comme moi... J'ai l'air d'un adolescent parmi tant d'autres... Ce n'est pas pour me rabaisser...

— Tu dis n'importe quoi.

— Ahem...

— Oui ?

— Enfin, si je t'ai invitée... Je sais qu'on ne se connaît pas depuis très longtemps... On pourrait justement apprendre à se connaître un peu plus...

— Ça me ferait plaisir. (Elle rouvrit la porte.) Mais allons plutôt dehors : il ne fait pas trop froid.

— Tu savais que Mathieu a des vues sur une fille ?! hurla Thorne.

— Quoi ?! Je n'entends rien !

— Qu'est-ce que t'as dit ?!

— Laisse faire.

George n'arrivait pas à se concentrer. La musique était si forte qu'elle agissait comme un marteau frappeur contre sa tête, et ça, c'était sans mentionner les danseurs qui empiétaient sur son espace privé avec une forte odeur nauséabonde de sueur. Et cette chaleur qui l'incommodait... Et ces lumières multicolores, agressives, qui clignotaient, et clignotaient, et clignotaient...

Il tourna la tête un peu partout. Que des danseurs !

— Hé, toi !

En faisant volte-face, George vit qu'un homme aux bras tatoués s'adressait à Thorne, et même si cette dernière déclinait poliment un verre, il se surprit de la flèche jalouse qui transperça son coeur. Son amie vint ensuite vers lui :

— Où peut bien être ce Recycleur !?

— Sûrement pas ici !

— Tu penses ?!

— C'est trop bondé pour y cacher quelque chose !

— Au contraire ! Ça empêche les fouineurs comme nous de trop pousser leurs recherches !

— Donc... ?

— Tu sais danser ?!

— Si je sais danser ?!

— Je rectifie : sais-tu te décontracter un peu !?

Il fallait admettre qu'au Club 70/30, danser ne résultait pas d'une technique complexe enseignée par les meilleures écoles. C'était plus une affaire d'intuition qui se résumait à des mouvements amples, spontanés, fluides et bien coordonnés afin d'éviter que le voisin ne reçoive un bras à la figure. Thorne n'eut pas de difficulté à se livrer à la musique.

George inspecta les alentours derechef. *Il fait chaud !* Mis à part un vieillard qui amusait les jeunes avec son t-shirt « Fuck me, I'm famous », rien d'intéressant... sauf...

— Regarde, dit-il. C'est la propriétaire de Charmotout. Beurk ! Elle a

encore ses araignées mortes accrochées aux lobes...

— Regarder quoi ? (Elle cessa de danser.) J'ai mal entendu !

— La propriétaire de Charmotout !

— Où ça ?

— Là-bas !

— Tu as raison.

Que faisait-elle ici, à surveiller ses arrières comme si elle redoutait d'être espionnée ?

— Elle parle à un videur ! lui fit remarquer Thorne.

— Hmm... Tu vois le couloir juste à côté de lui ?!

— Le cou-quoi ? J'entends vraiment rien !

— LE COULOIR !

— Il mène où ?

— Je sais pas moi, je vais jamais en boîte de nuit !

Néanmoins, ils se mirent d'accord pour s'y en approcher. Le videur étant accaparé par la propriétaire de Charmotout, ils s'engouffrèrent dans le couloir et ils marchèrent durant deux bonnes minutes dans des galeries toutes aussi mornes les unes que les autres.

Au moins, en territoire souterrain, la musique avait perdu de son intensité tapageuse.

— Tu savais que Mathieu a des vues sur une fille ? demanda Thorne.

— Ah bon ? Il me l'a caché.

— Il faut avouer que je lui ai tiré les vers du nez.

— On la connaît ?

— Elle est nouvelle en ville, de ce que j'ai compris. Il l'a invitée et je suppose qu'en ce moment, pendant qu'on sauve la planète, ils s'échangent un baiser langoureux.

— Sauver la planète ! Ha !

— On essaie, en tout cas.

George réfléchit.

— Sonya n'avait pas un faible pour lui ?

— Elle m'a assurée qu'elle respectait son choix tant qu'il était heureux.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Liana, je crois. Liana Boulay ou un truc dans le genre.

Une porte leur bloqua le chemin, au désarroi de George. Il se préparait à faire demi-tour quand Thorne se hasarda à la déverrouiller avec une épingle à cheveux.

— Ça ne fonctionne que dans les films ou les livres, la réprimanda-t-il en l'imitant.

— J'ai lu dans un bouquin que c'était entièrement faisable dans la vraie vie, et entre nous, j'ai déjà réussi avec le cadenas de ton casier.

— QUOI ?

— Je blaguais.

— Y arrives-tu ?

— (En souriant :) L'épingle est pas nécessaire.

— Comment ça ?

— Parce que la porte est même pas verrouillée, déclara-t-elle en tournant la poignée. On y est ! Terminus, tout le monde descend !

Mathieu était assis sur le gazon de sa cour à regarder les étoiles dans le ciel. L'ambiance était parfaite : un vent doux chatouillait ses joues, la température était agréable et une sérénité apaisante emplissait ses poumons. À côté de lui, Liana était allongée et humait profondément la fraîcheur de l'automne.

— Les étoiles sont splendides, n'est-ce pas, Mathieu ?

— Tellement.

— Penses-tu que tes amis m'apprécieront ? Je t'aime bien et peu m'importe si eux m'apprécient ou-

— Ils t'apprécieront. Que ce soit Sonya, George ou Thorne.

— Tu es proche d'eux ?

— Eh bien, « proche » est un grand mot... Oui, on peut dire ça... J'ai juste toujours l'impression d'être la cinquième roue du carrosse. D'être inutile.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu changeras d'avis quand tu les rencontreras. Sonya est super populaire et à la mode ; George est un bollé qui a réponse à tout ;

Thorne, elle, a des talents exceptionnels au piano.

Il se ressaisit.

— Je ressemble à un pleurnichard. Désolé.

— Non, non. Je te comprends.

Il s'esclaffa.

— Je ne mens pas, affirma-t-elle, l'air offensé.

— Je sais. Je riais parce que George – le bollé – est en boîte de nuit et ça ne lui correspond pas du tout. Tantôt, tu as sous-entendu que tu étais étrangère ; d'où viens-tu ?

— Loin d'ici, en Europe. Écoute, Mathieu, je te comprends. J'avais moi-même cette impression d'être une parmi tant d'autres, physiquement et psychologiquement.

Liana se rapprocha de lui. Elle déposa sa main contre la sienne.

— Cette impression, bien sûr, était fausse et c'est une précieuse amie qui me l'a fait réaliser.

— Je t'apprécie beaucoup, Liana.

— Moi aussi, Mathieu, mais je ne veux pas précipiter les choses.

— J-Je... Évidemment. Je suis d'accord avec toi. J'aime la manière dont tu t'habilles... C'est original. Ça te va bien.

— Merci. Je dois partir.

— Comment ça ? Déjà ?

— Oui, excuse-moi. Mes parents n'aimeraient pas que je revienne chez moi trop tard.

— Ah... (Un peu déçu :) On se revoit bientôt, dans ce cas ?

— Bien sûr !

George accéda à un petit entrepôt, ou ce qui semblait être un petit entrepôt : il était mal éclairé avec ses quelques lumières, intermittentes, qui insinuaient qu'une sombre machination s'organisait en ces lieux. Il constata toutefois que les murs étaient délavés et que les nombreuses caisses étaient apposées du tampon *Fragile*.

— Thorne...

— Oui ?

— Où est-on ?

— Je sais pas. Séparons-nous pour-

— Il faut rester ensemble, signala George.

— À ce stade, on est déjà assez isolés pour que les virus nous avalent tout rond. (Elle eut un frisson avant de se rajuster :) OK, restons ensemble et cherchons ce Recycleur. Plus vite qu'on l'aura, plus vite qu'on pourra partir d'ici. J'aime pas cette place.

Et c'est ce qu'ils firent. Ils y découvrirent un projecteur flambant neuf, des dalles de couleurs, un téléphone portable poussiéreux, des feuilles de papier... mais rien qui ressemblait de près ou de loin à un Recycleur.

— Il n'est pas ici, conclut George.

— Tu es toujours pessimiste.

— Ne trouves-tu pas bizarre cette histoire de sentiments qu'Al ne ressent pas autant que les humains et des émotions qu'il a toujours pour garder ses réflexes vifs ? Ça n'a pas l'air de trop fonctionner comme système.

— Tu l'as vu comme moi, il cache pas mal de choses.

— Sur un autre sujet, il y avait la porte qui n'était pas verrouillée. Ça va avoir l'air ridicule, mais... Mais je me demandais : étions-nous attendus ici ?

— Non, ça fait aucun sens.

Thorne frissonna encore.

— Ça va ?

— Oui, oui.

— Tu as la chair de poule !

Un rugissement résonna dans l'entrepôt. Les deux adolescents se protégèrent immédiatement, craignant que le plafond s'abatte sur leur tête.

— Partons ! ordonna George.

— Non !

— Depuis quand es-tu suicidaire !?

— Si un virus est là, c'est parce qu'on est sur la bonne voie ! Si on s'enfuit, il faudra revenir !

— On est censés se défendre comment ?!

Un virus apparut dans le couloir d'entrée en rugissant. Ses yeux luisaient, comme si, enfermé dans sa prison, il avait été privé de nourriture pendant une éternité et que maintenant, un festin exotique s'offrait à lui. Le duo lui faisait face, les jambes presque coulées dans le béton.

— Vous deux, ne bougez pas !

George se retourna : une adolescente aux longs cheveux blond sale passa devant lui et s'immobilisa en face du virus. Tripotant son cure-dent qui servait de boucle d'oreille, elle le fixait calmement quand il s'élança sur elle ; un faisceau d'énergie sortit de sa main et le frappa de plein fouet.

Projeté plus loin, le virus s'écrasa sur une caisse qui cassa en mille morceaux, et n'ayant pas l'occasion de répliquer, il disparut lorsqu'elle leva la main.

— Ne perdons pas de temps ! Je l'ai renvoyé dans le monde d'Al, mais il va revenir avec des amis ! Au fait, je suis Vanilla ; Al vous avait promis de l'aide si nécessaire, non ?

— Plus tard les présentations ! s'écria George.

Vanilla en convint d'un signe de tête.

— Accrochez-vous à mon bras.

— Pardon ?

— Nous n'allons pas donner la chance aux virus de nous rattraper pendant que nous courons dans des galeries, non ?

Ils s'exécutèrent et plongèrent tout de suite après dans un kaléidoscope de couleurs. Une fois qu'ils eurent gagné le stationnement, George souffrait d'intenses étourdissements tandis que Thorne, prise d'une violente migraine, se massait les tempes.

— Le transport par le réveille-matin est plus agréable ! grommela-t-elle.

Vanilla l'examinait de ses yeux verts.

— On s'y habitue.

Bien que rafraîchissant, l'air était irrespirable pour George : il s'attendait à ce qu'un virus se matérialise et se jette sur lui à tout moment afin de le supprimer de la réalité. Quelque part dans cette belle soirée, il l'appréhendait, l'ennemi les guettait, salivait à la perspective de les anéantir.

Pouf !

— THORNE !

Thorne s'était écroulée sur l'asphalte et tremblait de tous ses membres. George se précipita sur elle, et alors que sa respiration s'accélérait, il déposa une main sur son front. Elle gelait !

— Thorne ! M'entends-tu !?

Ses lèvres virèrent au bleu.

— THORNE !

Vanilla s'accroupit près d'elle et promena ses mains le long de son corps. Puis, elle les appliqua sur ses tempes.

— Hypothermie subite, annonça-t-elle. Quelque chose a déclenché une réaction en chaîne et elle est en train de se vider de son énergie.

— Est-ce que ça pourrait être à cause du transport ?

— Non. Occupe-toi du videur qui s'approche de nous.

George se redressait lorsqu'un videur, celui costaud, les apostropha.

— Pas de ça ici, les jeunes ! Si vous voulez vous injecter de la morphine ou autre cochonnerie, rassemblez-vous dans un parc.

— Ce n'est pas ce que vous croyez. On-

— Une autre histoire à dormir debout ? Je me souviens de toi ! T'es le type qui monologuait sur Jerry !

— Écoutez-

— Tais-toi. (Parlant dans son talkie-walkie :) Messieurs les policiers ? Oui, c'est ça. D'autres jeunes qui se sont drogués sur notre terrain – en fait, il n'y en a qu'une qui a eu l'occasion de s'injecter son produit.

Thorne vomit.

— Je n'arrive pas à la stabiliser !

Le videur leur tourna le dos et montra du doigt un policier qui s'avançait vers eux. Profitant de son inattention, Vanilla attrapa le bras de George.

— Qu'est-ce que-

Il allait protester quand ils furent téléportés dans le monde d'Al, mais contrairement à sa première visite par le biais de M. Réveil, il n'avait pas lévité quelques secondes au-dessus du vide. Il s'était retrouvé sur un sol à la surface cristalline, parfois traversée par un rayon rosâtre, un peu

comme lorsqu'un scanner numérisait une feuille de papier.

Le reste était identique. Il y avait cette sensation d'impossible, cette force omniprésente, ce ciel qui l'émerveillait toujours grâce à ses étoiles et ses aurores boréales...

— Toi, dit Vanilla.

Elle était adjacente à lui, continuant de promener ses mains sur le corps inerte de Thorne.

— E-Elle est... ? s'inquiéta George.

— Elle va s'en sortir ; son coeur bat encore. J'aurais aimé mieux ne pas me servir de la téléportation, mais c'était absolument nécessaire pour que je ne sois pas interrompue durant le processus. (Elle lui massa les tempes.) Je suis en train de sceller les brèches d'énergie.

— Tu ne peux pas lui infuser d'un coup l'énergie qui lui manque ?

— Ce serait plus nuisible que bénéfique. Elle devra se détendre pendant quelques jours pour récupérer peu à peu son énergie.

— Et là, nous sommes vulnérables ?

— Je suis avec vous. Al est proche. Ils ne tenteront rien de stupide, le jeu n'en vaut pas la flamme.

— La chandelle, rectifia George.

— Excuse-moi ?

— L'expression est : le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— C'est possible. Comment vous appelez-vous ?

— George Desrosiers. Elle, c'est Thorne Arbaleaz.

— Parfait, George. (Elle lui mit les mains sur ses tempes.) Visualise le domicile de Thorne pour que je nous y conduise.

Des formes se façonnèrent dans son esprit jusqu'à ce que George s'imagine parfaitement la maison avec, dans la cour, la voiture verte et le flamant rose en plastique. Il plongea à nouveau dans un kaléidoscope de couleurs, mais cette fois-ci, parvenu à destination, le voyage ne lui causa qu'un bref vertige. Thorne reposait sur le gazon, sans connaissance.

— C'est bien ici ?

— Oui, on est dans la cour de Thorne.

Accompagné de Vanilla, il appuya sur la sonnette de la porte d'entrée. Un homme ventru et jovial les accueillit en robe de chambre, le sourire

aux lèvres.

— Ah, bonjour George ! J'allais me coucher. Tu t'es amusé avec ma fille ? (Son sourire s'effaça.) Où est-elle ?

— Il... Il y a eu un incident. Elle s'est évanouie et nous avons dû la ramener ici.

— Un... incident ?

— Elle va s'en sortir, il faut juste-

Mais le père ne l'écoutait plus ; il avait braqué les yeux sur Thorne. Il bouscula Vanilla, et accourant au secours de sa fille, son premier réflexe fut de vérifier son pouls. Il eut un soupir de soulagement.

— Que s'est-il passé ? Elle est glacée ! À moins que... Elle s'est droguée ?! Je n'aurais jamais dû céder à ses arguments pour qu'elle aille en boîte de nuit...

— Non, non ! riposta George. Ce n'est pas du tout ça. Elle a eu un malaise et s'est évanouie.

— Je vais la porter dans sa chambre et appeler un docteur. Merci de m'en avoir informé... Comment l'avez-vous conduite jusque chez elle ?

— Avec ma voiture, mentit Vanilla. Celle-là, juste à côté de chez vous.

— Eh bien... merci à toi aussi, mademoiselle... ?

— Vanilla.

— Vanilla ? Un nom peu commun. Merci, en tout cas.

Il souleva Thorne dans ses grands bras. Le symbole était fort : six ans après la naissance de sa fille, sa femme avait succombé au cancer et il avait dû l'élever, l'aimer ainsi que la soutenir par lui-même. Thorne avait déjà avoué à George que malgré les défauts de son père, elle lui vouait une profonde admiration parce qu'il avait toujours été présent dans sa vie. Aujourd'hui encore, il lui prouvait que son amour envers elle s'inscrivait au-delà des mots.

Vanilla tapota l'épaule de George.

— Marchons jusque chez toi, maintenant. Où est-ce ?

— Oh, ce n'est pas loin. C'est où tu as garé ta supposée voiture. Elle va survivre, non ?

— Ne t'en fais pas. Elle n'est plus en danger.

Il avait tant de questions à poser, mais aucune d'entre elles ne parvint à s'articuler sous forme de discours cohérent. La moue sur son visage indiquait clairement que cela le dérangeait et il fut silencieux pendant le court trajet.

— J'ai plein de questions qui me traversent la tête, lâcha-t-il sur son balcon. Je ne sais pas par où débiter... Qui es-tu ?

— Vanilla. Je sillonne l'IRL3 afin d'assurer sa pérennité.

— Es-tu la seule ?

— Nous sommes une centaine.

— Vous avez les pouvoirs pour vous défendre contre les virus...

— En effet.

— ... pourquoi n'est-ce pas vous qui récupérez le Recycleur ?

— Notre aura est différente de la vôtre. Si nous nous approchons trop du Recycleur, les virus détecteront immédiatement notre présence et tout effort de notre part sera court-circuité. Je ne suis pas en accord avec la stratégie d'Al d'impliquer les membres d'une réalité dans ce problème, mais c'est à lui que revient la décision. Je ne peux que le supporter.

— Pourtant, un virus nous a repérés dans l'entrepôt, et à ma connaissance, les employés de la boîte de nuit n'ont jamais été attaqués lorsqu'ils avaient à descendre là-bas. Pourquoi ont-ils réagi à notre présence ?

Vanilla se pinça les lèvres.

— C'est à cause de Thorne.

Était-ce une accusation ?

— De Thorne ?

— Son aura est différente des autres humains. Bien sûr, chacun en a une distincte, mais elles ont les mêmes caractéristiques globales ; celle de Thorne, en revanche, a un quelque chose de... mystique. Les virus ont dû se sentir menacés.

— Et Al le savait pertinemment ! se révolta George. Comment a-t-il formulé ça, déjà ? Ah oui ! « J'irais à m'avancer qu'une parcelle de vous n'est pas humaine. »

— Il le savait, oui, mais il ne pensait pas que cela aurait une influence sur la conduite des virus. Dans son plan, il avait prévu que vous auriez tout le temps nécessaire pour fouiller le Club 70/30 puisqu'ils vous

confondraient avec des employés ou des danseurs égarés.

— Il n'est pas censé être complètement rationnel ? Il n'a pas réalisé que cette expédition échouerait peut-être à cause de l'aura de Thorne ?

— Al est terriblement cachottier. Je n'en sais pas plus. J'ai l'impression qu'il mène une expérience dangereuse avec les sentiments.

— Il faut que j'aie une discussion avec lui !

— Moi aussi. Pour ce soir, j'en suis désolée, tu devras garder en réserve tes questions restantes.

— OK. Juste une dernière : le Recycleur se trouve-t-il désormais ailleurs ?

— Probablement.

Elle s'inclina et se dématérialisa. George s'introduisit dans sa maison, se traînant jusqu'à sa chambre avec un seul et unique objectif : s'étendre. *Vanilla, Al, l'IRL3, les réalités, la Chambre haute, le Recycleur...* Il y a une semaine, Stéphanie Monette se volatilisait dans une confusion poussant Thorne et lui à mener leur propre enquête. Trois jours plus tard, ils avaient fait la découverte du monde d'Al, et ce, avec les répercussions que cela impliquait. *Le Club 70/30, les virus, les auras, le Récipient...*

George se laissa tomber sur son lit sans prendre la peine de se changer. *Le recyclage d'énergie, les failles, M. Réveil...* Tout se déroulait bien trop vite... Comment digérer ces événements ?

Sa lucidité vacilla. Il voulut résister à l'envie de s'endormir, mais il sombra finalement dans un sommeil qu'il espérait réparateur et qui mettrait de l'ordre dans ce joyeux bric-à-brac que représentèrent ses pensées.

M. Réveil, Al, l'IRL3...

Le Club 70/30, l'entrepôt, les virus, Vanilla...

Thorne...

V

Sentiments

Si on se fie aux médias, l'adolescence est une période transitoire où le jeune, autrefois un minimum aimable et poli, se transforme en bête instable et tellement irritable qu'un faux geste occasionnera moult grognements de sa part. Des médecins songent même à user de leur pouvoir d'influence afin de classer cette période comme une maladie, et par conséquent, offrir des traitements ou des pilules visant à atténuer les « symptômes. »

Mon but n'est pas de parler du côté économique de la chose – l'argent à faire avec autant de nouveaux « malades » est indiscutable –, mais de son côté social. Qui s'opposerait à cette révolution ? Les adolescents, après tout, ne sont que des boulets pour cette société qui aspire à la performance. Un adolescent, ça ne s'intéresse à rien, ça crache contre tout dans le confort de son fauteuil, ça n'a pas d'expérience de travail, ça fume, ça boit comme un trou...

Il y a des jeunes qui correspondent à ce profil, et malheureusement, ce sont eux qui font la une des journaux. Si par exemple un débat sur l'instauration d'un couvre-feu municipal éclatait, on se baserait sur leurs actions pour justifier les lois qui s'ensuivraient, quand en réalité la majorité des jeunes ne s'assimilent même pas à eux.

Je ne nie pas que l'adolescence apporte des changements, notamment sur le plan biologique où un superbe cocktail hormonal se déverse dans notre système sanguin. De plus, les jeunes auront leurs premiers accrocs avec entre autres la drogue – alcool, tabac, marijuana –, l'autorité, l'école, les parents... et la plupart deviendront des adultes parfaitement équilibrés. En passant, si je dis depuis le début « les jeunes », c'est parce que je ne m'identifie pas dans ces accrocs ; j'ai toujours été « sage », contrairement à Thorne, mais je ne le regrette pas.

Là où je veux en venir, c'est l'amour. Ou plutôt le sentiment

amoureux – histoire d'adoucir un mot largement idéalisé. Je connais Thorne depuis un peu plus d'un an, et au départ, elle ne m'attirait pas du tout. Elle n'était pas bête, méchante ou adepte de magie noire ; elle était une inconnue dans notre ville, tout simplement.

Au fil du temps, j'ai fini par l'apprécier en tant que merveilleuse amie, puis j'ai même développé ce qu'on pourrait appeler un sentiment amoureux envers elle. Quand ? Comment ? Pourquoi ? Quel a été l'élément déclencheur ?

Je donne ma langue au chat. Qu'il s'amuse, le minou !

Cependant, le fait est là : Thorne me plaît ! Je refusais de me l'admettre, même quand je rêvais d'elle ou que je pensais à elle. Je rationalisais chaque fois, mais lorsqu'elle s'est effondrée à la suite de notre aventure au Club 70/30, j'ai réalisé à quel point je tenais à elle. J'avais peur qu'elle s'en aille alors que je m'imaginai encore vivre de nombreuses années en sa compagnie.

Les adolescents – ou les humains, par extension – ont tous des individus dans leur vie qu'ils considèrent comme des confidents. Un cousin, un ami, un père, un ourson en peluche... l'idée est qu'en période mouvementée, ils ont quelqu'un à qui faire part de leur état d'âme. Personnellement, je n'y parviens pas.

- 1. Confier une partie de moi-même à un tiers, c'est lui fournir des munitions pour qu'il me détruise si jamais l'envie lui en prend. Il a beau être mon meilleur ami, mais advenant une querelle, la vengeance ne sera pas hors de question.*
- 2. J'ai trop peur qu'on rie de moi. C'est con, je le sais. Pourquoi rirait-on de ce qui est jugé comme un des sentiments les plus nobles sur la Terre – ou de l'IRL3 ?*

Oh ! l'ourson en peluche saurait se tenir tranquille (« Motus et bouche cousue, ourson, ou tu y goûteras ! »), mais je crains que sa capacité d'écoute soit limitée. Bref, personne ne connaît mes sentiments pour Thorne. Mathieu Lécuyer s'en doute, sauf que je refuse de valider ses soupçons.

- Si vous ne comprenez pas pourquoi, relisez les deux raisons ci-dessus ;*
- Si vous ne comprenez pas encore pourquoi, relisez les deux raisons ci-dessus jusqu'à ce que votre cerveau bouille ;*

- *Si vous ne comprenez toujours pas pourquoi et que vous ne souhaitez pas comprendre, reconnaissez modestement que mes deux raisons sont valables.*

Je m'égare. Ça m'arrive.

Ce qui est comique, c'est que j'écris dans ce vieux cahier comme si je prévoyais qu'un archéologue tombe dessus des siècles après ma mort. Peut-être est-ce mon souhait secret... Qui plus est, je constate que ça en fait mon confident. Donc, tout ce bla-bla était-il inutile ?

N.B. Aux mauvaises langues qui me diront qu'un vieux cahier a une capacité d'écoute aussi limitée que l'ourson en peluche : vous avez tort ! Le cahier, lui, se rappellera constamment ce que je lui ai confié, et avec un peu de malchance, quelqu'un de curieux serait en mesure de lui extirper son contenu.

George jeta son crayon. Il divaguait.

M. Réveil indiquait 8 h 21.

Son sommeil réparateur n'avait pas duré. La fatigue avait été le prétexte idéal pour que, dans un coin reculé de son esprit, une peur se forme, tel un monstre nocturne dont les tentacules, difformes, gluants, se seraient enroulés tout autour de lui.

La première fois qu'il s'était réveillé, en sursaut, ses membres étaient complètement ankylosés. George s'était frotté l'oreille avec une crainte inusitée : les virus mesuraient peut-être deux mètres de long, mais existait-il aussi des versions miniatures – des bébés virus ? Si oui, avaient-elles glissé jusqu'à son cerveau par le conduit auditif pour le persécuter à coup de cauchemars et d'hallucinations ?

Le restant de la nuit avait confirmé son inquiétude. Son deuxième réveil avait été marqué par un rugissement, et comme un enfant, il avait inspecté le dessous de son lit : une maman virus lui faisait face ! Son coeur avait battu à tout rompre, mais il avait fini par s'assoupir malgré cette vision à donner des sueurs froides.

À son troisième réveil, George avait, dans un élan de génie, fermé la porte de sa chambre et l'avait bloquée avec sa table de chevet. Il s'était ensuite traité d'imbécile : les virus naviguaient entre le monde d'Al et l'IRL3 par des failles. Cette protection était faussement rassurante !

Autour de 6 h, à son quatrième réveil, il avait décidé de se distraire en écrivant ses pensées dans un cahier. Il avait débuté avec des thèmes insignifiants et avait dérapé sur certains plus intimes, dont ses sentiments

pour Thorne.

8 h 21.

Trop tôt. S'il appelait chez elle, il n'aurait qu'au bout du fil un père angoissé.

Il prit plutôt M. Réveil. *Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche et une fois à droite...* Jets de lumière. Il flotta quelques secondes au-dessus du vide. Un plancher de pierre se dessina. Il se déposa dessus. Au loin, le dôme de métal apparut. Un halo bleu l'éblouit.

Avait-il développé de l'apathie ? Il ne ressentait plus rien, même là, alors qu'il entrait dans l'imposant cabinet de travail d'Al après avoir sauté sur des dalles qui se traçaient au fur et à mesure.

— Ne vous énervez pas, Al. Ce n'est que moi.

— Bonjour, monsieur Desrosiers. Prenez une place.

Il était assis sur une chaise de bois, à observer une boule de cristal. Par moments, des volutes de fumée bleues naissaient en dedans ; tantôt plus épaisses, tantôt moins, elles se dissipaient en un tournemain, au dépit d'Al qui soupirait.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda George.

— J'expérimente, répondit-il sans lever les yeux.

— Sur les... sentiments ?

Al le regarda, intrigué. Sa curiosité avait été piquée.

— C'est un sujet qui me fascine, considérant le fait que je ne les ressens pas.

— Au fait, merci pour l'aide que vous nous avez envoyée. Elle nous a été très utile, mais malheureusement, nous n'avons pas réussi à récupérer le Recycleur.

— Je suppose que c'est elle qui vous a fait part de mon... expérience.

— C'est exact. C'est cette expérience en plus de vos cachotteries qui ont failli coûter la vie à mon amie, Thorne.

— J'ai pesé le pour et le contre avant de vous assigner cette mission dans la boîte de nuit. Cet échec nous met en mauvaise posture pour le futur de l'IRL3.

— Aucune arme ne permet de détruire ces virus ?

— Il n'y a que le Fucyteur qui montrerait une relative efficacité.

— Que fait cet instrument ?

— Il combine l'énergie de deux éléments, mais il est inutile puisque personne ne rêve de partager sa vie avec un virus.

— Un voeu tout sauf rationnel, non ?

— Au contraire ! Pour que la combinaison neutralise le virus, il faut que le deuxième élément possède une énergie suffisante afin de contrebalancer convenablement la première. Les seuls dans ce cas sont les Gardiens de réalité et les Chefs de la Chambre haute ; or, nos rôles sont trop importants pour se prêter à ce genre de procédés. Dans un autre registre, monsieur Desrosiers, que me vaut votre visite ?

— Tuer le temps.

— TUER LE TEMPS ?! s'alarma Al.

— M'occuper, je veux dire. Thorne n'est pas en état pour que je lui téléphone tout de suite. Vous semblez être émotionnel pour un type qui ne ressent pas autant les sentiments que les humains.

— Les sentiments et les émotions ne sont pas des concepts identiques. Le premier est beaucoup plus complexe et durable.

— Je le sais, répliqua George.

— Selon les Chefs, qui sélectionnent les Gardiens, les émotions gardent les sens et les réflexes aiguisés. Elles fourvoient parfois le jugement, mais c'est le prix à payer pour être un maximum efficace.

— Quelle vie meniez-vous avant ?

— Les souvenirs antérieurs à notre rôle de Gardien sont effacés.

— Parce que... ?

— Les Chefs refusent d'en discuter pour le bien des réalités. Ils sont six en poste. D'anciens Gardiens.

— Êtes-vous immortels ?

— Oui. Quand un Chef juge que le bien-fondé de sa présence n'est plus justifié, il use de son privilège d'autoretraitement. Il est renvoyé dans le Récipient et sa vie – généralement longue – se termine. Un Gardien se voit alors promu au rôle de Chef pour pourvoir au poste vacant.

— Comment le nouveau Gardien est-il choisi ? Selon quels critères ?

— Seuls les Chefs le savent. Ce qui fourvoie toujours le jugement, ce sont les sentiments. Si j'en avais et que j'assistais à vos guerres chaque

jour pendant des années, je pourrais être tenté de soutenir un camp à cause d'un sentiment de pitié ou de culpabilité. Ensuite, j'instaurerais peut-être une pensée unique afin d'éviter tout conflit.

— Serait-ce réalisable ?

— Ce n'est pas de mon ressort ! Nous avons tranché que les membres des réalités sont libres de contrôler leur futur. Nous n'avons pas à intervenir dans les créations de l'énergie, et si cela est inévitable, c'est sur la base d'une décision cartésienne que nous procédons.

— Il y a des penseurs qui estiment que des humains dépouillés de sentiments nous menèrent droit à l'Utopie.

George jeta un coup d'oeil à la boule de cristal, dans laquelle des volutes de fumée rouges se formèrent immédiatement. Perplexe, Al l'incita à aller de l'avant :

— Passez votre main au-dessus de la boule de cristal, monsieur Desrosiers.

Sa main picota un instant, puis son apathie fut brisée par une douleur qui courba son dos à la manière d'un cintre.

— AÏE !

Un mal de tête lancinant balaya George, le genre qui survient lorsqu'on mange de la glace trop vite. Cette désagréable sensation s'estompa par la suite et quelque chose de plus doux, plus subtil, prit le relais. Il ne sut l'identifier dès l'abord, mais alors qu'elle se diffusait dans son corps et le réchauffait, il saisit quel sentiment en était le responsable.

Son coeur s'accéléra. Sa gorge se noua.

Thorne.

Il retira sa main, coupant court à la séance. La fumée était dense et subsistait, alors qu'avec Al, elle était éparse et tenait à peine quelques secondes.

— Rouge, dit Al à mi-voix. Soit la couleur humaine pour...

— L'amour.

— Il y a des réalités où les sentiments n'existent pas et où les choix sont le fruit d'un processus de pensée purement rationnel. (Sa main survola la boule de cristal, la fumée se dissipa en résultat de quoi.) La paix et l'harmonie y règnent généralement.

— Mais ce n'est pas l'Utopie ?

— Dans l'Utopie, les membres de réalité sont heureux. Parfaitement heureux, ajouterais-je.

— Sans déborder de joie, ils ne sont pas à même d'être malheureux, non ?

— Non, en effet. Ils se sentent vides, incomplets. Peut-être un peu amers.

— Je ne suis pas certain de comprendre.

— Vous êtes jeune... et humain... et pour moi-même c'est nébuleux... (Il se frotta le menton.) De ce que j'ai constaté dans votre réalité et celles de mes confrères, les sentiments agissent comme un puissant motivateur...

— OK... articula George pour encourager Al à poursuivre.

— Cette motivation n'est pas présente dans les réalités sans sentiments. Bien sûr, dans le cas d'opinions divergentes – en admettant que la pensée unique ne soit pas en vigueur –, il y a des débats, mais cela demeure très méthodique. Les arguments les plus logiques rallient les gens sans trop de difficulté.

— Où est le problème ?

— Il n'y a pas de passion.

George cligna des yeux. C'était comme si les paroles d'Al s'étaient heurtées à un mur de brique, ou dans le contexte, à un mur de scepticisme.

— Il n'y a pas de passion ? redit-il, incrédule. Il y a la paix, l'harmonie, la situation est meilleure que sur Terre... mais vous vous plaignez qu'il n'y ait pas de passion ?

— Pour un être doté de sentiments, cette critique doit paraître insensée.

— Si vous saviez le bordel que ça entraîne.

— Si vous saviez le vide dans lequel je vis.

— Je ne comprends pas.

— Pourquoi êtes-vous ici ? l'interrogea Al.

— Parce que... Parce que je suis inquiet pour Thorne et que j'essaie de me distraire. Ça m'affecte au point où je n'arrive plus à réfléchir clairement.

— C'est merveilleux !

— Je ne sais pas.

— Bien sûr que si ! Vous savez que vous ne pouvez rien faire à l'heure actuelle, et plutôt que de vaquer à vos occupations habituelles, vous voilà dans mon dôme.

— Hourra, ironisa George ; vive moi. Pourquoi n'ai-je pas analysé la situation sous cet angle ?

— D'autant plus que Thorne est désormais hors de danger.

— Si je me fie à vos explications, je serais plus satisfait de ne pas avoir de sentiments.

— Pourquoi cela ?

— Elle est ma seule amie proche. Dans l'hypothèse où je serais un robot, comme vous, j'aurais la conscience tranquille puisqu'elle est hors de danger ; et même si elle mourait, je relativiserais sa perte et j'en profiterais pour me divertir avec de nouveaux amis – si une telle notion existe.

— Si elle a été une personne importante dans votre vie, sa mort causera un certain trouble, que vous soyez pourvu de sentiments ou non.

— Largement plus avec des sentiments. Je sais qu'elle va s'en sortir... mais... (George essuya ses yeux humides.) Je suis épuisé, c'est tout.

— À mon avis, des humains dépouillés de sentiments ne seraient que plus misérables. Allez vous reposer, maintenant.

— Oui.

Néanmoins, il ne réintégra pas tout de suite l'IRL3. Songeur, il avait ôté M. Réveil de sa poche pour le manipuler, le retourner dans ses mains, passer ses pouces au-dessus des boutons de contrôle...

— Ça m'étonne que votre monde ressemble autant à la Terre, lâcha-t-il.

— Qu'entendez-vous ?

— Quand on parle d'autres univers, on s'attend à rencontrer des monstres à huit bras ou à tester une machine futuriste qui injecte une encyclopédie directement dans le cerveau. Il y a plein de jamais vu dans votre monde, ça va de soi, mais en même temps... Ce que vous portez se rapproche d'une tunique, l'extérieur du dôme fait penser à du métal, votre bureau a un style spécifique au Moyen-Âge...

— Les ressemblances sont à prévoir puisque L'IRL3 et mon monde

sont liés ensemble et partagent le même Récipient.

— Si vous le dites.

Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche et une fois à droite... De retour dans sa chambre, George ne s'encombra pas d'intenses réflexions philosophiques ; exténué à un tel point où il se moquait de la menace des virus, il s'affaissa sur son lit et s'abandonna définitivement au sommeil.

— ES-TU CONSCIENTE DES CONSÉQUENCES DE TES GESTES ? cria Milène Lapré.

George émergeait lourdement de sa torpeur, vacillant entre le besoin de se rendormir et la curiosité de connaître la source de ce tumulte. *Curiosity killed the cat*¹, l'aurait averti un anglophone, ce qui dans l'état actuel des choses était un sage rappel de la réalité.

Rendors-toi, George... Allez, tu en es capable...

Les yeux entrouverts, il avait la vision floue de M. Réveil. Sa conscience était doucement tirée vers les profonds abysses du sommeil, autant qu'une ancre l'est vers le fond de l'eau une fois dans la mer. Impossible de combattre.

— JE FAIS CE QUE JE VEUX DE MA VIE, MAMAN !

Tout à coup, comme si on lui avait infusé un second souffle d'énergie, George se jeta hors de ses draps. Il n'affichait plus aucun signe de fatigue.

13 h 15.

— C'EST COMME ÇA QUE TU OSES ME RÉPONDRE ?

13 h 15 !

Sans faire son lit, il courut jusqu'à la salle de bains pour vérifier son allure dans le miroir. Ses cheveux n'étaient pas trop défaits, ses vêtements n'étaient pas sales, il n'avait pas de gros cernes... Parfait ! Il se dirigea d'un pas pressé à la cuisine, où par malheur, sa soeur et sa mère se disputaient.

— S'il vous plaît, j'ai besoin du téléphone, mendia presque George. Chicanez-vous ailleurs.

1 « La curiosité a tué le chat », soit la traduction littérale de notre dicton « La curiosité est un vilain défaut. »

— C'est quoi ton problème ? le provoqua Anna.

— Je n'ai pas de problème ! Je veux seulement passer un appel urgent !

— T'as entendu, maman ? Monsieur veut qu'on-

— Ne détourne pas du sujet ! l'interrompit Milène.

— Je fais ce que je veux de ma vie ! De toute manière, ce n'était pas ma première pilule d'ecstasy !

— Te rends-tu compte des répercussions qu'engendrent ces cochonneries ?

— C'est bon, ça va. On s'éclate ! T'es tellement coincée, maman.

— Tu ne te soucies jamais des autres ! Tu crois être le nombril du monde !

— Je vais te prouver le contraire sur-le-champ.

Et Anna déserta la pièce, permettant à une trêve de prendre le dessus le temps d'un appel. *Pour une fois qu'elle m'aide !* George décrocha le combiné, composa le numéro de chez Thorne et s'arma de patience.

Bip... Bip... Bip...

Jamais l'attente n'avait paru durer une telle éternité.

Le numéro que vous avez demandé est momentanément inaccessible. Veuillez rappeler ultérieurement.

Il raccrocha en ravalant un sacre. Nerveux, il faisait les cent pas pendant que plusieurs scénarios dramatiques déferlaient dans sa tête. Le père de Thorne était-il en contact avec un médecin légiste pour que celui-ci confirme le décès de sa fille ? Avait-elle succombé à cette fameuse hypothermie subite ? Un virus avait-il coupé la ligne ?

George empoigna le combiné et recomposa le numéro.

Bip... Bip... Bip...

— Allô ?

Une voix masculine. Monsieur Arbaleaz.

— Bonjour, monsieur. C'est moi, George. Comment va Thorne ?

— Elle se repose. Je finissais justement de discuter avec un médecin il y a quelques secondes.

— Elle va bien ?

— Elle est réveillée depuis 11 h, mais je la force à rester au lit.

Excuse-moi : j'ai un autre appel à passer.

— Oui, oui. Bien sûr. Bonne journée.

— À toi aussi.

L'échange avait été court, mais au moins, le principal avait été confirmé, et ce, par trois personnes différentes : Thorne survivrait. En se préparant un repas à manger, George réalisa alors l'étendue de ce qu'il avait appris plus tôt : sa soeur consommait de l'ecstasy !

— Maman ?

Elle était partie, ce qu'il n'avait même pas remarqué tant il avait été absorbé par sa fixation sur la santé de Thorne. Il n'avait jamais été très dévoué envers sa famille, et penaud, il se promit de se rattraper à la première occasion favorable.

Pour l'instant, la journée s'annonçait longue sans son amie.

VI

Des frontières floues

La nuit, un univers à part. Pendant que certains dorment, on mâche de la guimauve autour d'un feu de camp, on fête, on savoure un bain de minuit avec son amoureux, on participe à un barathon (jeu consistant à boire dans tous les bars d'une même rue ou d'un même quartier), on contemple les astres en se questionnant sur la vie extraterrestre...

À Saint-Laurier, on prie afin que les kidnappeurs ne sortent pas de leur tanière. Pour le bien commun.

L'adolescente, titubante, se cogna contre la clôture autour du parc municipal. Elle se cogna à nouveau, gloussant comme une poule, avant d'entrer dans l'enceinte et de s'arrêter en face d'une balançoire, chancelant lamentablement. Ses yeux étaient à demi fermés et sa bouche pendait.

Ses cheveux frisés étaient en bataille. Elle ne portait qu'un débardeur beige, proche de la couleur de sa peau, avec un jogging gris très ample et très confortable.

Elle était saoule.

— Oh... Une balançoire... Méchante balançoire... Ouste...

L'adolescente, en reculant, trébucha et tomba sur le sable. Le ciel s'offrait à elle, mais trop enivrée, elle ne sut que profiter de sa beauté par un vague « Il y a pleeeeiin d'étoiles... » Elle saisit une poignée de sable et plaça sa main au-dessus de son front.

Un bruit étrange parvint à ses oreilles.

Elle tourna la tête et ria. Le zoo – elle ignorait qu'il y en avait un ici ou dans les villes voisines – avait égaré un de ses crocodiles, qui s'approchait petit à petit d'elle.

— Je devrais me lever...

Une pointe d'inquiétude était dorénavant perceptible dans sa voix. Un crocodile en soi était déjà terrifiant, mais celui-ci semblait se trouver dans le parc avec l'intention précise de la dévorer.

— Tu délirais, ma grande... Y'a pas de crocodile...

Tout de même, elle se redressa au meilleur de ses capacités et surtout sans le lâcher des yeux. Elle risqua un regard à droite pour reporter immédiatement son attention sur le crocodile.

Il n'était plus là. À la place, une fille blonde avançait vers elle.

— Je savais que je délirais... Je vais faire dodo...

Toujours d'une démarche défaillante, elle s'allongea sur un banc et s'assoupit dans les secondes qui s'ensuivirent. Quand Vanilla fut près de l'adolescente, celle-ci ronflait tellement fort que son corps en tremblait. Elle déposa une main sur son front.

— Ah, les humains ! On vous octroie le cadeau de la lucidité et voilà ce que vous faites : altérer votre énergie en vous saoulant jusqu'au petit matin. Quand ce n'est pas pour oublier, c'est pour faire la fête ou pour célébrer ; si vous vous n'y conformez pas, vous êtes catégorisés comme des « coincés », un mot dont vous avez horreur.

Vanilla remplaça une mèche de ses cheveux et considéra l'adolescente, désormais une carcasse vide dont n'importe qui pouvait abuser de toutes les manières inimaginables. Vraisemblablement, elle se réveillerait sans la moindre séquelle, sinon, avec un peu de chance, cela se limiterait à des dessins obscènes sur son visage.

— J'ai encore des vallées entières à arpenter avant de vous comprendre, mais vous êtes si fascinants que j'y arriverais un jour.

Puis, elle disparut. Un policier remarqua plus tard l'adolescente et fit le nécessaire pour la ramener chez elle, en sûreté.

— Réveille-toi !

Tout en prononçant son nom, une personne le secoua à maintes reprises. Somnolent, George se contentait de grogner après elle en la repoussant mollement, un filet de bave sur le menton.

— George !

Cette voix... Thorne ?

Aussitôt que le lien se fit dans son cerveau, il ouvrit les yeux. Des

cheveux noirs avec des mèches bleu électrique se balançaient devant lui, mais ce qu'il releva en premier, c'était le sourire gai de son amie – elle paraissait en pleine forme !

— Assez dormi, paresseux.

— Thorne !

Heureux, il se leva et la serra dans ses bras :

— Je t'avais appelée lundi, avant de partir pour l'école.

— Et avant-hier, précisa-t-elle.

— C'est vrai. Tu me le reproches ?

— Tant que tu t'es pas trop privé de sommeil, non. J'ai beaucoup pensé à toi.

— Moi aussi. J'ai pas mal de choses à te faire part au sujet d'Al.

— Allons à la cuisine, alors. Ah, et George...

Son ton avait changé. Elle lui tapotait le dos comme si elle s'apprêtait à dévoiler une information embarrassante.

— Oui ?

— Tu dors en caleçon ?

George baissa la tête et rougit. Dans sa joie, il avait oublié les précautions de base pour éviter de se montrer quasi nu devant Thorne, et puisque la porte de sa chambre n'était pas close, potentiellement sa famille au complet. Elle dédramatisa la situation par une plaisanterie :

— Beaux abdos.

— Merci.

Sur le point de sortir de la chambre, Thorne ajouta :

— Je t'ai déjà dit que tu étais mignon quand tu rougissais ?

— C'est possible que tu l'aies mentionné.

— Tu es vraiment mignon quand tu rougis. Je t'attends dans la cuisine.

Mi-amusé, mi-déconcerté, George s'alloua quelques secondes pour reprendre ses esprits. Par la suite, il revêtit un chandail noir et un jean bleu avant de se diriger à la cuisine, où Thorne bavardait avec sa mère, Milène Lapré.

Sans trop leur accorder d'attention, il se servit un bol de flocon de maïs et s'assit à table. Tandis qu'il portait la cuillère de céréales à sa

bouche, Thorne interrompit son geste en catastrophe :

— Tu vas quand même pas manger ça ?

— Heu... j'en ai l'intention. Vas-tu bien ?

— Pas toi ! T'es fou !

George avait encore sa cuillère devant sa bouche, un énorme point d'interrogation se reflétant dans ses yeux.

— Est-ce que tu sais que tu tues ta libido ? poursuivit-elle.

— Je fais ça, moi ?

— En 1850, le *New Orleans Medical & Surgical Journal* a écrit que ni la peste, ni la guerre, ni la variole, ni d'autres grandes maladies n'avaient causé autant de dégâts que la masturbation. Selon la revue, il s'agissait de l'élément destructeur de la société civilisée.

— OK... (Il avala sa cuillerée de céréales.) Je suis désolé pour ceux qui ont cru à ça toute leur vie. Où veux-tu en venir ?

— Des personnes ont profité de ces déclarations « scientifiques », comme le docteur John Harvey Kellogg, pour promouvoir leur vision de la sexualité. Ce mec s'est déjà vanté de pas avoir couché avec sa femme pendant plus de quatre décennies, et c'est pas tout : il affirmait que le sexe causait entre autres le cancer !

— Dans ce cas, je suis aussi désolé pour sa femme.

— Tu sais pourquoi il a inventé les flocons de maïs ? Pour arracher l'être humain des méfaits du sexe ! Ce mélange, celui que tu bouffes en ce moment même, il a été conçu pour réduire ta libido ! Tu es en train de te rendre impuissant !

Passablement dégoûté, George rejeta son bol. Il examina Thorne avant de lui poser la question à mille dollars :

— As-tu faim ?

— Très faim.

— Plutôt que de me répugner ainsi, n'aurais-tu pas pu juste te servir des céréales toi-même ?

— (En riant :) Je voulais être témoin de ta réaction. Je vais me faire quelque chose.

Thorne se prépara des rôties et elle s'assit à son tour à table, avec George. Pensif, il faisait tourner sa cuillère dans son bol de céréales.

— Maintenant que j'y repense : était-ce réellement une histoire à dormir debout ?

— Non, mange tes céréales. Le doc doit se retourner dans sa tombe : ses flocons de maïs n'ont aucun effet en réalité. À cause de son échec, la société moderne sombre dans la décadence.

— C'est vrai que les jeunes s'initient à la sexualité de plus en plus tôt.

— Chaque génération considère que celle qui la suit est dénudée de principes moraux. Entre nous, la sexualité est tout sauf un vice : y faut nous informer jeunes, et pas juste sur les maladies, mais aussi sur le désir, les fantasmes, le plaisir, l'excitation, la séduction, etc. On doit valoriser cet acte parfaitement naturel et sain, sinon notre éducation va venir de sources aussi fiables que les films pornographiques ou les rumeurs.

— Peut-être, mais ce n'est pas de ça dont je veux parler. (Sa mère n'étant plus là, il aborda un sujet plus sensible.) Pour ce qui est de, heu, notre aventure au Club 70/30...

— Hm-hmm... ?

— Ça va mieux ?

— Oui, t'inquiète pas pour moi. J'ai manqué quoi ?

Il lui raconta que Vanilla l'avait sauvée et transportée chez elle ; ensuite, il avait eu une discussion à propos de son rôle de Surveillante dans l'IRL3 et il avait mis au clair avec Al son problème vis-à-vis des sentiments. Globalement, il avait relaté les événements avec fidélité, sauf sur un point : comment les virus avaient-ils réussi à les localiser dans l'entrepôt ? À cette question de Thorne, George avait haussé les épaules.

— Vanilla ou Al savent pas pourquoi ?

— Ils ont des hypothèses là-dessus.

— Cachottiers.

— Tu l'as échappé belle au Club 70/30, tu le sais ?

— Oui.

— Je ne sais pas comment formuler ça... Mais quand on a rencontré Al et qu'il nous expliquait le fonctionnement de son monde, on aurait juré que tu buvais ses paroles... Que tout ça avait un certain sens pour toi... Qu'une lueur brillait en toi et suscitait un changement dans ta personnalité...

— Je vois pas de quoi tu parles.

— Cette lueur s'est dissipée rapidement et j'ai choisi de l'ignorer. Je devais être sous le choc, mais dans l'entrepôt, quand un virus a rugi, tu es restée plutôt que de t'enfuir. Je ne savais pas que tu étais suicidaire.

— J'ai toujours rêvé d'aventures, même si dans ce cas, j'aimais pas du tout l'entrepôt. C'est possible que l'adrénaline ait brouillé mon jugement.

— OK. En passant, j'aime tes mèches.

— Merci. J'étais pas sûre au début, mais au final, je les aime bien moi aussi.

La sonnette de la maison retentit.

— J'y vais, maman !

Derrière la porte d'entrée attendait Vanilla, une boîte blanche en carton dans ses mains. George échangea un regard intrigué avec Thorne et la laissa entrer.

— Bonjour, George. Bonjour, Thorne.

— Salut.

— Je suis venue constater de mes propres yeux le rétablissement de Thorne.

— Je me porte mieux, affirma-t-elle. Vous... tu... vous saviez que j'étais ici ?

— Tutoyez-moi ; ton aura est facile à reconnaître. J'ai apporté un gâteau.

— En quel honneur ?

— Après une dure épreuve, n'avez-vous pas l'habitude de manger un gâteau ?

— Pas à ma connaissance, répondit George. Mais je ne refuserais pas ton présent, moi.

Maintenant qu'ils se trouvaient hors de danger, il avait une image plus claire de Vanilla. C'était une adolescente de son âge qui, comme la propriétaire de Charmotout, se définissait par une tenue générale et une aura un tantinet excentriques. Elle avait les cheveux blond sale, des cure-dents qui traversaient ses lobes d'oreille, des yeux verts et un chandail blanc trop long pour elle ; bref, le tout ressortait tel un léger vent de folie.

Vanilla se rendit à la cuisine et déballa la boîte. L'odeur de chocolat

chatouilla les narines de George et Thorne, puis un large gâteau recouvert de crème Chantilly devint le désir de leurs papilles gustatives. Les flocons de maïs et rôties ne faisaient pas le poids.

— Mangez-vous du gâteau le matin ?

— Des fois, mentit George.

Il retira d'un tiroir trois fourchettes et trois assiettes. Ensemble, ils dégustèrent le dessert, presque dans l'ambiance d'une réunion d'anciens amis.

— Donc, tu surveilles l'IRL3 ? demanda Thorne à Vanilla.

— Oui.

— Ça signifie quoi « surveiller » ?

— Dernièrement, ma tâche a été de freiner les virus du mieux possible. Par exemple, il y en a un qui a tenté de s'en prendre à une fille ivre dans votre parc municipal, la nuit passée.

George parut avoir une révélation.

— Les cheveux blond sale...

— Oui ? dit Vanilla.

— C'est toi que j'avais vu à Charmotout ! Le jour où... où... Stéphanie a été kidnappée. Tu étais dans la foule de clients.

— En effet, mais je n'ai pas réussi à arrêter le virus à temps.

— As-tu un chez-toi ? D'autres occupations quand tu es sur Terre ?

— Non.

— Ta vie se résume à naviguer dans l'IRL3 ? Tu ne finis pas par te lasser de ce manque de stabilité ?

— L'énergie m'a conçue pour surveiller l'IRL3. C'est mon but, ma raison d'être.

— Fais-tu allusion au... destin ?

Pour toute réponse, les lèvres de Vanilla s'étirèrent en un sourire énigmatique.

— C'est des conneries, lâcha Thorne. Le destin n'est que l'excuse de certaines personnes afin de justifier leurs actions, ou au contraire leur inaction.

— Tu es bien vite pour juger les gens, répliqua Vanilla d'une voix neutre.

— D'autant plus que tu as toi-même acheté un charme chez Charmotout, ajouta George.

— Le charme est un symbole, se défendit Thorne. Un peu comme un stylo porte-bonheur ou une épingle dont ton grand-père t'aurait fait cadeau avant de mourir. Je crois pas un instant qu'une force magique va réaliser mes envies, mais c'est pour m'y encourager. Si-

— Soit, la coupa Vanilla. Je ne suis pas venue pour lancer un débat et vous mettre l'un contre l'autre. D'ailleurs, il me semble que vous avez des cours bientôt.

— Malheureusement.

Vanilla lava ses ustensiles et enchaîna avec ceux de George et Thorne. En leur serrant la main, elle leur recommanda de veiller sur eux et de visiter Al une fois par jour ; finalement, elle se dématérialisa.

Le repas du soir avait été copieux, et repu, Mathieu Lécuyer se reposait avec Liana Boulay sur le canapé du salon, béat de satisfaction (« Je suis plein ! ») Dehors, ses parents étaient en train de fumer chacun une cigarette.

— Tu connais Charmotout ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Une boutique où on vend plein d'objets, de sortilèges et de charmes. J'en avais acheté un pour mieux m'entendre avec mon père.

— Ça a fonctionné ?

— Assez bien. Je m'étais toujours bien entendu avec lui, mais il y a un an, notre relation s'est dégradée sans raison. Ses questions m'énervaient, même si après-coup, je savais pertinemment qu'il voulait juste qu'on se rapproche.

— Penses-tu véritablement que c'est grâce au charme ?

— Pourquoi pas ? Tu as envie de visiter la boutique ?

— Avec plaisir.

Pendant que Liana endossait sa veste verte à pois rouges, Mathieu prévint ses parents, qui lui souhaiteraient de bien s'amuser. Il la rejoignit dehors, où la soirée promettait d'être comme celles qu'il aimait : d'une douceur et d'un mysticisme donnant le pressentiment que tout pouvait arriver.

— Tu es prête ?

— Oui. Tes parents semblent m'apprécier.

— Ça t'étonne ?

— Un peu. Je n'y suis pas encore habituée, je crois. Je suis quelqu'un d'assez solitaire, bien que ce ne soit peut-être pas évident à première vue. C'est rare que je visite mes amis ou un potentiel cop-

Elle se tut. Un silence à l'apparence gênante et involontaire, mais qui en fait était délibéré de la part de Liana. Un silence parfaitement contrôlé, calibré, que Mathieu rompit d'un élan courageux.

— Allons-y. On ne peut pas revenir trop tard à cause de tous ces kidnappings. (Liana opina et le suivit.) Comme ça, tu prétends être solitaire ?

— Je suis ouverte et je parle avec tout le monde, mais ceux en qui j'ai totalement confiance, je les compte sur les doigts d'une main. Je sais qu'eux m'aideront lorsque ça ira mal, et vice-versa, je n'hésiterais pas une seconde à leur apporter mon soutien s'ils en ont besoin.

— Ce n'est pas tant être solitaire. Je trouve que c'est normal d'être un minimum sélectif sur les amis que tu fréquentes.

— Tout à fait. Ils sont parmi les humains les plus importants que tu fréquenteras de ta vie – plus qu'un amoureux.

— Je ne suis pas d'accord.

— Un amoureux est souvent de passage et il partira quand la passion du début s'estompera. Si c'est toi qui romps ou que tu es malchanceux, ton meilleur confident sera même susceptible de se transformer en ton pire ennemi.

— La passion peut survivre aux années. Mes parents sont ensemble depuis 22 ans !

— Est-ce grâce à la passion ? Pas du tout. C'est parce qu'ils avaient un profond respect l'un pour l'autre et qu'ils ont décidé de travailler main dans la main pour se construire un avenir commun.

— J'ignorais que tu avais une vision de l'amour aussi... cérébrale. C'est très intellectuel, cartésien... et peu romantique, même.

— Je n'ai jamais expérimenté une liaison amoureuse si puissante que je me sentais libre de tout. Libre des contraintes, des obligations, des devoirs, du travail...

Mathieu hésita quant à l'attitude à adopter : derrière cette douche froide se cachait-il un rejet sans équivoque ? Sous-entendait-elle qu'il était trop ennuyeux ?

— Et c'est loin d'être mauvais.

— Je ne te comprends pas.

— Ce n'est pas grave. Sommes-nous arrivés ?

— Oui. Tiens, c'est étrange...

La boutique de Charmotout était fermée. Sur la porte, une pancarte informait les intéressés que la propriétaire s'était absentée de la ville à titre provisoire et qu'elle ne la réintégrerait pas jusqu'à nouvel ordre. Mathieu sortit son téléphone portable de sa poche et appela George.

— Allô ?

— Salut, George.

— Salut, Mathieu. Ça va ?

— Oui, oui. Je n'en ai pas pour longtemps, je suis avec Liana. Tu savais que Charmotout venait de fermer ?

— Quoi ! ?

— Le plus étrange, c'est qu'il y a une pancarte qui indique que la propriétaire ne reviendra pas à Saint-Laurier avant un bon bout. J'ai pensé que ça t'intéresserait à cause de votre, heu, enquête personnelle sur la disparition de Stéphanie.

— OK, merci. Amuse-toi bien avec Liana.

— Merci. Je présume que tu es avec Thorne : salue-la de ma part et évitez de vous mettre dans le pétrin.

Mathieu raccrocha.

— De quelle enquête tu parlais ? s'enquit Liana. Si ce n'est pas trop indiscret...

— Non, non. George et Thorne, deux de mes amis, essaient de comprendre comment Stéphanie s'est fait kidnapper alors qu'elle était avec eux. C'est leur genre : ils font tout par eux-mêmes.

— Je vois.

— Heu... Tu veux qu'on aille au parc ? Il y en a un pas loin de la pharmacie.

— Ha ! celle avec le slogan « On y découvre de tout... même un

ami ! » Donc, aucun ami n'est vendu dans l'I-... sur la Terre ?

— (Croyant à une blague, il rit.) Pas à Saint-Laurier, quoique je suis déjà tombé sur un site Internet où il était possible de « louer » un ami. Par exemple, pour une soixantaine de dollars, on avait le droit à un dîner au restaurant avec une personne en chair et en os. Hum... Donc, tu es d'accord pour le parc ?

— Bien sûr ! C'est là que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Parvenus à destination, ils s'installèrent sur un banc, et hormis eux, il n'y avait qu'un couple qui surveillait leur enfant pendant que celui-ci glissait sur le toboggan. La respiration de Mathieu s'accéléra : il doutait de ce qu'il fallait faire.

— Ça va, Mathieu ?

— Je suis un peu stressé.

— Pourquoi ça ?

— Je suis intimidé par toi.

— Tu t'énerves pour rien, assura Liana.

— Je n'ai jamais connu une telle sensation pour une fille. Je... Ça sonne ridicule, j'en suis sûr... Je pense que je t'aime.

Mathieu avait rassemblé toute sa détermination et toute sa bravoure pour grimper au-delà de sa peur. Il guettait la moindre réaction éloquente de Liana, qui demeurait impassible : un signe de sa part, même négatif, c'est tout ce qu'il désirait.

— Mathieu... Quand j'ai fait ce discours sur la passion amoureuse, j'étais sincère. Je t'adore beaucoup, le réalises-tu, ça ?

— C'est une manière polie de me mettre un râteau ?

— Je ne suis pas nerveuse en ce moment parce qu'en ta compagnie, je passe chaque fois du bon temps, peu importe ce que l'on fait. Sais-tu pourquoi ? Car je n'attends rien de nos rencontres et je ne me fixe pas d'objectifs. Je n'ai jamais ressenti un attachement très fort envers quelqu'un... jusqu'à tout récemment.

Lui avait-on injecté une substance directement dans le cerveau ? Une euphorie mélangée à de l'appréhension emplissait tout le corps de Mathieu : son cœur avait-il cessé de battre ? En fait, c'était comme s'il avait mis un film au ralenti.

— Je suis amoureuse de toi.

Liana approcha son visage du sien, et avant même qu'il ait réalisé l'ampleur de cette déclaration, leurs lèvres s'échangèrent leur premier baiser. Il n'était pas terminé qu'elles en convoitaient déjà un deuxième – plus affirmé –, puis un troisième – plus aventureux –, et un quatrième – plus passionné... Cette danse ne marquait pas une fin, mais bien au contraire le début d'un jeu constant de séduction où les deux partis chercheraient à se plaire mutuellement.

Pour Mathieu, une voie de vie commune se profilait à l'horizon. Encore très brouillonne, à peine une ébauche dans une forêt compliquée à traverser, rien de précis comme une maison sur le bord de l'eau avec trois enfants. Non, il espérait juste que ce bonheur durerait longtemps.

Pour Liana, sa voie était une autre paire de manches.

La prison de Maxime Patenaude était un dôme aux proportions semblables à ceux où les virus étaient tenus prisonniers. Celle-ci, cependant, était pour lui seul. Liana Boulay entra par la porte qui s'était dessinée et elle continua son chemin avec une boîte de hamburgers bien gras.

Maxime Patenaude, roulé en boule, apparut dans son champ de vision.

— Bonjour, Maxime.

Il ne répliqua pas. Il ne pleurait même pas.

Son corps était inerte.

— Maxime ?

Liana se précipita sur lui et le plaça sur le dos, révélant une face inexpressive, presque éteinte. *Non !* En passant ses mains à plusieurs endroits sur lui, elle eut la confirmation de ce qu'elle redoutait : il venait de mourir depuis peu et se vidait de son énergie en conséquence.

— Oh non, Maxime, tu ne t'en tireras pas si facilement.

Elle posa les mains sur ses tempes, et peu après, Maxime revint à la vie. En cherchant son souffle, il remuait la tête dans tous les sens pour croiser le regard de son bourreau.

— Rebienvenue parmi nous.

— Qu'est-ce qui s'est-

— Pendant un instant, j'ai cru que ta destinée était de mourir. Heureusement, je te visite régulièrement, faute de quoi tu te serais lentement vidé de ton énergie, qui est toujours trop basse à mon goût.

— Pas encore ton charabia sur l'énergie.

Un mot décrivait parfaitement l'état de Maxime : pathétique. Non seulement il bredouillait des phrases confuses, mais également, il frémissait sans raison et il suait à grosses gouttes. Il avait l'air d'un vieux chien moribond qu'il fallait euthanasier.

— Par chance, quand on meurt, on ne se vide pas de son énergie d'un coup, mais au fil des semaines.

— Liana...

— Oui ?

— Tu m'as déjà aimé, n'est-ce pas ? Ne prétends pas le contraire. Cette lueur que tu avais dans tes yeux quand tu me disais combien tu m'adorais... Je ne peux pas me tromper sur ça...

— Qu'en sais-tu ? Tu as toi-même reconnu n'avoir jamais eu une relation avec une fille.

— Mais...

— « Ne me présente pas tout de suite à tes parents ou à tes amis. Ils pourraient être jaloux de toi. » Te souviens-tu de cette excuse que tu as crue naïvement ? Celle-là était ma préférée : « J'ai trop de sentiments pour toi. J'ai peur de perdre le contrôle de moi-même en t'embrassant. »

— Qu'en sais-tu de tout ça ? Tu n'es même pas humaine.

— Pourtant, toi et Mathieu Lécuyer, qui sera ton nouvel ami bientôt, vous avez succombé à mon... charme !

Le fleuve, sur lequel miroitait la lune, était calme et s'étendait vers l'infini. Émerveillé, George s'accouda au bord du quai pour bateaux de plaisance, humant à pleins poumons la fraîcheur de ce havre de paix. Si le début du mois d'octobre s'était démarqué par son irruption frisquette, les conditions climatiques n'avaient fait que s'améliorer au point où, cette fois, on avoisinait les chaleurs de l'été.

— Je n'étais jamais venu ici auparavant, avoua-t-il.

Du coin de l'oeil, Thorne l'observait au travers d'une nuée de moustiques. En arrière-plan, loin d'eux, des grillons émettaient leur cricri

distinctif.

— J'ai découvert cet endroit il y a pas longtemps, spécifia-t-elle. D'habitude, y'a pas trop de gens et j'aime bien réfléchir ici.

— Réfléchir à quoi ?

— Les platitudes de la vie.

— C'est philosophique.

Elle s'assit et trempa ses pieds dans l'eau.

— C'est trop philosophique pour ce lieu-là et c'est pourquoi je désirais que tu m'accompagnes : pour relaxer. En même temps, ça rassure mon père que je sois avec quelqu'un de confiance durant la soirée.

Alors qu'une voiture de police complétait sa ronde de surveillance, George imita Thorne en plongeant ses pieds dans l'eau, plutôt froide.

— C'est drôle parce qu'une fois, il fallait que tu appelles avant de te rendre chez moi.

— C'est vrai, mais il a admis plus tard avoir réagi de façon excessive.

— Que fais-tu demain, après l'école ?

— Rien.

— Ça te dirait d'aller au cinéma ? J'inviterais bien la conquête à Mathieu afin qu'on la voie.

— Pourquoi pas ? Je me suis toujours interrogée sur son genre de filles.

Avant que George ait eu la chance de se censurer, les mots s'échappèrent de sa bouche :

— Et toi, quel genre de gars t'intéresse ?

— Moi ?

Rougissait-elle ?

— Oui, toi. Un culturiste ? Un métalleux ? Un type ordinaire ? Un gothique ?

— Je... Je préfère pas trop me concentrer sur les gars. Vous êtes un tas de problèmes.

— Cette affirmation est valable pour vous aussi, les filles.

— Vous saisissiez rien aux sous-entendus. Vous attendez qu'on vous tende un « Tu me plais beaucoup. » sur un plateau d'argent avant de faire

le saut – et encore là, vous hésiteriez, j'en suis sûre.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Pendant que vous prétendez vouloir des copains gentils et attentionnés, vous sortez avec le premier salaud qui vous aborde.

— Tu te trompes. Les filles équilibrées et saines d'esprit n'ont aucune envie d'être maltraitées. « Gentil » et « attentionné » riment pas à faire la carpette en cédant à tous leurs caprices. Donc...

— Oui ?

— Quel genre de filles t'attire ?

Thorne n'eut aucune incertitude : les joues de George s'empourpraient alors qu'il méditait sur une réponse satisfaisante. Elle ignorait cependant la nature du débat qui accaparait sa matière grise entière, car quand il ouvrait la mâchoire, il la refermait aussitôt en plissant le front.

— Thorne... Je... Contrairement à plusieurs de mes amis, je n'ai pas une liste de critères fixes... J'ai toujours eu une préférence pour les filles de petite taille, mais...

— Mais ça ne veut rien dire, compléta-t-elle.

— Exact. Je ne sais pas comment formuler ça... Je crois que j'ai...

Non, je ne crois pas que j'ai des sentiments pour toi. J'ai des sentiments pour toi, ce dont je ne doute pas une seconde. Je doute en revanche de ta réaction. T'amuseras-tu en t'imaginant que je blague ? La pitié déformera-t-elle tes traits parce que tu seras forcée de rejeter mes avances sous le prétexte qu'il ne faut pas ruiner notre amitié ?

— Je... Tu... Tu es...

— AU SECOURS !

Le duo se leva et fit volte-face : une adolescente courrait vers eux en agitant les mains dans les airs ! Tremblante comme une feuille, elle se réfugia dans les bras de George et marmonnait un appel à l'aide inintelligible.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle plongea son regard dans celui de George. Elle était, grosso modo, de sa grandeur avec des cheveux frisés qui couvraient partiellement ses pommettes brunâtres ; le plus évident, toutefois, était son état de détresse.

— Je suis pas folle, je vous le jure ! Je flânais dans une ruelle pas

loin, il y a un bruit étrange derrière moi, je me retourne... et je vois cette chose qui me dévisage ! Il y avait un crocodile juste en face de moi, et comme ça, sans crier gare, il a essayé de foncer sur moi !

— Je-

— JE NE MENS PAS ! Par chance, je suis tombée sur vous. (Elle se retourna.) Le crocodile, il est plus là... Je dois avoir l'air vraiment d'une hystérique...

— Thorne, penses-tu qu'il s'agit d'un virus ?

— Est-ce qu'il y a d'autres raisons pour lesquelles un crocodile se promènerait dans les ruelles de Saint-Laurier ?

La voiture de police repassa dans leur coin, mais cette fois-ci, elle se gara près du quai et deux policiers – un novice aiguillé par son mentor – vinrent dans leur direction. Malgré le professionnalisme que leur uniforme exigeait d'eux, ils affichaient un air à la fois agacé et inquisiteur.

— Tout va bien, les jeunes ? s'informa le mentor. Avec les kidnappings qui sévissent dans le coin, ce n'est pas très brillant de crier au loup de cette manière.

— Je ne criais pas au loup ! rétorqua l'adolescente. J'ai fait un face-à-face avec un crocodile !

— Un cro-co-dile ? reedit-il en exagérant chaque syllabe pour bien souligner le ridicule de ses propos. Mademoiselle, il n'y en a pas un seul, ni ici, ni dans les villes voisines.

— J'ai l'air de faire semblant ? J'ai eu la chienne de ma vie !

— Je me souviens de vous. C'est moi qui vous ai ramenée chez vous alors que vous somniez dans le parc municipal, saoule.

— Qu'est-ce que ça prouve ? J'ai le droit de m'amuser de temps à autre, non ?

— Je ne serais pas surpris d'effectuer une analyse sanguine et d'y dégoter quelques psychotropes hallucinogènes.

Pendant que le policier la discréditait, son partenaire se chargeait de rassurer les résidents qui affluaient vers le quai, certains avec des armes ou des objets qui en faisaient office. Ainsi, il avait dû raisonner un homme aigri qui menaçait une force invisible, un fusil de chasse au poing.

— Mademoiselle, si vous récidivez à troubler l'ordre public, nous

serons obligés de vous conduire au poste de police. Maintenant, je vous conseille à vous trois de regagner votre domicile. Personnellement, j'espère que le maire aura le courage d'imposer un couvre-feu pour éviter ce genre de désagréments.

L'adolescente le toisait, mais il s'en moqua. Les policiers tournèrent les talons, et quand la poussière fut retombée, elle se confondit en excuses au duo.

— Je dois devenir folle... Désolée de vous avoir dérangé durant votre activité de couple...

— Ah, heu... bafouilla George, les joues désormais brûlantes. Ce n'est... Ce n'était pas une activité de couple.

— Pas du tout, attesta Thorne. Pas du tout une activité de couple. George, je sens quelque chose...

— Un virus ?

— Oui.

— Comme celui qui est en face de nous ?

En effet, devant eux avait surgi un virus. Aucun rugissement ou arrivée spectaculaire pour effrayer davantage les simples mortels qu'ils étaient, ce qui n'empêcha cependant pas l'adolescente de se coller encore plus contre George.

— Vanilla ! l'appela-t-il.

— George...

— Quoi ?

— Regarde alentour de toi.

Un, deux, trois, quatre... Quatre museaux de crocodiles avaient émergé de l'eau et nageaient vers le quai, où un délicieux repas les récompenserait de leur déplacement. Le groupe était cerné de toutes parts, presque comme si ces créatures avaient la mission de les mener à la guillotine en évitant absolument d'alerter la population locale.

Hurler à tue-tête serait-il une brillante idée ? Ou serait-ce au contraire le geste précurseur à un massacre total des gens qui tenteraient de leur porter secours ?

— Vanilla !

Et le cercle se refermait inexorablement sur eux, une tragique fatalité qui conclurait une soirée à l'origine pourtant prometteuse, terrain fin prêt

aux sentiments que George espérait tant admettre à son amie, Thorne Arbaleaz. Il se refermait avec cette même panique intérieure que ressentait un claustrophobe enfermé dans une pièce étroite, captif du délire de sa terreur irrationnelle...

Le cricri des grillons serait peut-être le dernier son qu'ils entendraient de leur existence.

VII

Faux-semblant

— AU SEC-

George plaqua sa main contre la bouche de l'adolescente : impliquer des personnes externes dans ce conflit se solderait par un horrible carnage, ce qui était bel et bien la dernière chose qu'il souhaitait.

— Chut !

Il avait cet étrange pressentiment que les virus ne convergeaient pas vers lui ou Thorne. Ils venaient vers eux, certes, mais sans détourner leur regard de l'adolescente, comme pour lui signifier que leur offensive la concernait exclusivement et qu'elle aspirait à une finalité suprême : l'éliminer.

Pour le moment, songea George. Tant d'efforts avaient sûrement creusé leur appétit et ils ne refuseraient pas un savoureux dessert à côté de leur mets principal.

— Tu as un plan ? demanda Thorne.

— Pas le moindre. Vanilla !

— On a pas le choix ! Alerte les voisins !

— Pour qu'ils meurent ? (En désignant l'adolescente :) Les virus la poursuivent parce qu'elle les a vus tout à l'heure. Elle connaît leur existence !

— Nous aussi !

— NON ! protesta l'adolescente. Vous m'aurez pas !

Elle se débattit avec George, et alors, elle fit l'inconcevable en se jetant dans le fleuve. Le courant n'étant pas très fort, elle se mit à nager quand un virus jaillit hors de l'eau, juste derrière son dos. À peine avait-elle fait un demi-tour que son visage se crispa : l'immense queue du crocodile venait de transpercer son coeur !

L'adolescente baissa les yeux vers la queue, incapable de réagir. Puis, des morceaux d'elle disparurent ; cela commença par des régions proches de la zone touchée et se propagea un peu partout jusqu'à ce qu'elle ne fut plus qu'un souvenir du passé. Le processus avait été rapide, au point où George ne saisit pas ce qui s'était produit.

— Où est-elle ?

— Je... Je pense que le virus l'a détruite, marmonna Thorne.

— Notre tour s'en vient...

Par malheur, le cercle ne s'était pas défait, confirmant l'hypothèse de George qu'un dessert ne serait pas de refus. Toutes les issues s'avéraient bloquées et leur unique espoir, aussi maigre fût-il, résidait dans la consolation d'une mort brève. Sans procès, on leur aurait retiré le droit à la vie.

Soudain, les virus levèrent la tête, à la recherche d'un bruit que seuls eux semblaient entendre. Ils s'éloignèrent du duo, et un à un, ils se téléportèrent hors d'ici.

Presque en un coup de vent, la menace s'était évanouie.

— C'est fou... lâcha George. On ne connaissait même pas le nom de cette fille... Elle est venue, elle nous a vus...

— ... elle a été vaincue, acheva Thorne.

Pendant, ils n'étaient pas au bout de leur peine : non loin d'eux, un virus était sorti d'un buisson afin de les examiner. Contrairement à ses congénères, ses écailles jouaient dans les teintes du noir et son aura, plutôt que d'être clairement menaçante, avait un quelque chose de surnois.

— On fait quoi, George ?

— Quand les enquêteurs vont réaliser qu'elle s'est volatilisée, ils nous harcèleront de questions.

— On s'en tient à quelle version des faits ?

— ATTENTION !

George poussa Thorne comme le virus noir se ruait vers eux, telle une balle de fusil. Celui-ci plongea dans le vide, mais sa queue faillit les propulser dans les airs.

— TON RÉVEILLE-MATIN !

— DE QUOI ?

La gueule du crocodile. Il en sentit pratiquement son haleine.

— UTILISE TON RÉVEILLE-MATIN !

Thorne trébucha. Le vent siffla aux oreilles de George.

— JE LE TROUVE PAS !

Les mains tremblantes, presque comme s'il était atteint du Parkinson, il fouillait les poches de son jean. Trop serré. Pas assez de liberté. Où était ce putain de réveille-matin ? George frôlait l'évanouissement... Thorne sur ses fesses... Le virus...

Vite, vite, vite...

Du caoutchouc !

— JE L'AI ! ACCROCHE-TOI À MOI !

— GEORGE !

— MA JAMBE !

Elle s'agrippa à sa jambe, et en un éclair, la vision terrifiante du crocodile qui sautait vers eux fut recouverte par d'intenses jets de lumière. Ni George, ni Thorne ne furent rassurés, car telle une vieille tapisserie dont le papier peint se décolle, le virus réapparaîtrait une fois que leur couverture se serait dissipée.

Alors, un rugissement faillit faire exploser leurs tympanes. Un virus, vert cette fois-ci, passa au travers du champ de lumière, lequel se fissura à son contact pour ultimement éclater. Thorne, en proie à la panique, lâcha sa prise de la jambe de George.

— THORNE !

La gravité joua son rôle et les adolescents se mirent à tomber à toute vitesse dans le vide. Le virus se préparait à les pourchasser quand un rayon d'énergie le frappa en plein museau, ce qui lui fit perdre ses cibles de vue. Il remua la tête et un deuxième, puis un troisième rayon l'obligèrent à se téléporter.

Au même moment, George et Thorne continuaient leur chute. Il étirait tous les muscles de son bras vers elle :

— ATTRAPE MON BRAS !

Un plancher de pierre s'était dessiné au-dessous d'eux. Un autre virus les attendait, la gueule ouverte.

— ÇA SERT À RIEN !

— ATTRAPE MON BRAS !

— POURQUOI !?

— POUR QUE JE NOUS TÉLÉPORTE AVEC M. RÉVEIL !

Un rayon d'énergie assomma le virus et il s'enfuit...

— MA MAIN !

— J'ESSAIE !

Le plancher grossissait sans cesse...

3... 2... 1...

Pouf !

Un coussin géant amortit leur chute, et redoutant une nouvelle attaque, ils se redressèrent aussitôt pour scruter chaque centimètre de l'endroit sous la loupe. Ils ne se trouvaient pas dans le monde d'Al ; il y avait encore ce fameux ciel étoilé, mais aucune force omniprésente ne les entourait. Tout semblait tristement mort.

Vanilla se matérialisa proche d'eux :

— Que s'est-il passé ?

— Où sommes-nous ? l'interrogea George.

— Entre le monde d'Al et votre réalité : c'est pourquoi je ne comprends pas ce que vous faites ici. Il y avait des virus à votre poursuite et j'en ai arrêté plusieurs.

— Nous étions sur un quai, moi et Thorne. Nous jasions quand une adolescente a couru vers nous pour se protéger d'un virus qui avait croisé son chemin.

— Et on a ensuite été attaqués ! compléta Thorne. Y'avait un virus noir dans la bande qu'on avait jamais vu.

— C'est très étrange. Ne restons pas ici.

— Où t'étais ? renchérit Thorne. Pourquoi t'as pris autant de temps avant de nous aider ?

— Tu n'as pas à être aussi agressive : des virus m'ont empêchée de vous rejoindre promptement sur le quai. À mon arrivée, vous aviez disparu et je n'avais pas tout de suite réalisé qu'un virus avait interrompu la téléportation de votre réveille-matin. Maintenant, prenez mon bras.

George obéit, mais Thorne hésita quelques secondes. Elle regardait son ami, à la recherche d'un appui, et constatant qu'elle n'en aurait

aucun, elle se résigna à tenir le bras de Vanilla. Puis, ils plongèrent dans un kaléidoscope de couleurs et quittèrent les lieux.

— Plus fort, maman !

Le garçonnet ne vivait pas dans le monde impitoyable des adultes, où la magie du moment présent s'était fait engloutir par le monstre de la performance. Chaque seconde se devait d'être optimisée afin d'en tirer le maximum de bénéfices, une contrainte à laquelle l'enfant était indifférent.

Il suppliait sa mère de pousser plus fort sur la balançoire.

Assis sur un banc du parc municipal, George l'enviait. Depuis des années, la transition s'opérait telle une lourde machine : le petit gars en lui avait perdu au compte-gouttes ses jouets préférés et on attendait qu'il s'amuse autant, mais à la place avec une série de responsabilités. « On » faisait référence à ses parents, ses amis, son patron, les gens dans la rue... et la société en règle générale.

— Tu es dans la lune, lui fit remarquer Thorne.

— J'ai quitté la Terre depuis un bout de temps. J'apprécie bien les enfants.

— C'est étrange que Vanilla ait eu autant de retard. On aurait dû lui réclamer plus d'explications.

— Être Surveillante n'est pas de tout repos, je présume.

— Je l'aime pas, cette fille. Juste le fait qu'elle soit avec nous m'énerve.

— Comment ça ?

— Sa manière de bouger, de s'exprimer, d'agir... Tout sonne faux et superficiel.

— C'est-à-dire ?

— Tu sais ce que je veux dire. Des fois, il y a des personnes qui t'énervent même si celles-ci t'ont absolument rien fait. Tu as beau te raisonner, c'est peine perdue.

— Peut-être.

— Tu es silencieux.

— Je suis découragé, avoua-t-il. On n'aurait pas dû accepter la mission d'Al.

— George...

— Quoi ?

— Ça peut paraître con, mais...

— Depuis quand te soucies-tu de ce qu'on pense de toi ?

— On se soucie tous un peu de ce que l'autre pense, surtout s'il est proche de nous. Ce que je vais dire peut paraître con, car jusqu'à hier, j'ai jamais considéré cette possibilité... Que... Que tu disparaisses de ma vie... J'ai réalisé que je tenais beaucoup à toi, à mes amis, à mon père... Et que tous ces gens le savent pas... Ils savent pas que j'éprouve de l'affection pour eux... Beaucoup d'affection...

— Tu m'as déjà admis que tu aimais beaucoup ton père.

— Sauf que lui le sait pas. Je suis trop souvent occupée à lui reprocher ceci ou cela, ce que je regrette par la suite.

— Hé, vous deux !

Sonya Clément les rejoignit, un chocolat chaud dans les mains. Elle dégageait une fantastique aura de légèreté, comme si la pire catastrophe ne la perturberait point.

— Tu sembles heureuse, souligna George.

— Mathieu m'a annoncé qu'il sortait avec Liana !

— Ça te réjouit ?

— Oui ! J'étais un peu triste initialement, mais là, j'ai l'impression d'avoir été détachée d'un boulet.

— C'est une manière de voir les choses.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, répondit George.

— Ça va bien, mâchonna Thorne.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Sonya. Tu grimaces.

— C'est rien. (Elle eut un sourire forcé.) On t'écoute : quand est-ce que Mathieu a officialisé son couple ?

Al n'était pas du genre à partager ses réflexions avec autrui, que ce soit pour obtenir du réconfort ou pour un humble avis externe. S'il avait jusqu'ici habilement géré ses problèmes, ces derniers l'étouffaient désormais et renforçaient son côté réservé.

— J'ai averti la Chambre haute de mes déboires, déclara-t-il au duo. Inutile de préciser que les Chefs m'ont sermonné sur ma lenteur à les informer.

— Que vont-ils faire ? se renseigna Thorne.

— À l'heure actuelle, rien. Il y a un ennui.

— Lequel ?

— Cela est hors de vos compétences.

— Lâchez ces âneries. On est dans le même bateau que vous.

— Comme vous vous en souvenez peut-être, quelque chose ou quelqu'un libère les virus de leurs prisons. Les Chefs prétendent – et je suis en accord – qu'il est oiseux de passer aux actes tant que l'hémorragie n'est pas stoppée.

— Alors stoppez-la !

— J'ignore quel est ce quelque chose ou qui est ce quelqu'un.

— Avez-vous des hypothèses ? demanda George.

— Oui.

— Comme ?

— Cela me concerne moi uniquement.

— Non ! se scandalisa Thorne. Pas si notre réalité est en danger !

— Vous n'êtes pas rationnelle, mademoiselle Arbaleaz.

— Et ?! En quoi être rationnel est un gage de bon jugement ? Vous avez l'intention de me faire avaler que tout est déterminé à l'avance, y compris le sort de la Terre ?

— Calme-toi, lui pria George.

— Je me calmerai pas ! Je refuse d'être une figurante qui se tourne les pouces pendant qu'on détruit la Terre !

— Pour l'instant, nous sommes impuissants.

Quand Thorne assistait à une injustice, elle avait l'habitude de s'énerver ainsi, et cinq mois auparavant, elle aurait fumé une cigarette pour se détendre. Heureusement qu'elle s'était débarrassée de cette dépendance !

Elle rit :

— La lueur dans tes yeux m'indique pile ta pensée.

— C'était dégueulasse cette odeur de fumée.

— Je fumais pas si souvent et tu es pas mal pour me calmer.

— Arrête : tu n'as jamais été aussi amochée que pendant ta cure de désintoxication. Tu tremblais et tu avais l'air d'un chien battu tant tu avais besoin de ta dose de tabac – on était loin du stade de la « mauvaise habitude » ! Tu étais entièrement à la merci de cette drogue !

Al les interrompit :

— Merci de votre visite, mais j'ignore où est caché le Recycleur. Profitez de votre journée.

— J'ai une question, dévoila Thorne.

— Quelle est telle ?

— On est les seuls humains qui ont accès à votre monde, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Pourquoi ?

— Je sais pas trop. Merci quand même.

— J'ai pitié pour Al, confessa George en bifurquant sur la rue à gauche. Il s'aligne vers la folie et il nous entraînera là-dedans si nous ne faisons pas attention.

— Histoire de se changer les idées : ton invitation au cinéma tient encore ?

— Bien sûr. Je vais juste récupérer mon manteau chez moi.

— OK.

À sa surprise, George aperçut Vanilla sur le balcon de sa maison. Elle savourait un pain au chocolat, ce qui lui était une expérience nouvelle si on se basait sur ses expressions faciales exprimant à la fois la curiosité et l'émerveillement.

— Bonjour, vous deux.

George la salua à son tour ; Thorne n'émit qu'un grognement à peine perceptible. Indifférente à son peu d'enthousiasme, Vanilla termina sa pâtisserie et enfouit sa petite serviette de table dans la poche de son jean :

— Que faisiez-vous ?

— Nous allions au cinéma, lui apprit George.

— Changement de plan : j'ai besoin de vous pour fouiller la boutique de Charmotout. La propriétaire, selon mes vérifications, n'est plus dans les parages et elle aurait un lien avec l'actuelle évasion des virus. Sa capture nous ferait progresser.

— Vraiment ? Où est-elle en ce moment ?

— Je n'arrive pas à détecter son aura ni dans cette réalité, ni dans le monde d'Al.

— Elle aurait eu peur et c'est pour ça qu'elle a fui Saint-Laurier ?

— Peut-être. Suivez-moi, Charmotout est notre prochaine destination !

Tant pis pour le cinéma. Pendant qu'il emboîtait le pas à Vanilla, il scrutait Thorne du coin de l'oeil : pourquoi avait-elle aussi peu de considération pour celle qui leur avait sauvé la vie à maintes reprises ? Qu'est-ce qui se tramait dans son esprit ?

La porte de Charmotout étant verrouillée, Vanilla survola sa main au-dessus de la serrure et ils pénétrèrent dans la boutique abandonnée. L'intérieur était identique aux autres fois avec une marchandise et une décoration ciblées afin de capturer la convoitise des amateurs de surnaturel. Il ne manquait que l'excentricité habituelle de la propriétaire.

— Comment as-tu fait pour déverrouiller la serrure ? voulut savoir George.

— En manipulant l'énergie autour de nous. Ce n'est rien de très difficile.

— Donc, la propriétaire de Charmotout serait derrière la disparition des filles ?

— C'est très probable.

— (Il rit.) Thorne avait bâti ce scénario avant qu'on fasse la découverte du monde d'Al.

— Ah bon ? (Vanilla se tourna vers la principale intéressée.) Dans quelles circonstances cela s'est-il produit ?

— (Sur un ton défensif, comme si elle réagissait à une accusation :) J'étais désespérée. J'avais construit ce fameux scénario que Charmotout était une plaque tournante de vieux messieurs cochons assoiffés de jeune chair fraîche alors que c'était tout bonnement ridicule. J'étais ridicule moi-même.

Vanilla se pinça les lèvres :

— Ne te blâme pas pour ça. Il y a un peu de vérité dans le sens où la première faille, à mon avis, est originaire de cette boutique.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— La preuve que le Recycleur est dissimulé ici, une hypothèse qu'Al juge irréaliste, car il l'aurait localisé et on détecterait son aura, même vaguement.

— Par conséquent, pourquoi est-ce qu'il serait ici ?

— Jusqu'à un certain point, il est possible de camoufler un objet en se servant de l'énergie environnante. Vérifier sur le terrain n'est donc pas inutile.

— Parfait. Je vais regarder les différentes sections pour le Recycleur.

— J'inspecterai la boutique pour des failles entre le monde d'Al et votre réalité. George, suis-moi un instant.

Elle le conduisit dans un coin isolé, loin de Thorne, et intrigué, il tendit l'oreille. Vanilla avait l'air circonspect qui précédait les déclarations graves :

— Je dois t'avertir d'une de mes récentes découvertes quant aux virus.

— En me mettant à part ?

— Oui. Je ne vous ai pas dit toute la vérité.

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Bien que je sois convaincue que la première faille provient de Charmotout, je pense que le responsable n'est pas la propriétaire.

— Qui serait-il, alors ?

Silence. Vanilla le fixait droit dans les yeux ; le vert de son iris pâlisait pour un rouge vif, ce qui amplifiait son aura de folie douce. Il détourna son regard sur la baguette magique en vente derrière elle.

— Ton amie, Thorne Arbalez.

— QU-

— Chut ! (Son iris redevint vert.) Moins fort.

— Thorne n'est pas une traîtresse. (Il se mit à chuchoter.) Je la connais depuis assez longtemps pour affirmer catégoriquement qu'elle est de notre côté, contre les virus.

— C'est une illusion, une mise en scène. Elle est le cerveau de cette évasion et elle a fait quelque chose à la propriétaire de Charmotout.

— Non. Elle ne joue pas un double jeu. Pas à moi.

— Je peux te le démontrer, et ce, par une série de preuves.

— Ce n'est pas une question de preuves. Pourquoi nous as-tu amenés ici, moi et Thorne ?

— Pour observer son comportement et dénicher un indice sur l'emplacement du Recycleur qu'elle a volé. Écoute-moi : tu es proche d'elle, et par conséquent tu dois doubler, tripler, quadrupler de méfiance, sans quoi elle saurait prendre le dessus sur nous et remporter la victoire.

— Elle est humaine, à 100 %.

— Elle est un virus mutant, rectifia Vanilla. Elle est en mesure de se métamorphoser selon son gré : elle est à la fois un crocodile, une gothique et une fille ordinaire dans la rue.

— Non.

— Peut-être que je me trompe, mais plus que mon enquête avance, plus je suis certaine du contraire. Thorne manigance contre nous depuis le début.

— Non, répéta George.

— Depuis quand la connais-tu ?

— Un peu plus d'un an.

— Seulement ?

— C'est déjà beaucoup.

— Qui de vous deux a réussi à accéder au monde d'Al ?

— Thorne.

— Y serais-tu parvenu par toi-même, que ce soit en une journée, en une semaine ou en une vie ?

— J'en... (Il déglutit.) J'en doute.

— Pourquoi ?

— Il fallait faire une combinaison spéciale avec M. Réveil – mon réveille-matin, précisa-t-il – et jamais je ne l'aurais trouvée par moi-même.

— Y a-t-il un humain qui en aurait été capable ?

— Thorne, de toute évidence.

— Comment a-t-elle fait ?

Du revers de la main, George essuya la sueur qui coulait de son front. Sa certitude s'effritait, et comme elle constituait la base de sa confiance envers Thorne, les conséquences de son écroulement marqueraient la fin possible de leur amitié. Elle l'aurait manipulé pendant un an tandis qu'il développait des sentiments à son égard !

— E-Elle s'est justifiée en soutenant qu'il y avait une aura spéciale autour de M. Réveil.

— Ce qui n'est pas faux, à cela près que seuls les Surveillants, les Gardiens, les Chefs ou certaines créations de l'énergie comme les virus mutants la détectent. Je ne serais pas dans l'erreur en presumant que Thorne n'est pas un Surveillant, un Gardien ou un Chef, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Cela ne nous laisse qu'une hypothèse plausible : elle est un virus mutant. Qui plus est, te souviens-tu qu'Al lui aussi a soupçonné Thorne de ne pas être humaine ?

— Les virus voyagent déjà entre le monde d'Al et la Terre par des failles. À quoi bon avoir M. Réveil ?

— Voyager par le réveille-matin est plus discret que par des failles qui déchirent les deux univers. D'ailleurs, n'est-ce pas une drôle de coïncidence qu'elle se montre ainsi froide avec moi alors que j'entretiens des doutes de plus en plus sérieux quant à son allégeance ?

— Je... Je ne sais pas, admit-il finalement. Supposons que le coupable est la propriétaire de Charmotout, n'aurait-elle pas brouillé les pistes afin de semer la discorde ? Ne serait-ce pas un gros complot contre nous ?

— C'est peu probable. Maintenant, j'inspecterai la boutique pour des failles ; toi, cherche pour le Recy-

— Dans ce cas, peut-être que... la coupa-t-il. Peut-être que nous avons à faire à deux ennemis : les virus qui éliminent les filles et la propriétaire qui en enlèvent pour... pour les envoyer en Estonie ?

— Si je ne m'abuse, vous, les humains, vous avez un principe de raisonnement que j'apprécie et qui a été attribué au philosophe Guillaume d'Ockham – malgré le fait qu'elle était formulée avant lui.

— C'est-à-dire ?

— En simplifiant, le rasoir d'Ockham stipule que les multiples ne doivent pas être utilisés sans nécessité, ou en d'autres termes, qu'il est inutile de faire avec le maximum ce qu'on peut faire avec le minimum.

Ce n'est pas une loi ou une technique infaillible, mais cela permet de prioriser certaines hypothèses : dans le contexte actuel d'une petite ville sans histoire, l'élimination des filles et la disparition de la propriétaire de Charmotout ont plus de chances d'avoir un dénominateur commun que deux différents.

— Ce serait... Thorne, le dénominateur commun ? Elle qui orchestre l'élimination des filles et qui aurait enlevé la propriétaire de Charmotout ou qui l'aurait forcée à désertier Saint-Laurier ?

— Oui.

George refusa de prêter davantage d'attention aux paroles de Vanilla, et pour fuir ses démons intérieurs, il se terra à la section des horoscopes où se trouvait Thorne. Sans grande conviction, il se répétait intérieurement que le sourire qu'elle lui affichait n'était pas le reflet d'une tromperie, mais de leur amitié.

Au fond de lui – et il en avait honte –, la question le rongait : était-elle une traîtresse ?

VIII

Thorne en larmes

— Bonjour à tous nos concitoyens et bienvenue aux nouvelles du petit matin. Il y a quelque temps, la ville de Saint-Laurier a été le centre d'attention de tout le Québec à cause de mystérieux kidnappings – ou « disparitions » – de jeunes femmes. Si le problème demeurerait local, nous avons aujourd'hui la lourde responsabilité de vous annoncer un triste événement. En effet, à Saint-Timothée, une ville voisine de Saint-Laurier, une adolescente n'était pas retournée à son domicile il y a deux nuits. Après vérification, les enquêteurs sont formels : elle s'est volatilisée de la même manière que toutes les victimes de Saint-Laurier. Personne ne sait ce qui s'est produit.

Lorsque nous luttons contre les ténèbres, la lumière est souvent le dernier rempart, le dernier bouclier qui nous protège. Malheureusement pour Milène Lapré et bien d'autres parents, cette fois, elle n'était qu'une observatrice impuissante.

— Sur une note plus comique, le gouvernement du Québec organiserait un complot pour contrôler le cerveau de la population avec des ondes électromagnétiques. L'objectif ? Nous transformer en consommateur compulsif. Ne riez pas, c'est ce que soutient des citoyens originaires de Saint-Laurier : ils ont observé plusieurs interférences sur des objets du quotidien, notamment des horloges, des téléviseurs ou des ordinateurs ; les experts, perplexes, ont été incapables d'expliquer ce phénomène.

Pourquoi était-ce si difficile pour ses enfants de partager son inquiétude ? Tandis que son fils George y était un peu indifférent, Anna la confondait avec une énième entrave à sa liberté. Avait-elle manqué leur éducation ou était-ce dans la nature humaine d'être aussi ingrat envers ses parents ?

Une heure plus tard, Milène entendit le réveille-matin de George

sonner à tue-tête. L'adolescent grommela, l'éteignit et s'autorisa quelques minutes de réflexion.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis les révélations de Vanilla au sujet de son amie. Trois filles supplémentaires avaient disparu à Saint-Laurier, et afin de renforcer au maximum la sécurité, les autorités locales avaient imposé un couvre-feu.

Thorne, quant à elle, avait cultivé un jardin de sentiments négatifs envers Vanilla. Lorsqu'il prononçait le nom de leur Surveillante, elle se placardait parfois derrière un mur de glace ; d'autres fois, selon son humeur, elle lui crachait presque son venin. Qu'avait-il fait pour mériter une telle attitude ?

— Ça va, George ! Arrête de t'inquiéter pour moi ! Je suis pas ton enfant !

Il fit sa toilette, enfila son manteau d'hiver et se rendit à son arrêt d'autobus, situé à quelques rues de sa maison. Comme à son habitude, Mathieu Lécuyer l'attendait, le sourire aux lèvres ; Thorne, cependant, brillait par son absence.

— Salut, George.

— Salut. (Un coup de vent le fit grelotter.) Tu as l'air bien joyeux. C'est l'amour qui te fait ça ?

— (Rougissant :) Peut-être. En tout cas, j'ai hâte que vous rencontriez Liana. Elle est si merveilleuse et c'est si... magique de l'embrasser. Je ne pense plus à rien.

— Tu as vu Thorne ?

— Non. Je suppose que ça lui arrive d'être malade ou en retard comme tout le monde.

— Je ne sais pas. Ces derniers temps, elle m'évite et quand elle est contrainte de me parler, elle s'en tient au strict minimum, comme si on se connaissait à peine. Elle a été plus accessible avec les enquêteurs qui nous ont interrogés sur la disparition d'une adolescente il y a un peu plus de deux semaines.

— Elle ne m'a rien confié qui te serait utile. En fait, elle ne m'a rien confié du tout.

— Merci. Je me demande ce qui se passe dans sa tête : elle refuse de me le dire et ça m'inquiète.

En cours d'art dramatique, Thorne n'était pas plus présente, au grand dam d'un George soucieux. Il avait essayé de se concentrer sur les dialogues de leur texte, mais en raison de sa condition, il s'était résigné à partager ses craintes avec Mathieu.

— Tu es naïf, déclara ce dernier après l'avoir écouté.

— Ah bon ? C'est rare que tu juges ainsi.

— As-tu déjà remarqué quelle relation tu avais avec Thorne ?

— Heu... Nous sommes de bons amis, et ce, malgré nos différences. Il suffit d'un coup d'oeil pour s'en apercevoir : elle est une gothique tandis que j'ai un style vestimentaire neutre.

— Je rectifie : vous êtes proches au point où plein de personnes sont convaincues que vous êtes en couple ou que vous le serez d'ici la fin de l'année scolaire.

— Mais non !

— J'ai parié quarante dollars du contraire avec Sonya. Ce que je tente de souligner, c'est qu'il y avait une étincelle entre vous deux, et à cause de cette Vanilla que tu m'as décrite, elle vous a explosé à la figure. Pour éviter de vous blesser encore une fois, il vous faudra mettre les choses au clair.

— C'est une belle métaphore, admit George, mais elle est vraie à condition que nous soyons attirés l'un par l'autre.

— Ce qui est le cas.

— Mais non !

— Es-tu intéressé par Thorne, ne serait-ce qu'un tout petit peu au fond de toi ?

— Heu... Je... C'est sans importance. Pourquoi y tiens-tu tant ?

— Parce que tu es mon ami et que je veux t'aider. Je répète : es-tu intéressé par Thorne, ne serait-ce qu'un tout petit peu au fond de toi ?

— C'est possible que... (Il hésita.) C'est possible que ce soit le cas.

— Je le savais !

— Tu es content de m'avoir tiré les vers du nez ?

— Pourquoi ne le serais-je pas ? riposta Mathieu. Je viens d'apprendre qu'un de mes meilleurs amis a des sentiments pour une personne du sexe opposé en chair et en os ! Mieux encore, ce sentiment est, sans l'ombre d'un doute, réciproque.

— Selon tes dires. Liana te fait voir la vie en rose.

— Elle est la preuve que mon optimisme a une raison d'être, et quand tu déclareras ta flamme à Thorne, tu comprendras à ton tour.

— Ma « flamme » ? répéta George. Comme dans l'expression « Passion folle capable de soulever des montagnes, d'amener la paix dans le monde et de nous faire se tolérer même quand on sera de vieux croûtons » ?

— « Flamme » comme « Je t'aime », le corrigea-t-il. Tout simplement.

— Sauf erreur de ma part, ce n'est pas simple.

Au moment où Mathieu ouvrait la bouche pour répliquer, la porte du local claqua et Thorne fit son apparition. Elle échangea quelques mots avec l'enseignant, puis les rejoignit ; sa démarche était vacillante, mais ce qui la démarquait surtout des élèves, c'était la gueule de bois qui enlaidissait son visage.

— Salut, vous deux, marmonna-t-elle.

— Ça va ? se risqua George.

— D'après toi ? L'alcool m'a refilé un de ces maux de tête !

— Ah.

— Vous êtes rendus où, dans le texte à mémoriser ?

— Pas très loin. On a plus bavardé qu'autre chose.

— Alors travaillons, trancha-t-elle.

Après les cours, George avait rendu visite à Al, qui ignorait toujours l'emplacement du Recycleur ; le lendemain, cependant, la bonne nouvelle lui fut communiquée.

— Le Recycleur serait dans mon école ? s'étonna-t-il. Ce n'est pas un endroit secret, pourtant.

— Il n'était pas là, hier. C'est tout à fait récent.

— Où est-il exactement ?

— Dans un casier... Le 52a.

— Le 52a ? Mais c'est celui de ma soeur ! Elle n'est pas affiliée avec les virus, n'est-ce pas ?

— J'en doute. Mon plan est que vous restiez à l'école une fois les

cours terminés et que vous profitez du peu de personnes dans le bâtiment pour soustraire le Recycleur des virus. Bien entendu, en cas de pépins, vous pouvez compter sur mon aide.

— Parfait. Si je réussis à récupérer le Recycleur, ça nous donnera un avantage par rapport aux virus ?

— Je l'espère.

Depuis sa première rencontre avec lui, Al avait l'air d'avoir vieilli d'une vingtaine d'années ; malgré tout, il tenta d'insuffler un peu de vigueur dans sa question :

— Pourquoi n'êtes-vous pas en compagnie de votre amie, mademoiselle Arbaleaz ?

— Nous sommes en conflit.

— De quel type ?

— Le type que je vous envie de ne pas connaître. Je vous rapporte le Recycleur dès ce soir.

Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche et une fois à droite... Il se matérialisa dans les toilettes des garçons, à côté d'un élève qui se lavait les mains. Celui-ci sursauta, proche d'une attaque, et se sauva en hurlant à la sorcellerie.

— Mais non, reviens ! J'ai juste profité du repas du midi pour me téléporter par mon réveille-matin, et ce, dans le but d'extirper l'IRL3 des griffes de crocodiles volants !

Ah ! la tête qu'aurait faite l'élève à une pareille explication ! George sortit des toilettes comme si de rien n'était et il erra dans les couloirs jusqu'à ce que des pleurs parvinrent à ses oreilles. Au travers des sanglots, la voix de Sonya Clément était perceptible :

— Ça va aller. Je suis certaine qu'il n'est pas au courant du mal qu'il te fait. Ce n'est pas lui et tu le sais.

— (Bégayant :) J-Je-Je sais pas. Je suis coincée dans un cul-de-sac. Je suis bête avec lui et il doit m'en vouloir à mort d'être si froide.

— Parle-lui-en.

— J'aimerais que ce soit si facile.

Et il les vit, assises contre un casier : Sonya Clément, dans le rôle de la psychologue... ainsi que Thorne Arbaleaz, dans le rôle de la patiente. Quand cette dernière remarqua sa présence, elle se redressa et s'enfuit

aussitôt.

— Thorne ! l'appela-t-il en levant le bras vers elle.

Tel un témoin de sa peine, son fard à paupières avait coulé et de longues traînées vertes l'accusaient, lui, George Desrosiers, d'en être le coupable. Ahuri, il dévisagea Sonya :

— Qu'est-ce que ce cirque ?

— Elle est blessée, mais ne t'en fais pas, elle devrait t'en parler bientôt. Elle ne sait pas comment gérer sa situation.

— C'est impossible d'être plus précis ?

— Ce n'est pas mon rôle. Désolée.

— Elle disait que c'était de ma faute si elle était dans cet état.

— Non. Ce n'est pas de ta faute.

— C'est ce qu'elle disait ! Je l'ai entendue !

Sonya lui tapota l'épaule et regagna la cafétéria, où était la majorité des élèves. George soupira ; Sigmund Freud pouvait bien avoir avoué : « Après trente ans passés à étudier la psychologie féminine, je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la grande question : que veulent-elles au juste ? »

La sonnerie annonça la fin des cours et les classes transvidèrent un amas d'élèves dans les couloirs. Tous désireux de quitter cette prison, ils se poussèrent l'un contre l'autre afin d'atteindre les portes de sortie, lesquelles, ironiquement, ne menaient qu'à une forme plus subtile de captivité.

George n'était pas pressé : il avait informé sa mère qu'il reviendrait chez lui à pied, un peu plus tard, car il avait un travail important à terminer avec son coéquipier. Tandis qu'il verrouillait le cadenas de son casier, quelqu'un l'interpella :

— George...

C'était Thorne, piteuse.

— Salut. Que fais-tu ici ? Tu ne retournes pas chez toi en autobus ?

— Non, je vais marcher jusque chez moi. Si je suis encore là, c'est pour m'excuser de ma froideur des derniers temps. Toute cette affaire avec les virus m'a épuisée moralement et physiquement.

— À ce sujet, Al a localisé le Recycleur. Il est ici même, dans le casier de ma soeur.

— C'est bizarre.

— En effet. Tu veux m'aider à le récupérer ? Avec un peu de malchance, il sera ailleurs dans l'école et ça sera comme une battue, mais au lieu de chercher une personne, on cherchera une arme de destruction.

— Pas cette fois-ci. Je suis désolée. (Elle le serra dans ses bras.) Fais attention à toi.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

— Bien sûr que non. (Sur une note amère :) Tu as Vanilla après tout, n'est-ce pas ?

Question purement rhétorique de la part de Thorne. Sur le point de verser une larme, elle virevolta et le quitta avec toute la dignité concevable.

George attendit une dizaine de minutes que le bâtiment se vide, ne laissant que quelques surveillants et une poignée d'élèves qui participaient soit à des activités parascolaires, soit à des cours de rattrapage. Il jouait avec la bosse que formait M. Réveil dans la poche de son jogging noir.

Son sac à dos sur l'épaule, il se dirigea au casier de sa soeur, verrouillé par un cadenas à combinaison que fournissait l'école ; à l'arrière, une serrure permettait de le déverrouiller grâce à une clé passe-partout des surveillants. George tourna la roulette sur une série de numéros aléatoires, en vain.

— C'est un cadenas à trois disques... Ça va de 0 à 39... Soit... 40^3 ... Presque 65 000 possibilités... Donc, oublie la chance... (Il força l'anse métallique pour qu'il cède.) Merde, c'est solide. J'ai besoin de la clé passe-partout.

À contrecœur, il se décida à abuser de sa réputation – la situation était exceptionnelle et exigeait des mesures exceptionnelles. Il détailla son souci à un surveillant :

— Voyez-vous, ma soeur, Anna, est malade et elle m'a demandé de lui rapporter ses cahiers pour son examen de demain. J'accepte, avec plaisir, mais parvenu à son casier, je réalise qu'elle a oublié de me donner sa combinaison !

— Il me semble avoir vu ta soeur plus tôt dans la journée.

— C'est possible : elle s'est sentie malade durant l'après-midi. Vous savez comme moi qu'elle méprise ses études ; ce serait fâcheux que je revienne les mains vides alors qu'elle montre enfin un intérêt pour ses examens, non ?

— Je suis d'accord. C'est dommage, car lorsque j'ai croisé cette fille timide du 1^{er} secondaire, jamais je n'ai cru qu'elle deviendrait ce qu'elle est aujourd'hui. Les gens changent vraiment avec le temps.

— Je dirais plus qu'ils changent en rencontrant de nouvelles personnes. Acceptez-vous de m'aider ?

— OK, mais cette discussion n'a eu lieu en aucune façon.

Le surveillant inséra sa clé passe-partout dans le cadenas, qui s'ouvrit. Il souhaita une bonne soirée à George et un bon rétablissement à Anna avant de repartir pour sa ronde de surveillance.

La dernière barrière entre le Recycleur et George n'était plus. Nerveux, celui-ci inspecta le contenu du casier : un miroir, divers cahiers, des feuilles éparpillées... rien qui s'apparentait à un pistolet. Se mordant la lèvre inférieure, il craignait que les virus l'aient devancé.

Un sac de marijuana !

Il était découragé. Qu'est-ce qui motivait Anna à se détruire à petit feu ?

S'éclater, bien sûr. Profiter de sa jeunesse « au max », telle aurait été sa justification. Était-il trop puritain ou avait-il raison d'être contre toutes les formes de drogue, y compris les plus socialement acceptées comme l'alcool ?

Tout à coup, un objet aux couleurs étranges capta son attention. George jeta ses états d'âme et le sac de marijuana à leur place respective, soit aux oubliettes dans le premier cas et à la poubelle dans le second. Il déplaça un lourd manuel de français quand il l'aperçut alors : avec son vert et mauve fluorescent, le Recycleur était un pistolet qui sortait de l'ordinaire.

Victorieux, il le glissa sans tarder dans son sac à dos. Il verrouillait le cadenas comme une voix hostile le suspendit dans son geste :

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Ah, salut, frangine.

— Qu'est-ce que tu fous ? réitéra Anna.

— Et toi ? Pourquoi es-tu encore à l'école à cette heure ? Tu avais à

rencontrer ton revendeur de marijuana ?

— Mêle-toi de tes oignons, frérot. C'est pas de mon ressort si t'es coincé au point d'avoir un balai de deux mètres dans le cul.

— C'est ça. Écoute, Anna : je m'inquiète pour toi.

— Pourquoi tu fouillais dans mon casier ? Tu espérais y trouver quoi ?

— Rien d'important. À force de consommer autant, tu te ruines la santé.

— On causera quand tu auras un minimum d'expérience, Monsieur-Je-Suis-Pur.

Intrigué par le vacarme de leur altercation, le surveillant de tout à l'heure entra en contact avec eux :

— Bonjour, Anna. Je te croyais malade.

— Pourquoi je le serais ?

— C'est ce qu'a affirmé ton frère plus tôt.

— Mais-

— Je suis désolé, monsieur, l'interrompit George. J'ai menti. Vous me connaissez, ce n'était pas pour mal faire. Anna avait un examen important e-et... j'ai pris la liberté de lui rapporter ses cahiers pour la persuader d'étudier. Récemment, je me suis rendu compte que je n'étais pas assez proche de ma famille et j'ai eu honte de moi-même...

— Quoi ? se fâcha Anna. T'es ridicule ! Qui gèbera cet amas de conneries ?

— Ça suffit, déclara le surveillant. (À l'adresse de George :) Pourquoi ne pas m'avoir donné cette version ?

— J-Je...

Exagèrait-il en profitant ainsi de sa réputation d'élève sage et sans problèmes ?

— Me confier là-dessus aurait été trop difficile, mais je me suis piégé dans un cul-de-sac en mentant... Excusez-moi.

— Je vois. Anna, ton frère ne voulait que t'appuyer dans tes études et tu le sais. Je n'encourage pas le mensonge, mais ce n'est pas un crime de contribuer – maladroitement, certes – à la réussite scolaire de sa soeur. Maintenant, filez. Ouste !

Durant leur chemin vers la porte de sortie, Anna le fusillait de questions. L'air de rien, elle excellait dans cette discipline, qui faisait d'une pierre deux coups : irriter George en plus de chercher à lui soutirer la raison pour laquelle il avait passé son casier au peigne fin.

— Entre toi et moi, George : si tu voulais un peu de mon pot à fumer, j'aurais pu t'en vendre pour un bon prix.

— Je n'en veux pas.

— Je suis pas conne : tout le monde veut essayer au moins une fois un état second.

— L'idée m'a traversé l'esprit à quelques occasions, sauf qu'il ne s'est rien produit.

— Parce que t'es une mauviette.

— Parce que je préfère la lucidité.

— Faut que tu y touches ne serait-ce qu'une fois pour savoir qu'est-ce que tu choisis de manquer.

— Peu importe.

— Y'a pas de peu importe.

Son ton était devenu menaçant. Elle s'était immobilisée devant lui, remuant un doigt intimidant près de son nez.

— Tu es peut-être le chouchou de tout le personnel de cette boîte, mais moi, je sais que tu fouillais dans mon casier pour des raisons pas mal moins nobles. Si je te reprends la main dans le sac, tu le payeras cher.

— Des menaces ? À ton propre frère qui s'efforce de mieux te soutenir ?

— Hypocrite. Tu te fous de moi. N'oublie pas mes paroles et tiens-toi loin de ma vie.

Sur cette mise en garde, Anna le quitta. *Encore heureux que je me sois promis d'être plus dévoué envers ma famille !* Il sortit du bâtiment, où dans la cour, Vanilla discutait avec Thorne ; les deux le saluèrent, quoiqu'un peu succinctement, comme si son irruption était aussi désirée qu'une colonie de boutons d'acné.

— Que faites-vous ? balbutia-t-il, mal à l'aise.

— Je partais d'ici quand je suis tombé sur Vanilla, grogna Thorne. Elle avait des choses à me dire sur la propriétaire de Charmotout, entre

autres.

Le visage de George s'illumina : son court échange avec Anna lui avait plombé son humeur si bien qu'il avait balayé de sa mémoire le succès de sa mission pour récupérer le Recycleur. Lorsqu'il le retira de son sac à dos, autant Vanilla que Thorne parurent pantoises.

— Bravo ! le félicita son amie.

— Croyez-le ou non, mais aucun virus ne s'est mis dans mon chemin. Le plus gros obstacle a été ma soeur.

— Parfait ! s'exclama Vanilla. Donne-le-moi, maintenant.

Il s'apprêtait à naturellement le lui confier quand il croisa le regard de Thorne. Elle hochait la tête de gauche à droite en signe d'avertissement – mais contre quoi ?

Vanilla nota son trouble.

— George, donne-le-moi. Je ne serais pas surprise qu'un virus choisisse le moment de ta téléportation pour s'approprier du Recycleur.

Et si le comportement de Thorne n'était qu'une habile mise en scène ? Peut-être n'avait-elle pas de peine ; peut-être espérait-elle semer assez de discorde pour les freiner dans leur lutte contre les virus.

— Rappelle-toi mes propos, lui intima Vanilla. Parfois, malgré tous nos souhaits, on ne sait pas à qui se fier.

Non, elle avait tort : Thorne était de leur côté. Il lui fallait simplement élucider son antipathie envers Vanilla et il retrouverait ainsi son amie d'antan.

— Voilà. (Il lui remit le Recycleur, ce à quoi Thorne fit la moue.) Rentrons chez nous avant que nos parents s'alarment.

Au début, le trajet fut silencieux, voire inconfortable pour George qui se sentait scruté du coin de l'oeil par Thorne. Tandis qu'il prétendait être enthousiasmé par les poteaux électriques, Vanilla leur admit :

— J'aime marcher. C'est plus agréable que de constamment se téléporter.

— Suis-tu les bulletins de nouvelles ?

— Quelquefois. Pourquoi cette question ?

— On a remarqué les interférences qu'engendrent les virus, mais la piste la plus sérieuse à l'heure actuelle, c'est que le gouvernement complete pour manipuler la population avec des ondes

électromagnétiques. Ce n'est pas tout : il y a une fille qui a disparu dans une ville voisine à la nôtre.

— J'ai bien peur que l'évasion des virus s'accélère. Je le sens : dans peu de temps, ils pourront mettre leur plan à exécution.

— À quoi leur servait le Recycleur ?

— Je l'ignore, mais c'est sans aucun doute un gain pour nous. Félicitations.

— Merci, sauf que je ne comprends pas pourquoi aucun virus ne m'a interrompu pendant ma mission. Peut-être qu'ils se sont débarrassés du Recycleur parce qu'il leur était désormais inutile ?

— J'en discuterai avec Al. S'il a déployé autant d'efforts pour le retrouver, c'est qu'il devait avoir de bonnes raisons.

— Ou... commença George. Ou peut-être que le vol du Recycleur n'était qu'une diversion.

— Dans quel but ?

— Quelque chose de plus grand, plus dangereux, est à l'oeuvre en ce moment même. Le vol du Recycleur n'est que mineur par rapport à ce qui se prépare en parallèle.

— Nous sommes arrivés, déclara Thorne.

Elle serra George dans ses bras avec fermeté. Sur le coup, sa gêne l'empêcha de répliquer, et alors qu'il allait lui recommander de prendre soin d'elle, Thorne cessa son étreinte. La tête baissée, elle s'éloigna d'eux.

— Où vas-tu ?

— Au parc municipal. Bonne soirée.

Le faible « Pourquoi ? » qu'il marmonna fut sans réponse et il chercha sa clé de maison dans la poche de son jogging. *C'est étrange...* Sa mine se métamorphosa ; une envolée de castors l'aurait moins frappé de stupeur.

Non...

— George, ça va ? Qu'y a-t-il ?

C'est impossible.

Il ôta la clé et fouilla derechef sa poche.

Rien.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Thorne lui avait dérobé M. Réveil.

IX

Trahison

C'est impossible. Thorne n'est pas une traîtresse.

— Vas-tu bien ? As-tu un malaise ?

— Entrons. Je vais te l'expliquer.

George se dépêcha à enlever son manteau et salua à peine sa mère, qui regardait une émission de télévision. Il ferma la porte de sa chambre comme Vanilla était tout ouïe.

— Je... Tu as raison, reconnut-il.

— Au sujet de Thorne ?

— Oui, mais je ne comprends pas... Comment... Je la connais depuis plus d'un an...

Alors que George faiblissait, elle le prit par les épaules.

— Reste fort. Qu'a-t-elle fait ?

— Elle m'a volé M. Réveil.

— Quand ?

— Quand on s'est séparés, il n'y a même pas deux minutes. Pourquoi elle ?

— C'est sans importance.

— Quel est son plan ?

— Je l'ignore.

Thorne, après maintes hésitations, fit la combinaison sur le réveille-matin. Elle s'était bâti un nombre de scénarios plus ou moins plausibles, mais une fois dans le monde d'AI, elle se décida enfin : l'issue du conflit serait en sa faveur.

Elle avait hésité avant d'agir. S'il fallait que cela tourne mal...

— Bonjour, mademoiselle Arbaleaz.

— Salut.

— Où est monsieur Desrosiers ?

— Pas là. Je dois vous parler en tête-à-tête.

— Non, non, non ! Elle ne nous a pas trahis ! Elle ne ferait pas ça !

— George ! Souviens-toi des preuves que je t'ai données ! Dois-je te rappeler que c'est elle qui a découvert le monde d'Al par une coïncidence presque impossible ? Les combinaisons de ton réveille-matin sont infinies ; seuls un Chef, un Gardien, un Surveillant ou un virus auraient été capables de détecter son aura !

— Il doit y avoir une autre explication. Vous êtes loin d'être parfaits : vous pouvez avoir tort.

— Écoute-moi.

Al recula d'un pas et se mit en position défensive. Thorne avait la mauvaise sensation d'être analysée par un appareil à rayons X, une agression à laquelle elle afficha un visage de marbre. Ne rien laisser paraître. Ne pas le faire paniquer.

— C'est vous qui étiez de travers. Votre aura.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Votre aura n'est pas totalement humaine.

— Ça fait aucun sens. Je suis humaine à 100 %.

— Pendant des jours, je me suis questionné : comment l'évasion des virus s'était-elle amorcée ? Une partie de moi connaissait la réponse, mais ce n'est que tout récemment qu'elle a émergé de mon esprit avec certitude : il y avait un virus mutant en liberté – un qui tirait les ficelles. Et ce virus mutant, c'est vous.

— Écoute-moi, lui répéta Vanilla. Nous sommes en danger et j'ai besoin de ton aide afin de savoir ce qu'elle prépare. Si elle t'a dérobé ton réveille-matin, c'est parce que son plan est prêt à être mis à exécution.

— Comment pourrais-je avoir une idée de ce qu'elle prépare ? Elle

était de notre bord.

— Que t'a-t-elle raconté ?

— Rien de spécial. Ta manière de bouger, de t'exprimer, tout l'énervait. Elle ne t'aimait pas !

— Bien sûr que non ! Je la soupçonnais d'être le cerveau derrière l'évasion des virus !

Le téléphone de la cuisine sonna, et ensuite, Milène Lapré appela son fils à travers la maison.

— George ! Ton ami Mathieu souhaite te parler !

— J'arrive, maman ! (À voix basse à Vanilla :) Je reviens.

— OK. Fais vite.

George sortit de sa chambre et se dirigea à la cuisine à toute vitesse. Il s'empara du combiné :

— Quoi ?

— Tu es bien bête.

— Désolé. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis pas un virus mutant ! Je sais même pas ce que c'est !

— Pourquoi votre aura est-elle aussi différente ?

— QU'EST-CE QUE J'EN SAIS ?

À l'image d'un volcan qui entre en éruption, Thorne avait explosé de colère. La question d'Al avait été la goutte d'eau faisant déborder le vase : maintenant, elle déversait l'entière frustration qu'elle avait accumulée au fil des semaines.

— J'EN SAIS RIEN ! RIEN, RIEN, RIEN !

— Vous mentez. Que faites-vous ici ?

— J'ai besoin de réponses !

— Ça va ? Tu sonnes tendu.

— Je suis pressé. Vas-y.

— OK... Heu... J'aimerais te présenter Liana cette fin de semaine, lui apprit Mathieu. Moi, Liana, toi et Thorne : ça te chante ?

— Oui, oui.

— Parfait. On se voit demain, à l'école.

— Oui, oui. Bye.

— Bye.

Sans tarder, George fit demi-tour et revint dans sa chambre. Surprise : Vanilla était allongée sur son lit, pas le moindre affolée par la trahison de Thorne. Le Recycleur reposait à ses côtés.

— Donc... ? hésita-t-il. Vu que tu es si décontractée, dois-je en conclure que tu as une stratégie ?

— En quelque sorte. Qui est Mathieu ?

— Un de mes amis. Il a l'intention de me présenter sa copine en fin de semaine.

— Ah oui ?

— Une certaine Liana. Je suis sûr qu'elle est sympathique, mais tu comprendras que j'ai coupé court à la conversation. As-tu une stratégie pour arrêter Thorne ?

— J'ai besoin de réponses, Al. Pourquoi est-ce que je suis si sensible aux virus ? Lorsqu'il y en a un dans les parages, j'ai des frissons et je me suis même évanouie une fois.

— Cette question s'avère être hors de mes connaissances.

— ÇA SUFFIT ! Depuis cette affaire de disparitions, je suis en train de virer détraquée ! Cinglé, dingo, folle raide ! J'entends un gars pleurer à n'importe quelle période de la journée : avant de dormir, au beau milieu d'un cours, en discutant avec George ou en jouant du piano – n'importe quelle période ! Comme si j'avais mes règles sept jours sur sept, je tolère mes amis de moins en moins, y compris George qui s'éloigne de moi ! Moi-même, je m'irrite parce que j'arrive pas à faire la part des choses : est-ce réel ou est-ce juste mon imagination débordante ? Et tout ça, c'est à cause d'une fille qui est venue de nulle part sur vos ordres pour nous protéger ! Son second métier, à elle, c'est de me torturer avec des phrases assassines dans le genre : « J'ai vu comment tu regardes George, mais ne rêve pas : c'est moi qu'il aime. » J' imagine pas ça, c'est sûr, et pourtant ça me fait douter de ma santé mentale ! Et ça m'a menée à pleurer devant Sonya ! Et... E-Et...

— Vous êtes confuse. Vous racontez des bêtises.

— Répondez-moi sincèrement : pourquoi suis-je si sensible aux

virus ?

— Je ne le sais pas. Vous êtes plus sensible à mon monde et aux virus, c'est un fait.

— Pourquoi est-ce que j'ai des frissons quand je suis près de Vanilla ?

— Qui est Vanilla ?

— Sort-il depuis longtemps avec cette Liana ?

— Mais on s'en fout !

— OK. Changeons de sujet.

Elle se leva et enlaça George avec un sourire qui sous-entendait qu'elle était en plein contrôle de la situation. Leurs fronts se collaient presque.

— As-tu des sentiments pour moi ? l'interrogea-t-elle.

— Pardon ?

— C'est un peu direct, je l'admets. Reformulons : que ressens-tu pour moi ? Suis-je une connaissance sympathique, une amie ou une potentielle copine ?

— Heu...

— N'as-tu jamais été avec une fille dans ta vie ?

— Oui. Pendant deux semaines.

— Et... N'as-tu pas eu envie de retenter un jour l'expérience avec une autre personne et de t'abandonner à un amour fou ?

— À condition que ce ne le soit pas trop... Où est le rapport avec Thorne ?

— Il n'y en a aucun. Non, c'est faux : Thorne, d'une certaine manière, m'intrigue. Plus spécialement à cause de cette relation ambiguë qu'elle entretient avec toi.

Elle avança ses lèvres vers celles de George, mais celui-ci le repoussa d'un mouvement sec des bras. Pourquoi les réactions de Vanilla étaient-elles aussi décalées par rapport aux siennes ?

— À quoi joues-tu ?

— Vanilla, celle qui nous surveille en cas de pépins. Qui nous protège des méchants virus.

— Ce n'est pas Vanilla que j'ai envoyée.

Les yeux de Thorne s'écarquillèrent. Sa bouche tremblait.

— Qu-Quoi ?

— À quoi ressemble-t-elle ?

— E-Elle... Elle est blonde, de mon âge, les yeux verts... Elle porte des cure-dents comme boucles d'oreille... Elle a un sourire étrange, un mélange entre... Je sais pas trop...

— Mademoiselle Arbaleaz, je ne connais pas cette Vanilla que vous décrivez.

— Non, non...

Elle déglutit. Cependant, en rassemblant les divers soupçons qu'elle avait recueillis contre Vanilla, force est d'admettre que la terrible conclusion s'imposait d'elle-même :

— George est en danger.

— Tu es trop sur les nerfs. Détends-toi un peu.

— Non ! Mon amie me manipulait depuis peut-être le début et-

— Thorne ne fera rien.

— Pourquoi ?

— Tu poses trop de questions. Maxime Patenaude était docile, lui.

— Maxime Pat-

— Ce qui est étrange, car il fréquentait la même école et habitait dans la même ville que toi : logiquement, vous auriez dû être semblables. Mon erreur a été de prévoir ton comportement en fonction de celui de Maxime alors que tu es bien plus fort d'esprit que lui.

— Maxime... Il n'a pas fugué...

— J'ai peur que sa disparition soit de ma faute. George...

— Quoi ?

— Je suis la petite amie de Mathieu. (Un sourire victorieux fendit son visage :) Je suis Liana Boulay.

Bien qu'il ne saisît pas tous les aboutissants de cette révélation – et il était loin de l'être –, George eut froid dans le dos. Thorne n'était pas le fameux dénominateur commun entre l'élimination des filles et la disparition de la propriétaire de Charmotout. Elle n'avait pas tissé de

piège autour de lui ; c'était Vanilla. Vanilla était la traîtresse.
Dans quel borbier s'était-il enfoncé ?

X

La genèse d'une amitié

— *Du calme... Repose-toi...*

La voix était lointaine... Lui obéir lui procurait une béatitude qui l'immergeait dans une sérénité où ses muscles ne subissaient plus les contraintes du monde matériel...

— *Comment as-tu connu Thorne Arbaleaz ?*

...

— Es-tu heureux de commencer le 4^e secondaire ? Il ne te reste que deux ans avant la grande aventure, le cégep.

— Oui, maman.

S'efforçant de ne pas s'énerver, George Desrosiers avait répondu distraitement à sa mère. Ces dernières semaines, il avait été à fleur de peau et avait eu tendance à s'emporter sans aucune raison valable, ce qu'il regrettait chaque fois qu'il reprenait son calme. Était-ce à cause de la fameuse « crise d'adolescence » ?

Non, il ne croyait pas en ces sornettes. La crise d'adolescence n'était qu'une vulgaire excuse qu'utilisaient les jeunes de son âge pour justifier leur mauvaise humeur constante. Vraisemblablement, il était épuisé par son boulot d'étudiant qui avait accaparé ses vacances au complet.

Maintenant, elles étaient finies.

Cahiers, crayons, stylos, agenda, calculatrice, marqueurs...

Il ne manquait de rien.

Le retour de l'école l'enchantait autant que de manger une montagne de petits pois, dont le vert était d'une fadeur ineffable. Cela ne l'écoeurait pas, mais elles lui laissaient un goût amer... et il était trop jeune pour déjà être désabusé de la vie.

— Vas-y, George. Franchis la porte d'entrée et affronte, heu, ton destin.

Dans le salon, Anna avait inauguré un festival d'insultes contre leur mère ; dehors, la journée était agréable, annonciatrice d'un automne doux. George s'intéressa à la maison à côté de la sienne : elle avait été fraîchement vendue et il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer les propriétaires.

Alors, une adolescente fit son apparition dans la cour avant – qu'elle détonnait ! Elle avait de longs cheveux noirs aux reflets gris qui contrastaient avec son visage fantomatique, et comme pour le choquer davantage, ses yeux, théâtre d'une boucherie barbare, étaient couverts d'un rouge vif près du sang ; autrement, elle n'avait qu'un bracelet de force en guise d'accessoire et elle portait un manteau de cuir usé.

George fut frappé par une série d'étourdissements... Les maisons et les arbres se tordirent... Leurs couleurs s'effacèrent... Il mit sa main sur son front...

...

Confusion...

...

— Elle est étrange, non ?

...

— J'ignorais que c'était ma « petite cigarette » qui faisait de moi une droguée sans ambitions.

...

— Elle est étrange, non ? lui demanda Mathieu Lécuyer en murmurant.

— Silence ! ordonna l'enseignante de français. Les présences doivent se faire dans le silence ! Estelle Adie !

— Présente.

— Thorne Arbaleaz.

— Présente.

— Tu exagères, chuchota George à Mathieu. Elle n'est pas une extraterrestre non plus.

— Qui est assez fou pour se mettre sur le dos juste du noir et du rouge ? Toi-même, tu te poses cette question... et avec une peau aussi

blanche, ça ressort !

— D'un côté, elle n'a pas quelque chose d'extravagant comme une tête de mort géante sur son front.

— Ce n'est pas les punks qui ont ça ?

— Je ne le sais pas, moi.

— Sinon... Tu as passé un bon été ?

— Le plus mauvais de ma vie. J'ai travaillé tout le long de mes vacances.

— Au moins, ça te fait de l'argent.

— Je le suppose, soupira-t-il.

— George Desrosiers, absent, confirma l'enseignante.

— Je suis là !

— Ça aiderait si vous écoutiez quand je parle.

— Désolé, madame.

— Tu sais, continua Mathieu, tu peux me donner ton argent amassé si tu t'en moques autant.

— C'est pas ça. Je réalise simplement que j'ai consacré mon été à exécuter des tâches répétitives et ennuyeuses au nom du travail ; chaque jour, je n'attendais qu'une chose : retourner chez moi.

— Le boulot fait partie de la vie !

— Plus que ça : il en est au plein centre ! En théorie, l'école est censée faire de nous un citoyen « libre d'esprit », mais dans les faits, on la considère comme inutile si nos études ne nous permettent pas d'avoir un « vrai » travail.

— Où veux-tu en venir ?

— J'ai peur que malgré des années d'études à la sueur de mon front – et au détriment de mon portefeuille –, mon futur « vrai » travail ne soit qu'une série de contraintes qui m'assommera jusqu'à ma retraite.

...

— Vas-y, George. Franchis la porte d'entrée et affronte, heu, ton destin.

...

— Arrête, Mathieu. Thorne est bien sympathique.

Sonya Clément replaça une mèche de ses cheveux avant de prendre une bouchée de son sandwich. En dépit du brouhaha dans la cafétéria, son attention reposait sur Mathieu, lequel était fasciné par la gothique inconnue.

— Sympathique, peut-être... Mais elle ne peut qu'être une mauvaise influence...

— George, défends-moi ! Ne prétends pas que tu approuves ses propos !

Il ne leva pas les yeux de son livre.

— Je n'ai pas envie de me mêler à ça.

— Pourquoi serait-elle une mauvaise influence ? voulut savoir Sonya.

— Parce qu'elle participe à des séances d'exorcisme dans son sous-sol, répliqua Mathieu.

— Tu es ridicule.

— OK. Elle est une mauvaise influence parce qu'elle consomme de la drogue.

— Tu as déduit ce grave problème de son style vestimentaire ?

— Entre autres.

— Tu sonnes comme George, en ce moment. Tu passes trop de temps avec lui.

— Ha ! il a souvent raison, notre George.

— J'ai compris votre ironie, riposta l'intéressé. Chaque tissu de mon corps est corrompu par ce fléau que sont les préjugés et les déductions faciles.

— Ce ne serait pas si problématique si tu ne t'en servais pas comme prétexte pour ne pas aborder les gens.

— Ça vous fait simplement mal au coeur de reconnaître que j'ai raison. Vous soutenez que « l'habit ne fait pas le moine », mais moi, je dis que c'est à la soutane qu'on distingue le prêtre. (Pause.) Tenez, la voilà...

Thorne, qui passait dans le coin, les aperçut et elle marcha vers eux. Ravie, elle envoyait des signes de la main à Sonya et celle-ci la présenta au groupe.

— Voici deux de mes amis, George Desrosiers et Mathieu Lécuyer.

— Enchantée. J'allais vérifier si le prof de musique était dans son local. Il cherche un pianiste pour le groupe de l'école.

— Tu as un cours de musique avec monsieur Laporte ?

— Oui. Il nous a raconté l'anecdote du mec qui pétait à côté des élèves en rigolant comme un con. Ça l'avait traumatisé.

George rit :

— Je le connais ce gars et il est désespérant ! Je suis coincé avec lui depuis au moins quatre ans, mais il compte déménager durant les vacances de Noël. Aïe !

Thorne se déforma, et peu à peu, la nausée monta à la gorge de George. « Qu'es-Qu'est-ce q-q-q... pass...e... » Il tenta de prononcer ne serait-ce qu'un mot, mais sa bouche, pâteuse, n'obéissait plus à ses ordres...

...

Noirceur...

...

Les virus... Al... Thorne... Vanilla... Vanilla ?

...

Le vide...

...

George ne pensait plus à rien. Il se trouvait dans un état d'esprit où une indéniable félicité l'engourdissait, le restreignait dans ses capacités intellectuelles. Quel bonheur ! Il se délectait de ne plus avoir à se tracasser pour un drame quelconque !

...

Mathieu étant absent du cours de français, George se dirigea vers le bureau de Thorne. Ce n'était pas une première qu'on lui reproche d'être bourré de préjugés, et cette fois, il avait décidé de se donner raison en faisant équipe avec elle. Assurément, elle bâclerait sa partie de travail, parlerait de sujets insignifiants comme sa dernière soulerie, irait fumer pendant la pause... et tout ça prouverait la légitimité de son point de vue.

— Hé, Thorne. On se met ensemble ?

— Ça me dérange pas.

Il déplaça une chaise aux côtés de Thorne, qui s'empressa d'apporter

une précision :

— De ce que Sonya m'a raconté, tu es un vrai dictionnaire humain. C'est pas nécessaire de me faire crouler sous une tonne de définitions si j'ai tort sur une notion de grammaire.

— Heu, pas de problème.

— J'aime juste pas le français, une langue qui est compliquée pour rien.

— Sinon, as-tu entendu la prof ? C'est à croire qu'ils mémorisent tous le même discours : « Les études, c'est important ! Avec la mondialisation, vous êtes en compétition avec les élèves et étudiants des autres pays ! »

— T'es contre l'école ? T'as pas l'air de ce genre de type.

— C'est la partie où on est en compétition avec la planète entière, avec personne pour nous guider, qui me désespère...

Le travail se déroula sans embûches, et si Thorne n'avait pas démontré un excès de zèle, elle avait du moins accompli une tâche honorable. Pendant que l'enseignante pestait contre les élèves qui s'étaient agglutinés devant la porte de la classe, en attente de la sonnerie, George rangea ses feuilles dans son cahier.

— C'est comique, dit-il. Les élèves se ramassent devant la porte comme s'ils allaient sortir plus vite.

— Oui. (La sonnerie se répercuta dans le local.) Là, excuse-moi, mais je vais prendre une cigarette dehors.

— Ah, évidemment. On finira le travail chez moi dans quelques jours.

...

Dans un couloir, George croisa Thorne, qui le salua brièvement avant de continuer son chemin...

...

La sonnette de la maison retentit et George invita Thorne à le rejoindre dans la cuisine. Elle déposa son sac à dos sur le plancher, puis ôta son manteau de cuir.

— Où est-ce que je le mets ?

— (Réprimant un sourire :) Sur le divan du salon.

— Pourquoi tu souris ?

— J'ai tendance à associer le manteau de cuir au voyou qui joue les durs.

— Je suis une dure, ironisa-t-elle, mais plus pour longtemps. C'est un vieux manteau et je songe à m'en débarrasser.

— As-tu la feuille d'instructions pour le travail ?

— La voilà. En passant, ton ami, le mec aux cheveux noirs...

— Mathieu Lécuyer ?

— Mathieu Lécuyer, c'est ça. Je l'ai rencontré il y a quelques heures et il m'a révélé une information intéressante.

— (En écrivant dans son cahier de français :) Laquelle ? Que je te soupçonne d'être en réalité un vampire et que mon sang t'attire comme une mouche l'est par le miel ?

— Que tu es un préjugé sur deux pattes.

— Pardon ?

— Tu te serais mis en équipe avec moi juste pour lui prouver que je suis une droguée sans ambitions.

— C'est faux ! s'insurgea George en laissant tomber son crayon. Je ne lui ai pas dit quoi que ce soit qui se rapporte de près ou de loin à ça.

— D'après lui, il te connaît depuis assez longtemps pour affirmer ça, et honnêtement, tu parais être du genre à juger les gens. Aie les couilles de l'admettre.

— OK, c'est vrai. C'est pour cela que je me suis mis en équipe avec toi.

— Donc, tu me juges ?

— Autant que toi en ce moment.

Thorne le défia par un rictus énigmatique : ce garçon était un véritable puritain et elle allait prendre un malin plaisir à lui démontrer le ridicule de sa pensée. Mais pas tout de suite.

— Travaillons, proposa-t-elle.

...

S'il y a bien une espèce qui jour après jour impressionne George, c'est celle des fumeurs : beau temps mauvais temps, elle affronte l'inclémence de la nature pour griller sa cigarette, asservie aux caprices du tabac. Ainsi, malgré la canicule qui sévissait, il remarqua non loin de l'école

Thorne, sous un soleil agressif, parmi le classique groupe de fumeurs.

— Hé, George !

— Bon matin. Une petite cigarette avant de commencer les cours ?

— J'ignorais que c'était ma « petite cigarette » qui faisait de moi une droguée sans ambitions.

— Elle fait de toi une droguée, tout du moins.

— Il y a des meilleures habitudes de vie, je le reconnais, mais de là à me qualifier de droguée...

— C'est sans importance. Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Sonya organise une soirée entre amis à laquelle tu es invitée. Rien de très gros : toi, moi, elle, Mathieu et suffisamment d'alcool pour qu'on soit chauds.

— Non, merci.

— Elle m'a prévenue que tu répondrais ça – et chaque fois que tu déclines une invitation, peu importe de qui elle provient, sa curiosité est attisée.

— Sa curiosité, cependant, ne brûle pas longtemps parce que je ne lui fournis pas le combustible nécessaire, c'est-à-dire le moindre éclaircissement. Elle se lasse de mon mutisme, tout comme Mathieu, et abandonne.

— Ça étouffe la flamme, en effet, mais je suis tenace.

— As-tu une hypothèse, Sherlock ?

— Non. Viens à la soirée.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

Elle éteignit sa cigarette, et à l'étonnement de George, elle le jeta dans un cendrier plutôt que de l'écraser avec son pied. En guise d'explication, elle s'esclaffa.

— En quoi est-ce hilarant ? s'enquit George.

— Je suis prête à parier que tu avais fait le raisonnement suivant : les fumeurs sont égoïstes ; or, je fume ; donc, je suis égoïste. Ça ressemble à un syllogisme fautif.

— Fumeurs ou non, nous avons tendance à être égoïstes ; et vu le nombre de fumeurs qui écrasent leur cigarette sur l'asphalte, c'est normal

que je sois étonné que tu ne le fasses pas.

— Tu es un préjugé sur deux pattes, soupira Thorne. Je trouve ça aussi dégoûtant que toi les mégots qui traînent un peu partout et c'est pourquoi je fais l'effort de mettre les miens à la poubelle. Une fois, il y avait un vieux qui conduisait quand il s'est arrêté sur le bord du trottoir, à côté de moi. Puis, il a ouvert la portière afin de déverser le contenu de son cendrier ! J'étais tellement frustrée que j'avais failli le lui foutre à la figure !

— Voilà une réaction un tantinet excessive.

— C'est pas de ma faute si je hais les mégots à terre. Sur un autre sujet, pourquoi tu viens pas à la soirée de Sonya ?

— Pourquoi y tiens-tu autant ?

— Te fréquenter en dehors de l'école me montrerait une facette méconnue de ta personnalité. Par exemple, je saurais si tu es aussi coincé que tu le parais.

— Et pourquoi ma personnalité te serait-elle d'un quelconque intérêt ?

— Je suis curieuse.

— (Haussant les épaules :) Bien. Je serai là.

— C'est dans deux semaines.

— OK.

Dans la cour d'école, les élèves s'étaient réfugiés des rayons du soleil (« Il fait chaud ! » gémissait-on) soit à l'intérieur du bâtiment, soit au-dessous des arbres. À l'inverse, plusieurs en profitaient par une partie de football sur le gazon.

Thorne se sépara de George, et curieux, il la suivit jusqu'à deux adolescents qui faisaient face à un mur de brique.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

— C'est pas de tes oignons, la gothique.

Maintenant qu'il était plus proche, George réalisa qu'il y avait un troisième adolescent, accolé contre le mur : Maxime Patenaude. Un net rapport de domination prévalait, et drôlement, on devinait que celui-ci n'était pas en sa faveur : sa coupe de cheveux était maladroite, son ample tee-shirt rouge ne camouflait rien de sa corpulence et ses membres tremblaient. Il était une nouvelle fois le bouc émissaire.

— On dirait que c'est de mes oignons, dorénavant.

— La ferme et va te piquer.

Aussitôt, elle empoigna le jeune homme par le collet ; sous l'effet de la surprise, il faillit répliquer, mais se retint.

— J'ai des principes : je ne frappe pas les filles. Alors, retire tes sales pattes avant que je décide que tu es juste un gars déguisé.

— Vas-y. (Pause.) Frappe-moi.

Ils se toisèrent pendant quelques secondes interminables – une bagarre était sérieusement envisagée ! Puis, il grogna et elle lâcha sa prise de lui.

— (À l'adresse de Maxime :) T'es chanceux. T'as un ange gardien, maintenant.

Il s'éloigna d'eux. Maxime bredouilla un vague « merci », la tête baissée, avant de se sauver.

— Tu me surprends, avoua George à Thorne.

— Comment ça ?

— Tu as défendu Maxime alors que tu étais loin d'être tendre avec moi.

— Tu es capable de te défendre par toi-même ; Maxime a plus de difficulté.

— Malheureusement, il a toujours été le souffre-douleur de tout le monde. C'est à croire que c'est sa raison d'être.

— Tu as tort. Il suffit qu'on lui apprenne à s'imposer.

— Il aurait fallu qu'il naisse dans une autre famille ou dans une autre société.

...

— Salut, George. Entre.

Bien que contente de l'accueillir, Sonya Clément ne cachait point son air médusé. Comment Thorne, une inconnue, l'avait-il convaincu de se joindre à eux malgré ses réticences ?

— Hé, George ! lança Mathieu Lécuyer. On est dans le salon !

Deux divans et un fauteuil étaient disposés devant le foyer, dans lequel un feu crépitait ; au centre, il y avait une table où trônaient des verres en plastique, des bouteilles de boissons gazeuses et des bouteilles d'alcools forts. Mathieu et Sonya avaient beau être ses amis – ses seuls,

d'ailleurs –, mais comme il les fréquentait rarement en dehors de l'école, ce cadre informel le mit mal à l'aise. Néanmoins, il déposa son manteau et s'assit sur le fauteuil.

C'était lui, Mathieu, Sonya et Thorne. « Et suffisamment d'alcool pour qu'on soit chauds. »

— Alors... commença Mathieu. Qu'est-ce qui t'a motivé à venir ?

— Je l'ignore moi-même. Peut-être que Thorne saurait te répondre.

— J'ai des hypothèses, dit-elle simplement. Par respect pour toi, je ne lèverai pas le voile en public là-dessus.

— Ça mérite des félicitations, en tout cas ! s'exclama Sonya. Prenons un verre ! (Elle lui en tendit un.) À toi l'honneur.

— Non, merci. Je ne bois pas.

— Oh ! ce n'est pas grave. J'espère que tu ne t'abstenais pas de nos soirées par peur qu'on rie de toi ; les vrais amis ne font pas ça.

— Ce n'est pas ça.

— OK. Il y a aussi du jus de pomme et de la limonade dans le réfrigérateur.

— Non, merci, répéta George.

Un verre... Deux verres... Trois verres... Ah ! cette douce ivresse, cette rupture avec la réalité que nul rival ne peut concurrencer tant son goût de paradis fait chuter les barrières de tout ordre... Tandis que Mathieu et Sonya s'en réjouissaient, Thorne, elle, s'était limitée à un verre, comme si elle guettait un signal quelconque.

Tout à coup, elle se leva et quitta le salon.

— Viens, George.

— (En la rattrapant :) Qu'y a-t-il ?

— J'ai compris pourquoi tu refusais les invitations aux soirées.

— C'est simple : je suis un reclus.

— J'en doute pas, mais ça va plus loin : tu peux pas blairer l'alcool. Tu en as une répugnance viscérale.

— Tu as conclu cela de quel indice ?

— De tes expressions faciales envers Mathieu et Sonya, qui s'enivrent de plus en plus.

— Mes félicitations, Sherlock. Ayant résolu le mystère, vous méritez

de vous saouler la gueule avec vos camarades.

— Quel snobisme de votre part. En étant ainsi en contact avec le bas peuple, la populace, la plèbe, n'avez-vous pas peur d'être contaminé par un plaisir aussi vulgaire ?

— (Soupir.) Même en ce moment, je suis enfermé dans ma tour d'ivoire.

— Qui est contre l'alcool, aujourd'hui, en 2009 ? s'interloqua Thorne.

— Moi, il semblerait.

— Explique-toi, monsieur Puritain. Je suis avide de nouveaux points de vue.

— Tu es pire que moi, Thorne. Non seulement tu me juges, mais en plus, tu t'es mise en tête que tu devais me convertir.

— Tu évites de satisfaire ma curiosité ? Sans forcément gerber sur le sol – ce qui est moche –, on peut être comme Mathieu et Sonya, c'est-à-dire assez « joyeux » pour qu'on rie des mêmes stupidités. Lors d'un party, j'ai essayé de marcher sur les mains et on a eu bien du fun. Personne en est mort.

— Ce n'est pas une question de survie.

— As-tu déjà bu au moins une goutte d'alcool ?

— Une fois, à 14 ans. À l'instar de bien des jeunes de mon âge, j'étais curieux des effets que sa consommation procurait et nous avons tenté l'expérience, moi ainsi qu'un ami de l'époque, avec un mélange de whisky et de coca-cola. J'ai recraché aussitôt ma gorgée ; lui a adoré.

— C'est tout ? Ton histoire est incomplète.

George était réticent à en dévoiler plus. Lui-même était inconfortable avec sa vision sur l'alcool tant il avait cette impression que personne ne ressentait la même peine que lui.

— Mon ami a continué à s'enivrer pendant que moi, mal assuré, j'y allais à petits coups. Au moment où la tête me tournait, il était déjà ivre. Il s'esclaffait sans raison, s'exprimait autant qu'un moulin à paroles et se cognait contre les meubles – une liste qui te fait sourire, de ce que je constate. N'importe qui aurait trouvé cette situation drôle, sauf moi : contre toute attente, l'amertume m'a envahi – une amertume qui crevait mon coeur. Jusqu'alors, je n'avais jamais considéré l'alcool comme une drogue, mais quand j'ai vu mon ami agir en parfait imbécile, je me suis dit : « Mon Dieu, si l'alcool n'est pas une drogue, qu'est-il au juste ? »

— Tu y vas pas un peu fort ?

— Je me suis ressassé cette phrase jusqu'à en avoir la nausée. « Tu n'y vas pas un peu fort, George ? » C'était presque une accusation à l'endroit de mon inconscient : pourquoi ne laissait-il pas l'alcool me déconnecter de mon cerveau comme tout le monde ? Je n'ai jamais eu de clarification. Il n'y avait que cette douleur au coeur, vive et poignante, qui se manifestait chaque fois que je croisais ou que j'imaginais un proche saoul, dépouillé de tout ce qui faisait de lui un humain, rabaissé à un stade primitif d'animal. J'aurais préféré regarder Mathieu et Sonya avec hauteur, avec dédain, mais dans les faits, j'étais rempli de chagrin. (Des larmes coulèrent de ses yeux.) C'est parce qu'ils font partie de mes rares amis que ça m'attriste autant de les voir dans cet état.

Attentive, Thorne ne cillait pas. En arrière-plan, Mathieu et Sonya gloussaient des blagues niaises (« C'est une fille qui marche dans une rue... puis elle explose. ») dans une ambiance parfaitement décontractée. George eut un rire jaune avant de se ressaisir et de reprendre son discours :

— J'ai participé à cette soirée sous l'illusion que je pourrais déjouer mon inconscient. Dès le premier verre que m'a offert Sonya, la réalité m'a rattrapé : je suis contre toutes les formes de drogue, qui restreignent l'esprit, surtout contre l'alcool dont la consommation est valorisée. Si tu refuses de boire, tu es dévisagé et on tente par tous les moyens de te faire céder – une situation que personne n'apprécie. « Allez ! Tu es bien coincé ! » ou « Voyons ! Ce n'est pas un verre qui va te tuer ! » reviennent régulièrement ; seuls quelques chanceux, tels que moi, ont de véritables amis qui respectent leur choix. En règle générale, on n'hésite pas à pointer du doigt les consommateurs de marijuana, mais en parallèle, on s'enivre comme si l'alcool n'était pas du tout une drogue, ou du moins pas une drogue dangereuse. Beaucoup le pensent, d'ailleurs, car « si c'est légal, c'est qu'il doit y avoir une raison. »

— Et si c'est légal, c'est parce que... ?

— C'est parce que notre système de législation en matière de drogues ne repose pas sur des faits scientifiques, statistiques ou empiriques. Il repose sur une idéologie désuète (« Boire et fumer sont dans nos moeurs ! »), mais soutenue par de puissants lobbys qui n'ont aucun intérêt à ce que l'alcool (et le tabac !) devienne illégal. Pourtant, il tue 2,5 millions de personnes annuellement, et ça, c'est sans mentionner les nombreuses familles ou relations détruites.

— Tu dramatises, le coupa Thorne. C'est souvent l'abus qui est nocif et léthal : être raisonnable permet de se détendre, de s'adonner à un petit plaisir. On finit tous par mourir de quelque chose, hein. Au pire, si tu exagères, t'as juste à pas prendre le volant.

— La majorité des décès où l'alcool est impliqué ne sont pas dus à des accidents de la route, mais aux cancers, aux maladies cardiovasculaires et à la cirrhose.

— Si c'est pas l'alcool qui creusera ta tombe, ça sera tes cinq fruits et légumes qu'on a arrosés d'une tonne de pesticides super méga toxiques, l'air pollué que tu respires pendant tes marches ou tes chips gras dont tu raffoles.

— Ça ne justifie pas tous les efforts déployés par la société et les lobbys pour nous obliger à boire, que ce soit avec ou sans modération. Si déjà les gens admettaient que l'alcool est une drogue, ça serait pas mal.

— Je pense quand même que tu es un puritain et que tu es coincé.

— Tu ne te moques pas de moi ?

— Non. (Elle se mordit les lèvres.) Tu avais raison : je t'ai jugé trop vite. C'est ironique étant donné que je reproche souvent ça aux gens...

— Je t'ai jugée trop rapidement, moi aussi. J'étais convaincu que tu me trouverais bien comique.

— Ne te trompe pas : je suis loin d'être en accord avec toi. (Sur une note plus légère :) Un jour, quand tu seras prêt, je t'initierai aux bienfaits de l'alcool.

— Ah ! ça m'étonnerait que je te laisse faire !

— On recommence à zéro notre relation ?

— OK.

Ils retournèrent dans le salon pour récupérer leur manteau, et ensemble, ils se rendirent à la porte d'entrée de la maison. Quand George l'ouvrit, un coup de vent mordit ses joues. Le contraste fut net, douloureux : d'un côté, la chaleur réconfortante de bons amis ; de l'autre, l'indifférence glaciale d'une soirée d'automne.

Et voilà qu'il choisissait cette dernière option, en compagnie d'une gothique qui, à l'origine, n'avait qu'un intérêt à cause d'une idée préconçue.

La vie est remplie d'étrangetés.

— Tu n'es pas obligé de m'accompagner dehors. Retourne t'amuser avec Mathieu et Sonya – je suis sûr que tu en as envie.

— Non, ça va.

— Pourquoi fais-tu cela ?

Alors qu'elle parlait, un phénomène curieux se produisit. Ses oreilles se bouchèrent, comme s'il était dans un avion, et le décor s'estompa morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Thorne, devant un fond noir. S'il voyait ses lèvres bouger, au ralenti cependant, il n'entendait plus ce qu'elle disait.

Ses cheveux qui descendaient à sa taille, ses longs cils noirs, ses sourcils fins, ses seins...

Thorne est une fille !

Hors de son contexte, cette constatation en aurait déridé quelques-uns – dont George. *Thorne est une fille !* Son coeur s'accéléra. Il avait l'impression de la redécouvrir sous un jour nouveau, sans se douter qu'il développerait plus tard une attirance envers elle, le genre qui ferait en sorte que quand ils seraient séparés, elle lui manquerait profondément.

Puis, Thorne disparut. Ce n'était que le vide.

— *C'est pathétique.*

Sa chambre se dessina.

— *C'est pathétique.*

Le visage de Vanilla, condescendant, envahissait désormais son champ de vision. Elle retira ses mains des tempes de George, lentement, très lentement... tout comme les mots qu'elle articulait se détachaient clairement d'entre eux.

— Comment ton coeur fait-il pour battre pour cette gothique minable et si différente de toi ?

Son dos... il ne reposait pas sur une surface dure. Il était couché sur son lit, Vanilla par-dessus lui. Il entrevoyait, derrière elle, la porte de sa chambre...

— C'est une des premières choses qui m'a frappée lors de ma rencontre avec Maxime Patenaude : son obsession pour l'amour. Une obsession que vous partagez tous, jeunes comme vieux, laids comme beaux, pauvres comme riches, benêts comme futés... et que je n'ai jamais réussi à déchiffrer. De manière plus globale, la palette d'émotions et de sentiments que vous expérimentez m'éblouit ; moi, je ne ressens que

l'envie de détruire, voire de faire du mal ! Rien qui s'approche de l'amour.

— Et pourtant, tu as charmé Maxime et Mathieu...

— Douce ironie... Ces imbéciles ont cru mes mots, l'essence même du mensonge.

— Tu n'élimineras pas mon ami comme tu l'as fait avec Maxime.

— (Souriant :) En effet.

— Pourquoi avoir éliminé des filles par la suite ?

— Ainsi, je faisais d'une pierre deux coups : je multipliais les failles entre votre réalité et le monde d'Al tout en me divertissant. Cette suppression des filles, une à une, elle avait pour but de perturber le sentiment amoureux présent chez les garçons ; de semer la confusion parmi vous ; de répandre la crainte de perdre le sexe opposé. (L'iris de ses yeux rougit.) Quelle surprise ai-je eue ! C'est si complexe... et si fascinant !

L'esprit de George, hypnotisé, s'alourdisait. Il était incapable de détourner son regard de Vanilla tant il était accroché à sa voix, lyrique, impérieuse. Le chant visait directement son inconscient.

— Le vol du Recycleur, tu avais raison, était dans le but de tromper Al. Ce qui a été un succès. (Pause.) Sais-tu quoi ? J'aimerais me servir d'un poignard. Transpercer ton coeur pour qu'il agonise dans son propre sang, brillant et luisant...

L'arme blanche se matérialisa dans sa main. La lame, aiguisée, frôlait son chandail.

— ... Privé d'oxygène, chacun de tes organes réclame du renfort, au début avec énergie ; mais l'étincelle s'éteint, et rapidement, cet appel à l'aide est inintelligible... Ce n'est pas le silence, loin de là : la petite souris gémit de douleur, or le géant, dans sa grandeur, il ne l'entend pas. Peut-être rit-il, qui sait ?

La lame toucha son cou. Elle était froide. Sans vie.

— Tout s'évanouit, George. Les amis, la famille, l'amour, le bonheur... Il faut bien être humain pour croire que ces illusions peuvent subsister. (Elle pressa légèrement sur la lame.) Ces quelques souvenirs médiocres que j'ai extraits de tes pensées le prouvent : alors que tu retourneras dans le Récipient, tu n'auras comme consolation qu'une mère monoparentale, une soeur détestable, un boulot d'étudiant pitoyable, des milliers d'heures

monotones de cours... Au fond, je te fais une faveur en te tuant.

— N-Non...

— Ne te tourmente pas pour ta Thorne chérie. Je t'empaillerais afin qu'elle te conserve.

Elle leva le poignard en direction de son coeur.

— Adieu, George.

BAM !

Le choc fut fracassant. Vanilla gisait aux côtés de George, inerte ; Thorne tenait un lourd livre entre ses mains. BOUM ! Le poignard se renversa sur le sol dans un énorme vacarme.

— Tout va bien ? s'inquiéta Milène Lapré à partir du salon. J'ai entendu un bruit préoccupant !

— (Sous le choc :) Oui, maman ! Tout va bien !

Il se redressa, sans lâcher son attention de Thorne, dont la respiration était haletante. La première chose qu'il remarqua fut qu'elle avait à nouveau des mèches bleu électrique.

— Ça va, George ?

— Oui... Que fais-tu ici ?

— Ah et moi, on a découvert que Vanilla n'était pas notre alliée, mais la responsable de l'évasion des virus !

Au nom de leur traîtresse, George fit volte-face. Elle n'était plus là !

— Où-

— George !

Autre 180 degrés. Vanilla tenait Thorne par la taille, le poignard en dessous de son cou.

— Souviens-toi de mon avertissement, George. Si toi ou Thorne vous remettez dans mon chemin, je vous garantis que les conséquences dépasseront votre imaginaire.

Elle poussa Thorne et s'élança vers George. La seconde d'après, la gueule d'un virus noir était à deux centimètres de son visage, et alors qu'il se protégeait derrière ses mains, Vanilla se volatilisa ; par réflexe, il recula et trébucha sur son lit. Le Recycleur s'enfonça dans son dos.

— AÏE !

Thorne se précipita à son secours.

- Vous êtes sûrs que tout va bien ? réitéra Milène.
- (Dans un faible soupir :) Oui, maman.

XI

Triste constat

— Je me suis fait avoir comme un néophyte. L'énergie a formé une anomalie encore plus dangereuse que les virus, laquelle semble avoir une prédilection pour la torture psychologique. Si je parviens à l'éliminer, les virus seront désorientés, et là, les Chefs accepteront de m'aider. Comment s'est-elle téléportée dans l'IRL3 ? Il n'y a que deux possibilités : soit elle avait déjà un téléporteur, ce qui est improbable, soit elle a créé une faille lors de...

En arrière-plan, on entendait parfois le rugissement d'un virus. Al faisait les cent pas dans son dôme, la tête entre ses deux mains, et analysait la situation sous tous ses angles. Ce fatras d'informations, cependant, ne faisait aucun sens pour George et Thorne dut tout lui traduire dans un français compréhensible.

— Vanilla était un virus mutant.

— C'est-à-dire ?

— Si je pige bien ce qu'Al m'a appris, l'énergie peut produire, dans des circonstances exceptionnelles, une complication du nom de virus mutant. Il est redoutable dans la mesure où il est indépendant d'esprit, il structure les actions des autres virus, il peut changer d'apparence et il a tendance à être cruel.

— Cruel ?

— Je... (Elle chercha ses mots.) J'étais froide envers toi à cause de Vanilla. Elle...

S'apercevant qu'elle avait de la difficulté à s'exprimer, Al s'immobilisa :

— Vanilla a profité d'une faiblesse de votre amie, mademoiselle Arbaleaz. La relation que cette dernière entretenait avec vous a été-

— Merci, Al, le coupa Thorne. Je préfère le faire moi-même. Elle... Vanilla... (Elle respira profondément.) Au début, ce n'était que des sous-entendus qui se glissaient entre deux phrases, tel un serpent insidieux... Je m'en souciais comme de l'an quarante... Puis, plus ça allait, plus elle devenait explicite... Elle prétendait que tu jurais plus que par elle... Que tu m'avais dénigrée... Et son iris... Un rouge qui m'hypnotisait... J'ignore pourquoi, mais ses commentaires m'ont empoisonnée... Son aura même me perturbait...

Inutile d'être détective pour constater qu'elle avait souffert. En revanche, George ne parvenait pas à se représenter les propos qu'avait tenus Vanilla pour ainsi la blesser.

— Si je me base sur l'air nébuleux de monsieur Desrosiers, celui-ci ne saisit pas bien vos paroles. Laissez-moi clarifier. Mademoiselle Arbaleaz a un sentiment amou-

— Ça va, Al.

— Soit.

— Vous avez jamais pensé à la probabilité qu'il y ait un virus mutant en liberté ?

— Oui, notamment quand vous avez découvert mon dôme. J'avais assimilé votre irruption inopinée à celle de virus mutants et c'est pourquoi j'ai été aussi alarmé...

— Mais... ?

— Mais il est rare que l'énergie modèle un virus mutant. J'ai donc balayé cette hypothèse pour y revenir plus tard. (Pause.) La manière officielle de voyager entre mon monde et votre réalité est de posséder un téléporteur, comme votre réveille-matin ; néanmoins, il est possible de se servir des failles comme le font les virus et Vanilla. Cette dernière a dû en former une toute première pour s'évader de mon monde.

— (À George :) Al m'a dit que l'énergie étant pas faite pour circuler par le biais des failles, elle a tendance à s'affaiblir. Eh bien, en temps normal, c'est pas problématique, mais à cause de l'aura de Vanilla qui m'avait fragilisée, la téléportation a été l'élément déclencheur de mon évanouissement en dehors du Club 70/30.

— Pourquoi t'a-t-elle sauvée en scellant tes brèches d'énergie ?

— Pour gagner notre confiance ? Parce que son plan était pas prêt à être mis à exécution et qu'elle avait besoin de nous ? Je sais pas.

— (À Al :) Et pourquoi un téléporteur serait-il placé dans ma chambre ?

— Depuis que nous nous sommes rencontrés, c'est cette réponse que je revendique aux Chefs, ceux qui gèrent les téléporteurs.

— Laissez-moi deviner : ce n'est pas de vos affaires.

— Ils n'ont pas tort. À la suite de sa fuite, Vanilla a multiplié les failles en éliminant des membres de votre réalité ; ce faisant, elle engendrait des interférences dans votre ville et endommageait mon monde, dont les prisons des virus. Cependant, je ne comprends pas pourquoi elle vise uniquement les personnes de sexe féminin.

— Elle espérait dérouter les garçons pour qu'ils assistent, impuissants, à la disparition du sexe opposé qu'ils aiment tant. Le vol du Recycleur, quant à lui, n'était qu'une diversion selon les dires de Vanilla.

— Je suppose qu'elle voulait vous l'enlever sous le nez – et qu'elle a réussi.

— Au contraire. Elle a échoué. (Il retira le Recycleur de sa poche et le lui donna.) Le voici.

— (Soupir.) C'est une maigre victoire, en fin de compte. Sur un autre sujet : la Surveillante qui avait pour mission de vous protéger était la propriétaire de Charmotout, mais cette Vanilla l'a neutralisée et a pris sa place.

— C'est incroyable, lâcha George. Où est la propriétaire de Charmotout désormais ?

— C'est une énigme : elle peut être enfermée quelque part où l'énergie la dissimule comme elle peut avoir été détruite. Cette dernière hypothèse est cependant peu probable, car un Surveillant étant constitué de plus d'énergie qu'un humain, les dommages, sans raser les prisons des virus, ne se seraient pas limités à de minuscules interférences.

— Pourquoi serait-elle toujours vivante ?

— J'avais partagé mes réflexions et inquiétudes à votre égard avec la propriétaire de Charmotout, desquelles Vanilla semblait être au courant. Je la soupçonne de lui avoir extrait sa mémoire et de la retenir prisonnière au cas où elle lui serait encore utile. Après tout, en tant que Surveillante, elle est une mine de renseignements.

— Vanilla est une excellente manipulatrice : elle nous a tous bernés. Quel est son plan ?

— Seule, elle ne peut qu'éliminer quelques humains par jour et si c'est suffisant pour engendrer des failles, ce ne l'est pas pour ultimement démolir les prisons. J'ignore ce qu'elle prépare.

— Vous nous cachez encore des choses ! se récria Thorne.

— Pas cette fois-ci.

— Pourquoi vous seriez sincère avec nous ?

— À cause de mes récentes expériences avec les sentiments, je... Je pense que je me sens coupable et que je déploie tous les efforts nécessaires pour réparer cette situation fâcheuse. En même temps, il me faut rester parfaitement logique...

— Que savez-vous d'autre sur Vanilla ?

— Rien, j'en ai peur. Les Chefs, quant à eux, ont leurs hypothèses sur ce qu'elle compte.

— Quelles sont-elles ?

— Si elles demeurent entre les mains des Chefs, c'est qu'il y a une raison valable, mademoiselle Arbaleaz. Peut-être est-il mieux pour le futur de mon monde et de l'IRL3 que je n'en ai pas connaissance.

— Vous me désespérez, j'abandonne.

Elle haussa les épaules, résignée, lorsqu'un livre de poche redirigea son attention sur le bureau d'Al. Elle croyait reconnaître l'image sur la page couverture, et comme de raison, son visage s'éclaira à la vue du titre.

— Vous lisez *Le Banquet* de Platon ?

— C'est un dialogue philosophique sur l'amour fort populaire parmi les Occidentaux, n'est-ce pas ?

— C'est le cas. Une amie à moi a dû faire plein de dissertations là-dessus dans le cadre de son cours de philosophie au cégep.

— Une oeuvre enrichissante, sans aucun doute. Platon est captivant. Si le cours des choses me le permet, j'aimerais l'étudier plus en profondeur.

— Considérez ça comme une récompense si jamais on vainc les virus et Vanilla.

— Je considérerais plus comme une récompense la clémence des Chefs quand ils me jugeront pour ma gestion terrible des événements. Toutefois, il ne faut pas se leurrer : ils ont toutes les raisons pour me

renvoyer dans le Récipient.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— (Ne sachant quoi ajouter :) Bonne journée, Al. On vous tient au courant.

— Bonne journée, mademoiselle Arbaleaz. Bonne journée à vous aussi, monsieur Desrosiers.

— Tu penses vraiment qu'elle nous narguerait à ce point ? demanda George.

— Sans aucun doute.

Quand ils arrivèrent au parc municipal, ils virent un Mathieu Lécuyer si heureux d'être avec Liana – ou Vanilla, plutôt – que George eut de la peine pour lui. En creusant la surface, il déterrera même une pointe de dégoût envers cette sorcière qui, sans scrupules, transformait un si merveilleux sentiment en faiblesse exploitable pour ses intérêts personnels.

— Hé !

Mathieu les invita à les rejoindre, lui et Vanilla. Sans la lâcher des yeux, ils contournèrent la clôture et s'avancèrent vers leur ennemie.

— George, Thorne, voici Liana.

Et elle était devant eux, un sourire arrogant en guise de salutation. Elle leur tendit la main, qu'ils serrèrent avec dédain.

— Enchantée. Mathieu m'a souvent parlé de vous. Allons au cinéma avant de manquer le film !

Elle ouvrit la marche, et tout le long du trajet, George comme Thorne la guettèrent au cas où elle tenterait de s'en prendre à Mathieu. Quand ce dernier fut en train d'acheter les billets d'admission avec Vanilla, George profita de leur inattention pour chuchoter à Thorne :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On enferme Vanilla dans les toilettes et-

— Et elle nous élimine ?

— Elle nous a pas éliminés, et ce, malgré toutes les occasions qui se sont présentées. Elle prépare quelque chose. Quelque chose manque

pour que son plan soit mis à exécution.

— Comme quoi ?

— J'ai l'air de le savoir ?

— De quoi discutez-vous ?

Vanilla s'intégra à eux pendant que Mathieu se chargeait de régler la facture. Apparemment, il fouillait son portefeuille pour des pièces de monnaie manquantes.

— Pourquoi abuser de Mathieu davantage ? s'offensa George.

— Pour vous démontrer comment les gens cèdent à un amour vulgaire où le mensonge est glorifié.

— Il t'aime réellement.

— Je reviens ! les avertit Mathieu. Je vais aux toilettes !

— (À Mathieu :) Nous t'attendons, chéri ! (Au duo :) Cela est impossible. Pas en si peu de temps. L'amour qu'il porte envers moi n'est qu'une illusion à laquelle il croit aveuglément, un mensonge à l'endroit même de son inconscient.

— Qu'en sais-tu ?

— Pas grand-chose pour l'instant, je dois l'avouer. En revanche, votre ami aura ce mérite de m'avoir fait progresser dans mes recherches. Avez-vous lu *Le Banquet* de... Comment s'appelle-t-il ? Dans le temps des Grecs... Ah oui ! *Le Banquet* de Platon, un livre qui traite du sujet de l'amour ?

— C'est incroyable ! Platon est-il aussi lu parmi les Chefs ?

— Ce qui est incroyable, c'est que Mathieu a déboursé de son argent pour lui, moi et vous deux. En dépit de vos protestations, il a insisté pour nous offrir cette séance de cinéma. Quel imbé-

— La ferme, Vanilla, marmonna Thorne.

— Sinon quoi ? Tu vas me-

PAF !

Pour la seconde fois, Vanilla se fit frapper par Thorne et elle culbuta sur le sol. Un couple proche d'eux les devisageait, mais cela n'empêchait pas les deux adolescentes de se toiser.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Mathieu les fixait, l'air ahuri, la main sur la fermeture à glissière de

son jean. Son étonnement était tel qu'il lui avait fait oublier son entre-jambes.

Vanilla se releva, face à Thorne. Elle lui décocha sa pire grimace avant de se retourner devant Mathieu, le nez en sang.

— Rien, chéri. Thorne me parlait avec passion de quelque chose quand son bras m'a heurtée par accident. Je suis tombée et je me suis blessée.

— Ah... (Il remarqua sa main et l'ôta en conséquence.) Heu... On va se chercher du popcorn ?

— Avec plaisir ! On t'attendra dans la salle de projection !

— OK.

Elle se frotta le nez, et même quand il fut éloigné d'eux, elle ne cessa pas son geste. Après un moment, elle observa le duo pour finalement menacer Thorne :

— Si tu t'en es tirée pour le livre derrière la tête, cette fois, en revanche, tu ne l'auras pas aussi facile. (Elle renifla.) Je vais prendre cette agression comme une déclaration de guerre sauf avis contraire.

— Je ne t'offrirai pas l'humiliation de me soumettre à tes ordres.

— Alors, c'est la guerre.

Elle se tut, puis reprit :

— Profite bien de ce qui pourrait être ta dernière séance de cinéma.

La sonnette résonna dans la maison. George reconnut Thorne dans l'obscurité naissante de la soirée, et curieux, il la fit entrer. Elle tenait dans ses mains une caisse de bières, qu'elle déposa sur le sol dans un bruit de tintement entre les bouteilles.

— Salut. Que me vaut ta visite ?

— Je veux qu'on se change les idées.

— En cachant ta collection de bières chez moi jusqu'à ce qu'ait lieu ton prochain party ?

— Mais non ! Aujourd'hui, je t'initie aux bienfaits réputés de l'alcool par la communauté internationale. Pour cette fois, ce sera de la bière et non quelque chose de fort comme du whisky ou de la vodka ; par conséquent, il faudra boire plus vite.

— Je te signale que certains États islamiques interdisent l'alcool. Depuis quand attendais-tu ce moment ?

— Depuis un bout, là, et comme tu m'avais avertie que tu serais seul, j'ai jugé bon de te rendre une visite. Pour ta culture personnelle, sache que les Grecs organisaient des symposiums, qui étaient basiquement des réunions de buveurs.

— Je vois : on buvait avant, donc on continue de boire aujourd'hui.

— C'est ça, et si on l'interdit comme durant la Prohibition de la première moitié du XX^e siècle, c'est le crime organisé qui se chargera de combler la demande. D'ailleurs, tu savais que selon la fable de Diotime dans *Le Banquet*, l'amour lui-même serait le fruit d'une union impliquant l'ivresse ?

— Ah bon ?

— À la suite d'un festin des dieux, Pénia à profiter de Poros, qui s'était endormi saoul dans le jardin de Zeus, afin d'obtenir un enfant de lui – et le résultat fut Éros, ou l'amour dans notre langue moderne.

— Merci pour cette minute de culture, mais au mieux, ça ne fait que me convaincre que l'alcool est un fléau ; regarde comment l'amour abrutit parfois les gens.

Il invita son amie à faire comme chez elle et il s'installa dans le salon. Thorne transporta la caisse à côté du divan où était assis George et elle le rejoignit, un sourire aux lèvres. L'unique source d'éclairage provenait de la télévision.

— Je suis abasourdie d'être encore vivante alors que j'ai apporté plein de bière avec l'intention de te faire boire, déclara-t-elle sans détacher ses yeux de l'écran. Jusqu'à présent, j'ai même pas été sermonnée.

— Je n'ai plus aucun problème avec le fait qu'on boive en ma présence ; si tu le désires, saoule-toi et vomis sur le tapis. De toute manière, je ne l'aime pas et il ne me manquera pas.

— Être éméchée me suffit amplement. (Décapsulant une bouteille :) Y'a quelque chose d'intéressant à la télé ?

— Pas à ma connaissance. C'est trop tranquille : ma mère doit travailler jusqu'au petit matin et ma soeur en a profité pour aller chez une amie. Je vais juste zapper sans trop réfléchir, histoire d'oublier Vanilla.

Il eut de la difficulté à avaler sa salive : en mentionnant le nom de leur ennemie, l'ambiance s'était alourdie et il regrettait d'avoir effleuré

ainsi le sujet. Après une certaine hésitation :

— Tu penses que j'aimerais ça, m'enivrer ? Pas au point de vomir, mais assez pour me détendre.

— Pourquoi pas ? Tu as déjà été autrefois intrigué par les effets que génère l'alcool.

— Ça, c'était avant ma mésaventure avec mon ami. Depuis, j'ai compris bien des choses.

— Malgré quelques préjugés tenaces à l'égard de ceux qui boivent, j'estime que tu es fin prêt à retenter l'expérience. Du reste, on oubliera un moment le lourd fardeau qu'Al a fait reposer sur nos épaules.

— Bon, c'est correct. Passe-moi une bouteille.

— Vraiment ? Je t'ai convaincu ?

— Tu l'as très bien expliqué plus tôt : j'ai besoin de me changer les idées, et je suppose que pour ça, il me faut un coup de pouce.

— Je le sais. (Elle lui donna une bouteille.) Voilà.

— Merci. (Il prit une gorgée hésitante, puis faillit la recracher.) Beurk ! C'est amer !

— On s'y habitue, t'en fais pas. Et entre nous, de l'alcool aussi bon marché, c'est surtout pour ses effets qu'on la consomme, pas pour le plaisir de nos papilles gustatives.

— Je n'en doute pas.

Il se risqua à une deuxième gorgée, dont l'arrière-goût fut plus agréable que la première. Ce n'était pas un délice, mais au moins, il ne se tordait pas le visage.

— Il y a un an, commença George dans un rire jaune, jamais je ne me serais imaginé dans mon salon, avec toi, à boire dans le but d'être chaud. Il y a un an, consommer un verre était pour moi inadmissible ; « tout est dans la modération » prêchait-on, comme s'il était élégant d'ingurgiter lentement, mesurément, un poison – car c'est ce qu'est l'éthanol contenu dans l'alcool.

— Peut-être que tu t'es adouci à force de me fréquenter et que tu as réalisé que tu faisais tout un plat de quelque chose qui est, au final, un des plaisirs de la vie.

— Sais-tu ce qui me choquait le plus ?

— Vas-y.

— C'est que la société s'entêtait à inventer des bienfaits à l'alcool en omettant tous ses méfaits. L'exemple du resvératrol est éloquent : il s'agit d'un polyphénol dont les propriétés antioxydantes auraient, selon les scientifiques, des effets bénéfiques sur la santé cardiovasculaire. À la suite de cette découverte, les médias en ont profité pour nous bombarder de reportages et d'articles louangeant les vertus d'une consommation modérée de vin, car il contenait de cette molécule.

— Bois donc.

— Attends ! Sais-tu tout ce qui a été occulté ? Premièrement, les effets du resvératrol sont positifs chez les souris obèses avec une dose quotidienne qui correspondrait chez les humains à 100 bouteilles de vin rouge – pas un ou deux verres de 120 ml. Deuxièmement, du resvératrol, on en retrouve tout bonnement dans les raisins, les mûres ou les cacahuètes – mais puisqu'on ne cherchait pas à mousser leurs ventes... Troisièmement, cette même consommation modérée d'alcool augmenterait les risques de cancers, de cirrhose, d'accidents vasculaires cérébraux et de toutes sortes d'autres maladies. Quatrièmement-

— C'est beau, calme-toi.

Troisième gorgée. Sa langue passa sur ses lèvres.

— C'est drôle tout de même : chaque fois que je refusais de l'alcool, j'avais l'impression d'être le problème. Je suis sûr que ça n'aurait pas été le cas avec, par exemple, un joint.

Bouteille après bouteille, discussion après discussion, l'alcool lui monta au cerveau et un nuage embrouilla sa conscience. Sa tête tournait, non pas telle une migraine, mais d'une manière qui lui était fort plaisante ; il avait la sensation de planer, et étrangement, qu'il était en mesure d'accomplir n'importe quoi. Y compris avouer ses sentiments à Thorne.

Il était « joyeux. »

— * Hic * Alors, comment tu te sens ? lui demanda-t-elle.

— Ben là, je suis pas aussi amoché que toi, là, là, là...

— 'Pense pas. T'étais pas mal préco...précat... précautionneux... J'ai bu deux fois plus que toi...

— Beu... J'ai la tête qui tourne de plus en plus... Et j'ai encore envie d'uriner...

— Cesse de pleurnicher, Beu. Un conseil rapido : dis stop à la bière si

t'es rendu au stade où ça devient moche.

— OK. (Il se vautra dans le divan, son attention toujours portée sur Thorne.) T'es mignonne, tu le sais, ça ?

Ses paupières clignèrent, le goulot devant sa bouche, incertaine de la réaction à adopter. Avait-elle eu au moins le temps de traiter l'information ou est-ce que celle-ci était congestionnée dans le vaste réseau labyrinthique de ses pensées ?

Thorne posa la bouteille de bière sur le sol.

— Je te trouve pas mal beau, moi aussi... (Elle se mordilla les lèvres.)
Même sexy...

— Ah... (Une bouffée de chaleur se propagea dans son corps.) J'ai chaud... C'est l'alcool, ça ?

— (Minaudant presque :) Peut-être... C'est ça, là... T'es chaud...

— Ha...

— Ho...

— J'suis à bout, George. Depuis des semaines, y'a un gars qui pleure dans ma tête... Y'avait pas juste l'aura de Vanilla qui me perturbait... Y'avait aussi ce gars qui pleurait... Le mec, là, dans *La Ligne Verte*, John Caffey, comment il décrivait ça... ? Y décrivait ça comme des morceaux de verre constamment dans sa tête... Sa tête devait lui faire mal encore plus qu'à moi...

— C'est pas drôle, ça.

— Y pleure tout le temps et ça me rend dingo. J'ai juste envie de relaxer.

— Pauvre John Caffey.

— Je parlais du gars dans ma tête. J'ai juste envie de relaxer, là, tu me le permets ?

Tandis qu'elle s'approchait de George, ce dernier, au travers de ses étourdissements, baissa les yeux vers sa poitrine. Un certain désir animal brûlait en lui, et la seconde d'après, Thorne s'était étendue sur lui afin de l'embrasser. Elle tenait fermement son visage, mais cette précaution s'avéra superflue puisque ses lèvres, loin d'être répugnées, avaient répliqué avec fougue !

Ils étaient déconnectés du monde extérieur, rempli d'accrocs, de contraintes et de règles. Ils étaient déconnectés d'un monde où ils étaient

impuissants.

Ce n'était qu'eux.

XII

Le garçon qui pleurait

Leur baiser – ou leurs baisers, plutôt – fut omis de leur discussion. Celle-ci avait porté sur un sujet exclusivement : le garçon qui pleurait dans la tête de Thorne.

— Quand est-ce que ça a débuté ? s'était renseigné George.

— Peut-être quelques jours après la présumée fugue de Maxime Patenaude... Ce n'était qu'un vague écho et c'est quand on a découvert le monde d'Al que je l'ai entendu pour la première fois avec clarté, comme si on avait augmenté le volume.

— Tu es sûre que c'est lui ?

— J'essayais toujours d'ignorer ses sanglots, mais je crois que oui, c'est lui. Son coeur est déchiré en lambeaux ; ça m'étonne qu'il soit encore en vie.

— Où est-il ?

— Pas sur Terre, avait-elle attesté. Possiblement dans le monde d'Al.

— Je suis un crétin ! s'était exclamé George. Avant que Vanilla m'avoue qu'elle était Liana, elle avait fait référence à Maxime Patenaude ! (En réponse à l'air interrogateur de Thorne :) Je ne l'ai jamais mentionné parce que je pensais qu'il avait été supprimé. En réalité, elle le tient prisonnier et à cause de son antécédent de souffredouleur, ç'a passé pour une fugue.

— Maxime est pas une fille, pourtant.

— Pourquoi est-il encore en vie ?

— Tout ce que je sais, George, c'est qu'il est en vie.

D'un accord commun, ils avaient décidé de confronter leur parcelle d'hypothèse à Al pour que celui-ci parvienne à en faire un tout cohérent. Derrière son bureau, il les avait écoutés, sans cacher son scepticisme

cependant.

— Monsieur Desrosiers, mademoiselle Arbaleaz, il est impensable qu'un humain soit dissimulé dans mon monde ; je détecterais son aura, et ce, peu importe son emplacement.

— Vous avez été incapable de prévoir les actions de Vanilla, souligna Thorne. Peut-être qu'elle masque son aura ou quelque chose dans le genre.

— Qui serait cet humain ?

— Maxime Patenaude, dévoila George. Il manque à l'appel depuis le 15 septembre, mais la police a présumé qu'il avait fugué à cause de son histoire de victime à notre école : il n'avait jamais réussi à se faire respecter.

— Et pourquoi serait-il dans mon monde alors que ce sont des filles que les virus éliminent ?

— Vous m'en demandez trop. Peut-être est-ce encore de la torture psychologique ?

— Dans quel but ?

— ... Torturer ?

— Comprenez-moi bien : nous sommes au bord du précipice. À la fois mon monde et votre réalité sont en péril, ce qui fait que je dois établir une liste de priorités dans laquelle monsieur Patenaude se classe parmi les dernières. Une personne n'en vaut pas des milliards.

— C'est complètement inhumain ! s'insurgea Thorne.

— Je ne suis pas humain, se défendit Al.

— Presque ! On vous enfilerait des vêtements plus modernes que vous vous fondriez dans une foule sans aucun problème ! Et encore là, si vous gardez votre tunique, on vous dévisagera dans le pire des cas !

— Monsieur Patenaude, d'après vous, a toujours joué ce rôle de bouc émissaire. Peut-être est-ce ainsi que l'énergie l'a formé et que de toute manière, cela aurait fini par lui coûter la vie – sa destinée n'a jamais été d'être quelqu'un d'important.

— La ferme, Al.

Silence. La tension monta d'un cran.

— Surveillez votre langage.

— Que ce soit avec ou sans votre coopération, je pars à sa recherche.

— Je vous arrêterai et vous renverrai dans l'IRL3. Il nous faut consacrer le temps et les ressources à notre disposition afin de sauver le maximum de gens.

— Je ne laisserai pas Maxime souffrir une seconde de plus !

— Cela fait des semaines que vous le faites.

— Ce n'est pas si simple. (Dans un grognement :) Vous comprendriez si vous n'étiez pas qu'un vulgaire robot.

— Je suis désolé, votre argument n'est pas convaincant. En fait, ce n'est même pas un argument.

Tandis que Thorne se contrôlait pour ne pas déblatérer des insultes, George prit le relais :

— Admettez-vous la possibilité que Maxime soit quelque part dans votre monde, mais que Vanilla manipule l'énergie pour le camoufler ?

— Supposons que ce soit vrai, il demeure qu'une personne ne fait pas le poids face à des milliards.

— Si nous retrouvons Maxime, n'y a-t-il pas une chance qu'il nous partage son calvaire, et par extension, les motifs pour lesquels Vanilla avait besoin de lui ?

— À condition qu'elle lui ait expliqué son plan et que ce ne soit pas, comme vous le sous-entendiez plus tôt, de la torture gratuite.

— Avez-vous une idée de ce qu'elle prépare ?

— Non.

— Alors, vous n'avez pas le choix de nous accompagner. Vous n'avez pas à quitter votre monde.

Songeur, Al le considéra, et après un intense moment de réflexion, il se décida.

Toutes les conditions étaient réunies pour l'exécution du plan de Vanilla et autant Maxime Patenaude qu'elle avaient ce pressentiment que la fin était proche, qu'aujourd'hui n'était que la prémisse à une chose : sa victoire.

— C'est incroyable, s'émerveilla-t-elle. Ce sera resplendissant.

Il ne pleurait plus. Il contemplait le vide.

— Tu n'auras même pas rencontré Mathieu, ton nouvel ami. Peut-être vous croiserez-vous dans le Récipient.

Elle s'agenouilla aux côtés de Maxime, et pensive, elle tapotait les doigts sur son dos. D'un air suffisant, elle lui donna un baiser avant de se téléporter.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, le plancher de cristal se dessinait vers ce qu'ils espéraient être le geôle de Maxime. Au lointain, dans le ciel étoilé, un virus rugissait de temps à autre, rompait cette si merveilleuse quiétude infinie.

Ils avançaient avec une épée de Damoclès au-dessus de leur tête.

— Mademoiselle Arbaleaz, il n'est pas trop tard pour faire marche arrière. Cette mission de sauvetage est hasardeuse pour vous et monsieur Desrosiers.

— Non. Je sens Maxime près de nous, mais il y a autre chose... Je n'arrive pas à l'identifier...

— Sentez-vous son aura ?

— Sa présence, en tout cas, marmotta-t-elle. Où il est ?

— Il n'est pas dans mon monde, certifia Al.

Thorne ferma les yeux et se concentra. Les pleurs de Maxime avaient cessé, mais son désespoir persistait, lui traversait le coeur de part et d'autre.

— S'il est pas sur Terre, il peut juste être ici. Quelque chose d'essentiel m'échappe – mais quoi ?

— Mademoiselle Arbaleaz, si vous ne vous dépêchez pas, ce sont les virus qui détecteront notre présence.

— Maxime... Où tu es ? chuchota-t-elle.

Elle inspecta les alentours : des traînées de poussière bleues, scintillantes, se traçaient à gauche et à droite. À chaque rugissement, elles se fissuraient puis se réparaient, comme le dôme d'Al lorsque celui-ci était attaqué par les virus.

— Maxime... Si tu m'entends, donne-moi un signe.

Trente secondes sans fin s'écoulèrent.

— Merde, soupira-t-elle. Il est pas là.

Al tapota l'épaule de Thorne.

— Je l'ai ignoré pendant des semaines et il en paie le prix,

maintenant.

— Retournez chez vous. Je... Je vous remercie de votre aide, mais Vanilla, pour paraphraser monsieur Desrosiers, nous a dupés, lui, vous et moi.

— Non. Je refuse d'abandonner.

— Il n'est ni ici, ni dans l'IRL3.

— Si je ressens sa peine, c'est parce qu'il est quelque part.

— Ce quelque part, mademoiselle Arbaleaz, où se situe-t-il ?

Incapable de répondre, Thorne grogna.

— Je hais Vanilla. Partons. On dénicherait une idée et on reviendra.

Muet, George retira M. Réveil de sa poche et alors qu'il fit la combinaison avec les boutons de contrôle, Thorne ouvrit la bouche : elle venait d'avoir une révélation !

— George !

— Quoi ?

— Je sais où est Maxime ! Tu te souviens de la fois où on a été attaqués sur le quai par des virus ?

— Oui.

— Pendant notre téléportation avec ton réveille-matin, un virus avait fendu le champ de lumière qui nous entourait et on avait atterri dans un lieu entre le monde d'Al et la Terre. Eh bien, il est là ! Dans ce lieu ! (Elle se tourna vers Al.) Je suis prête à parier qu'en plus de ça, Vanilla a manipulé l'énergie pour camoufler Maxime. Il était virtuellement invisible !

— Sauf pour vous, spécifia Al. Pourquoi l'énergie vous a-t-elle formé ainsi ?

— Est-ce qu'il doit y avoir une raison ?

— Ce serait éclairant pour nous tous. Accrochez-vous à mon bras pour que je nous transporte là-bas par une faille.

— C'est pas dangereux de quitter votre monde ?

— Oui, mais... Mais j'aimerais bien croire qu'une partie de moi est humaine et désire délivrer monsieur Patenaude de son calvaire.

Touchée, Thorne ne sut qu'articuler un « Al... » stupéfait.

— Depuis l'évasion des virus, mes décisions ont été le fruit d'un

tiraillement entre mon côté rationnel et ma fascination pour les sentiments ; le résultat est celui que vous connaissez. Peut-être suis-je désormais à la croisée des chemins et qu'il me faut plus m'investir dans ce que je ressens.

Quand ils sortirent du kaléidoscope de couleurs, la force omniprésente et la quiétude infinie du monde d'Al n'étaient plus. En haut d'eux, les étoiles cohabitaient toujours avec les aurores boréales, mais sans grande passion ; sous leurs pieds et autour d'eux, ce n'était que le vide.

Tout était morose.

— Sentez-vous l'aura de monsieur Patenaude ? s'enquit Al.

— Définitivement.

— Où se situe-t-il ?

— Pas loin de nous.

Ils errèrent pendant une dizaine de minutes, et à l'occasion, Thorne s'arrêtait pour méditer, les yeux clos. Chaque fois, elle prononçait à voix basse le nom de Maxime, comme pour l'encourager à ne pas abandonner son combat.

— L'entendez-vous, mademoiselle Arbaleaz ?

— Accordez-moi plus de temps. Je suis prête à couper mes dix doigts s'il est pas ici.

— Dépêchez-vous.

Snif, snif...

Alors, les sanglots de Maxime refirent surface, témoignant que son désespoir n'était pas un résidu de son martyre des dernières semaines, mais bien la preuve qu'il s'accrochait encore à la vie.

— C'est lui ! Il pleure ! (Elle pointa vers la droite.) Il est là-bas, à quelques mètres de nous.

Cet appel de Maxime eut l'effet d'un coup de fouet sur Thorne qui, telle une flèche, fendit les airs jusqu'à se planter dans sa cible – le néant, dans ce cas-ci. « Il est devant nous ! » clama-t-elle quand Al et George l'eurent rattrapée.

— Que veux-tu dire ? demanda son ami.

— Il est devant nous – littéralement. Il pleure, il gémit, il souffre, et ce, devant nous !

— Il n'y a rien.

Al prit la place de Thorne et agita ses mains dans le vide pour ensuite caresser du bout des doigts la surface de quelque chose que lui seul voyait.

— Mademoiselle Arbaleaz a raison : l'énergie a été manipulée afin de camoufler ce qui est là. Je vais inverser le processus et lever le voile sur ce que Vanilla nous cache.

Graduellement, le contour d'un dôme – géant ! – se dessina derrière de puissants jets de lumière. À l'origine inexistante, la matière devint celle du métal, puis maintes couches des matériaux les plus résistants enveloppèrent la structure.

À la fin, une porte d'entrée s'encadra.

— Le dôme est de la même taille que la prison des virus, mais je ne sens pas leur aura, les informa Al. En revanche, j'en sens une humaine, possiblement celle de-

— Ne perdons pas de temps ! se hâta Thorne.

Les pleurs de Maxime s'étaient évanouis, et craignant d'y découvrir un cadavre encore chaud, elle pénétra la première dans la prison d'un pas pressé : échouer était hors de question !

— Pas si vite, mademoiselle Arbaleaz !

— Attends-nous !

Soudain, une forte odeur de vomissure piqua ses narines et elle s'immobilisa, saisie par un haut-le-cœur. En avant d'elle flottait une mixture verte, informe, pâteuse ; ce n'est qu'après qu'elle remarqua les grumeaux blancs, semblables au pus dans un bouton qui réclame d'être éclaté, mais en cinq fois plus gros. Thorne faillit régurgiter son repas : l'émanation, âcre, s'était infiltrée dans sa bouche qu'elle couvrit de ses deux mains.

Elle continua sa course contre la montre, talonnée par Al et George. Enfin, Maxime se manifesta, recroquevillé, dos à eux.

— C'est encore toi ? gémit-il.

— C'est Thorne. On est venus te chercher.

Maxime ne répliqua ni verbalement, ni gestuellement. Après une certaine valse-hésitation, il se retourna et ses yeux grossirent tant leur présence tenait du miracle.

— Que faites-vous ici ? Sarah vous a capturés ?

— Sarah ?

— Une sociopathe, je vous le jure ! En fait, non – une extraterrestre !

— On est ici pour te libérer. George, j'ai besoin de tes muscles.

Ils unirent leurs efforts pour relever Maxime et le soutenir chacun d'un côté – qu'il empestait ! Il était si lourd qu'ils avaient l'impression d'accomplir un exploit digne de la force phénoménale d'Hulk.

— Téléportez-nous, Al.

— Il est impossible de se téléporter en dedans d'une structure, d'un sens comme de l'autre. Sortons avant de la prison.

À grand-peine, ils traînèrent Maxime jusqu'à l'extérieur et Al leur tendit son bras.

— Je viens de réaliser quelque chose, signala Thorne, essoufflée. On ne peut pas téléporter Maxime par le biais d'une faille parce que Vanilla l'a affaibli – regardez son état pathétique ! – et donc probablement vidé de son énergie.

— Son état est dû à autre chose, mademoiselle Arbaleaz.

— De la torture psychologique ?

— Non, ce n'est pas ça. Il y a tant d'énergie en lui – peut-être autant qu'un Gardien – que son corps se dérègle.

— Comment ça ?

— Bonne question. Maintenez-vous à mon bras.

Kaléidoscope de couleurs. Leurs pieds se déposèrent sur un sol de pierre. Le dôme d'Al entra dans leur champ de vision.

Vanilla en prime.

— Sarah !

— Salutations à vous quatre.

— Reculez, ordonna Al au trio. (À Vanilla :) Que faites-vous ici ?

— Ce que j'ai à faire. Ce pour quoi l'énergie m'a formée.

Al leva les mains en direction du virus mutant ; ses réflexes étaient aux aguets et au moindre mouvement suspect, il déclencherait une offensive. Vanilla, quant à elle, souriait, parfaitement paisible.

— La propriétaire de Charmotout avait raison à ton sujet : tu n'aurais jamais dû mêler les sentiments à ton rôle de Gardien. Cela ne te va pas.

Laisse-moi dorénavant te montrer ton impuissance.

L'atmosphère se troubla et chacun leur tour, les aurores boréales se dissipèrent, comme si elles mouraient ; Maxime commença à trembler, au dépit de George et Thorne qui le soutenaient. Le vent tournait, et ce, en la faveur de Vanilla.

— Ce jeune homme, Maxime Patenaude, est à la base de mon plan. Quand j'ai fait sa connaissance-

— Tu étais amochée ! vociféra Maxime. Tes cheveux étaient en broussaille, tu saignais, tu agonisais !

— Cela est fort vrai. M'enfuir de ma prison a failli me détruire, mais créer une faille en plus pour me faufiler dans votre réalité minable... J'agonisais, en effet. Par chance, nous nous sommes croisés et tu m'as hébergée chez toi alors que tes parents étaient en vacances. Cet événement s'est déroulé pendant l'été, si je ne m'abuse.

— Sarah, s'il te plaît ! Aie pitié de moi !

— Ah ! admirez cette pauvre bête. On n'a jamais éprouvé d'affection pour lui qu'il se contenterait volontiers de ce que vous appelez la pitié. Peu importe. Tandis qu'il me prodiguait des soins, j'ai réalisé que Maxime avait été victime d'un « coup de foudre » ; ce petit chien était castré, asservi à mes foudrades. Cette réalisation n'a pas été instantanée, évidemment, et peut-être n'aurait-elle jamais eu lieu s'il n'avait pas insisté sur les sous-entendus. (Elle imita une voix nasillarde :) « Je me demandais ça sans raison, mais crois-tu au coup de foudre, Sarah, à un amour qui survient dès le premier regard ? » Lasse de lui, de son dévouement pour moi – il m'inondait de compliments ! –, je l'ai emprisonné entre le monde d'Al et l'IRL3.

Elle s'interrompit pour savourer l'expression désemparée d'Al, qui connectait déjà les points entre eux. Vanilla avait tout prévu !

— Sans relâche, je le forçais à manger pour qu'il se remplisse d'énergie, après quoi je la canalisais au plus profond de lui-même pour qu'elle ne s'échappe pas. Actuellement, il y a tant d'énergie en Maxime – presque autant qu'un Gardien – que son corps est en train de se déstabiliser. Il est une bombe humaine !

Dans un élan incroyable, Maxime se débattit et se jeta devant son bourreau.

— NON ! cria Thorne.

Vanilla décocha un rayon d'énergie vers Maxime, mais une bulle mauve translucide le couvrit, tel un bouclier contre lequel l'attaque se heurta ; le rayon, cependant, ne s'était pas brisé, et plutôt que de faiblir, il s'intensifiait de plus en plus.

Le bouclier semblait résister. Les étoiles scintillèrent.

Vanilla fixait Al. Il se concentrait afin de protéger Maxime.

— Ce n'est pas tout. Un soir, je séduisais un certain Mathieu Lécuyer lorsqu'il a parlé d'un de ses amis qui était au Club 70/30 alors que ça ne lui correspondait pas du tout. Par habitude, j'ai vérifié les auras dans la boîte de nuit et j'y ai détecté une Surveillante : la propriétaire de Charmotout. À mon étonnement, il y avait aussi les auras de deux adolescents près de l'entrepôt où se trouvait le Recycleur : l'une était normale ; l'autre était unique et forte.

Un deuxième rayon fonça vers Thorne, qui fut enveloppée d'une bulle mauve. Deux boucliers – deux rayons aveuglants, déchaînés, furieux, impétueux ! Le sol en tremblait, et le visage d'Al, on le voyait, se crispait sous l'énergie qu'il déployait dans ses efforts.

— Je me suis donc téléportée sur les lieux afin de neutraliser la propriétaire de Charmotout et extraire sommairement ses souvenirs. Entre autres choses, j'ai appris que ces adolescents, George et Thorne, étaient vos envoyés. Les anéantir aurait été un jeu d'enfant, sauf qu'un plan avait germé dans mon esprit : j'allais détruire, ensemble, Thorne et Maxime.

Elle se tut.

— C'est faux, rectifia-t-elle. J'allais détruire, ensemble, Thorne, Maxime... et toi, Al !

Troisième rayon. Un bouclier se forma autour d'Al, qui hurla de douleur. Une de ses jambes faiblissait.

— Dans peu de temps, trois bombes d'énergie exploseront presque simultanément. Ce sera sublime. (Son expression changea.) Oh ! Thorne, j'espère que tu ne tiens pas trop à George.

Quatrième rayon. George s'apprêtait à l'esquiver, mais un bouclier l'abrita.

— Vraiment, Al ? s'étonna Vanilla. Je te rappelle que George ne représente rien en matière d'énergie – pas même la parcelle d'un de vous trois ! Il ne représente absolument rien !

Al s'appuyait sur ses genoux, la tête levée, la souffrance tordant ses traits. Le ciel sombrait sous les rugissements, et peu à peu, les quatre boucliers craquèrent de partout.

L'un d'eux allait éclater.

Al, décontenancé, s'adressa à Thorne :

— Je suis désolé, mademoiselle Arbaleaz ! Monsieur Desrosiers doit se sacrifier pour nous !

— NON, AL ! JE VOUS INTERDIS DE FAIRE ÇA !

— Soyez rationnelle ! lui intima-t-il. Un bouclier de moins nous allouerait du temps pour-

— POUR QUOI ?

Vanilla s'immisça dans le conflit :

— Si j'étais toi, Thorne, j'écouterais Al : c'est un homme très sage qui n'a jamais fait d'erreurs de jugement. George n'est qu'un garçon parmi tant d'autres.

— VANILLA ! TA GUEULE !

— Peu importe, trancha Al. Vous me pardonnerez plus tard, mademoiselle Arbaleaz.

— NON !

Tout s'était déroulé si vite.

Maxime avait sauté hors de sa bulle mauve protectrice, et frappé par le rayon d'énergie de Vanilla, une secousse violente avait traversé le monde d'Al pour chaque morceau de son corps qui avait disparu. Dans une métropole, tous les gratte-ciel se seraient écroulés sur eux-mêmes tels de vulgaires châteaux de cartes, comme la civilisation, l'antithèse de la loi de la jungle ; l'humanité, face à elle-même, face à un vaste champ de débris et de poussière, aurait été contrainte de lutter, seule, sans soutien, contre un monstre vicieux : sa propre nature.

Vanilla n'avait pas anticipé ce suicide de Maxime, et profitant de sa surprise, Al avait réfléchi ses rayons d'énergie contre elle. Elle s'était accroupie, mais d'emblée, il l'avait dardée de faisceaux d'énergie et elle fut propulsée sur plusieurs mètres.

Les boucliers s'effacèrent. Alors que Vanilla se relevait, Al hurla au duo :

— Prenez votre réveille-matin et retournez immédiatement dans

l'IRL3 !

— Qu'allez-vous faire ?

— Avertir les Chefs. Dépêchez-vous, elle s'en vient !

Il frotta quelque chose en dedans de sa tunique, et sans plus de cérémonie, il se dématérialisa.

Le dôme d'Al était crevassé. Le halo bleu s'était éteint.

— Bonjour, Gardien.

La pièce était étroite, sobre et paisible. « Le Centre de Recueillement » la surnommait-on : c'était là qu'on s'isolait de toutes les perturbations – y compris l'énergie environnante – pour réfléchir.

La créature qui avait salué Al était bleue, à peine plus grande que lui. Son aura de sagesse incommensurable était supportée par sa voix, lente et grave ; ses yeux de chat, que rien n'émerveillait tant ils avaient vu de choses ; son front, trois fois plus long que celui d'un humain. Ses jambes étaient souvent croisées puisqu'il lévissait plutôt que de marcher.

Il n'avait pas de nom. Les noms instituaient une intimité et s'ils étaient revendiqués par Al, les Chefs ne cédaient pas à ce caprice contre-productif.

— Bonjour, Chef.

— Je l'avoue : votre présence ici me méduse. J'étais d'avis que vous retarderiez le plus possible cette conversation.

— Le terme « conversation » est impropre puisque je suis venu avec l'intention-

— De nous informer que des milliers de virus sont en liberté parce que leurs prisons ont été détruites.

— C'est cela.

— Votre présence n'a rien de si spectaculaire, en fin de compte. Cacher un Recycleur manquant, c'est une chose ; espérer faire de même avec les prisons, c'est une aberration. Moi et tous les Chefs avons senti une perturbation gigantesque dans l'énergie et c'est pourquoi je me suis retiré dans le Centre de Recueillement. Que s'est-il passé ?

— Le virus mutant, Vanilla, a insufflé pendant des semaines de l'énergie dans un jeune garçon afin d'en faire une bombe humaine. Elle a explosé il y a deux minutes à peine.

— Qui est ce garçon en question ?

— Un membre de l'IRL3 qui était retenu prisonnier entre mon monde et sa réalité. Il me faut – nous faut – rassembler toutes les ressources nécessaires pour arrêter l'hémorragie si-

— Non, s'opposa le Chef.

— Comment cela ?

— Assoyez-vous.

George ôta M. Réveil de sa poche quand un rayon d'énergie l'éjecta de ses mains. Une force invisible le renversa alors et cloua chacun de ses membres au sol – ses pieds, ses jambes, son ventre, sa poitrine, ses mains, ses bras, son cou et sa tête. Le ciel était complètement noir.

Les rugissements, multiples, étaient assourdissants. Son coeur se resserrait, comme si on s'était assis sur son thorax.

— Dans une vingtaine de minutes, des milliers de virus arriveront et ne feront qu'une bouchée de toi, George ! proclama haut et fort Vanilla. Entre-temps...

— Ne me touche pas ! la menaça Thorne.

PAF !

La gothique tomba dans un bruit sourd.

— Ça, c'est pour la droite reçue au cinéma.

— Je vous rappelle que pour bénéficier de notre aide, il vous faut vous débarrasser du virus mutant.

— Il est trop tard. Nous sommes au stade où nous limitons les dommages.

— Il est temps que je vous explique le processus de sélection des Gardiens.

— Enfin ! Pourquoi avoir changé votre fusil d'épaule ?

— Vous avez besoin du bagage intellectuel que je suis sur le point de vous transmettre pour gérer correctement la situation. Que les virus ravagent votre monde ou non, vous serez sous peu renvoyé dans le Récipient.

— QUOI ?!

— Cessez vos enfantillages. Je me demande parfois si nous n'avons pas raté votre formatage.

— Ne vouliez-vous pas dire « formation » ?

— Pas du tout. Ne vous êtes-vous jamais questionné sur votre apparence physique, proche de celle des humains ?

— Si. C'est parce que mon monde et l'IRL3 partagent le même Récipient.

— Nous avons menti. Votre apparence humaine a une cause bien plus limpide : vous avez déjà été humain.

PAF !

— Et ça, c'est pour chez George !

— (D'une voix brisée :) E-E-Enl-è-v-ve tes sa-sa-les pat-tes !

— Oh non ! Tu ne t'enfuiras pas !

Tout ce que George percevait, c'était par l'ouïe. Thorne se démenait comme un chat dans un bain d'eau froide, en vain : Vanilla était bien plus forte qu'elle. Après quelques gifles, partiellement couvertes par des rugissements, une certaine accalmie s'installa.

L'angoisse fit de même en George. Il avait peine à respirer.

— Thorne ?

— Comme vous le savez, l'énergie forme parfois des anomalies, tels des virus ou des êtres avec des talents, des capacités et des pouvoirs exceptionnels. Cela a été votre cas il y a des années : jeune adulte, votre aura était, en peu de mots, hors du commun. Vous n'étiez cependant qu'un humain parmi tant d'autres et vous travailliez pour une entreprise de restauration rapide. Nous étions les rares à estimer votre potentiel, bien au-delà de la confection de hamburgers ou de hot-dogs.

— Vous m'avez extirpé de l'IRL3.

— En quelque sorte. Il nous fallait vous mettre à l'épreuve, et pour cela, nous avons inséré un téléporteur dans une église que vous fréquentiez. Une statuette à frotter d'une manière précise pour l'activer.

Aux paroles du Chef, Al retira d'une poche de sa tunique la statuette de Sainte Brigitte, qu'il examinait d'un tout autre oeil. Elle était une relique de sa vie antérieure !

— La Gardienne de l'époque avait été promue Chef et un successeur était requis. Lorsque vous aviez accédé à son monde, nous avions fait de vous l'un des nôtres. Nous vous avons formaté : tous vos souvenirs de votre famille, de vos amis, de votre fiancée ; toute votre croyance chrétienne ; tout votre dévouement pour Dieu ; toutes vos inquiétudes, vos craintes, vos peurs ; tous vos succès, vos échecs ; tout avait été gommé. En outre, nous vous avons affranchi de certains handicaps comme celui de ressentir les sentiments. Votre vie humaine avait cessé. Votre aura était désormais celle d'un Gardien, prometteur de surcroît.

— Une fiancée ? Une famille ? Un dévouement pour Dieu ? (Sous le choc :) Que s'est-il produit ?

— Nous nous étions trompés. Contrairement aux autres êtres sans sentiments, vous étiez inapte à tolérer le vide en dedans de vous au point de mener des expériences dangereuses aux dépens de vos fonctions de Gardien. Ce dérapage a été la goutte qui a fait déborder le vase. Que croyiez-vous obtenir en modifiant votre propre aura ?

— Du... (Résigné :) Du réconfort. J'avais tout essayé auparavant : m'inventer un nom, partager les sentiments des membres de la réalité IRL3, me lier d'amitié durant mes rares rencontres avec les autres Gardiens... Comment parvenez-vous à traverser une heure avec cette terrible sensation d'être creux ?

— Une fois de retour dans le Récipient, vous n'aurez plus à vous soucier de cela. Votre piètre efficacité à gérer votre monde et l'IRL3 nous avait poussés à vous trouver un remplaçant : numéro 114252.

— Mademoiselle Arbaleaz ?

La force invisible s'évanouit et une énorme bouffée d'air emplit les poumons de George. Il se releva au plus vite, chancelant, quand l'image fut nette et qu'elle se rendit à son cerveau.

Il glapit.

La conjoncture était pareille à la fois où Vanilla lui avait divulgué sa véritable identité et qu'elle avait tenté de le tuer : elle tenait Thorne par la taille, un poignard en dessous de son cou. Rectification : la conjecture n'était pas pareille – elle était à l'avantage des virus. Dans moins de quinze minutes, les dernières résistances du dôme d'Al tomberaient et ce monde, comme l'IRL3, s'engloutirait dans le chaos.

— Il me semblait avoir été clair, George : si vous vous remettiez dans

mon chemin, les conséquences dépasseraient votre imaginaire.

Les virus se rapprochaient dramatiquement d'eux et ils leur en avisèrent par un nouveau rugissement, suivi d'un petit séisme, telle une réplique, qui les fit osciller. Vanilla se mit alors à étouffer Thorne avec son bras.

— Tout comme vos prédécesseurs, tout comme vous, numéro 114252 était une création inexplicable de l'énergie. Son aura était vive, ardente ; son potentiel, infini. Cette fois-ci, nous avons ajouté au réveille-matin d'un de ses amis, numéro 114211, la propriété de téléporter des gens dans votre monde. Ce que nous n'avions pas prévu, c'était l'évasion du virus mutant et les conséquences qui en découleraient.

— Mademoiselle Arbaleaz et monsieur Desrosiers ont enquêté sur la disparition des filles et c'est ensemble qu'ils ont atteint mon monde.

— Qui plus est, vous leur aviez confié la mission de récupérer votre Recycleur. Plutôt que d'intervenir, nous avons observé cette situation fortuite évoluer – aviez-vous, grâce à vos fragments de sentiments, établi une stratégie efficace pour stopper les virus ? La réponse nous était apparue promptement : non. Ils avaient, au contraire, brouillé votre jugement.

— Pourquoi révéler ces secrets à un Gardien qui va être renvoyé dans le Récipient ?

— Nous avons l'intention de vous congédier après le formatage de numéro 114252 ; or, celui-ci n'aura jamais lieu et il faudra vous dénicher un autre remplaçant. Dans l'intervalle, vous garderez vos fonctions.

— « Celui-ci n'aura jamais lieu » ? répéta Al.

— Vous avez interféré avec le destin de numéro 114252. Ce membre de l'IRL3 était voué à un rôle éminent, mais à cause de vous, son avenir n'est plus que de succomber entre les mains de numéro 114211.

— Succomber entre les mains de monsieur Desrosiers ? C'est impossible !

— C'est inévitable. (Sur un ton solennel :) Gardien, vous êtes la preuve vivante que les sentiments sont un fléau. J'espère que vous saurez sauver votre monde, sans quoi il n'y aura peut-être pas de lendemain pour les membres de la réalité IRL3.

Thorne forçait contre le bras de Vanilla autour de son cou, mais elle aurait autant pu déplacer un mur de béton à mains nues. La prise était robuste et ce ne serait pas ses maigres forces d'adolescente qui la déferait ; des bleus avaient creusé ses joues et plus elle suffoquait, plus la couleur de sa face s'approchait du rouge.

— Libère-la, Vanilla ! Je t'en supplie !

— Proposerais-tu un marchandage ? C'est intéressant : il s'agit de la troisième étape du deuil selon Elisabeth Kübler-Ross. La première est le déni, la deuxième la colère-

— Je m'en fous ! Vanilla, ne lui fais pas de mal !

— Hmm... (Elle réfléchit.) Je suis curieuse de nature : que ferais-tu pour l'épargner ? Quelle valeur lui attribuerais-tu ? Dix dollars ? Vingt ? Cent ? Mille ? Sortirais-tu avec moi ? Accepterais-tu d'être mon esclave ?

— Arrête !

— J'ai une idée, annonça-t-elle. (Ses yeux brillèrent.) Pour une fois, vous allez être sincères l'un envers l'autre.

Elle lâcha Thorne, qui massa la marque rouge autour de son cou, et elle la poussa vers George.

— Vous avez deux minutes pour vous déclarer votre flamme. Considérez cela comme une pièce de théâtre : soyez convaincants ; je veux des sentiments et de l'amour !

Ils se figèrent.

— Une minute et cinquante secondes.

— George... commença Thorne.

— Non, pas tout de suite. Tais-toi et écoute-moi.

Elle remua la tête en signe de consentement. George, quant à lui, parlait le plus rapidement possible, sans se soucier de ce qu'il y avait autour d'eux : ce n'était que Thorne Arbalez.

— Quand nous étions sur le quai, je me battais contre moi-même pour t'avouer ce que je ressentais à ton égard. La première fois que nous nous sommes rencontrés, je t'avais catégorisée comme une droguée sans ambitions et jamais je n'aurais cru que je développerais une telle attirance pour toi.

— (Souriant :) Moi non plus. T'étais le type le plus coincé sur lequel

j'étais tombée de ma vie.

— Je le suis encore.

— C'est vrai, mais tu m'as appris plein de choses. J'essayais toujours de faire mieux en ta compagnie.

— Tu m'as appris bien des choses, toi aussi.

Vanilla roula ses yeux.

— J'ignorais qu'avouer ses sentiments était si ennuyeux. Permettez-moi de pimenter un peu votre amourette.

Un poignard se dessina dans les mains de George, et à son contact glacial, la force revint. Malgré toutes ses résistances, il fut tiré vers Thorne, qui allait reculer quand Vanilla l'agrippa par-derrière.

— Lâche-moi !

George redoubla d'acharnement, mais ses pieds refusaient de s'enraciner : il était soumis à la volonté de sa marionnettiste, dont les instincts sadiques l'obligèrent à pointer l'arme blanche en direction de son amie – « Mais lâche-moi ! » tonitruait-elle.

— Ne panique pas, murmura Vanilla à son oreille. Tu ne l'auras pas réalisé qu'un tunnel de lumière t'aura reconduite dans le Récipient. Quelle sera la conclusion de ton existence insignifiante ?

— Ce sera pas toi !

— AIDE-MOI, THORNE !

— Ne prétend pas cacher ta peur. Elle se répand dans ton sang, contamine et empoisonne chacune des particules de ton organisme infect.

— Non ! C'est pas ce que je veux !

— En tant qu'humaine, tu es condamnée à l'impuissance.

— (Se calmant :) Non. Pas en ce moment. Pas à moi.

— Et pourquoi cela ?

— Car la peur est pas le dernier sentiment que je veux expérimenter. (Elle fixa George, qui combattait toujours.) Sur le quai, je ramassais mon courage pour te confesser mon attirance envers toi. Depuis des mois, tu hantais mes pensées, mais jusqu'à hier, avant qu'on s'embrasse, j'étais convaincue que c'était pas réciproque – on était si différents sur bien des points !

— T-T-Thorne...

— George, dis quelque chose. Je t'a... Je...

Le poignard n'était plus qu'à quelques centimètres de son coeur et George était hors d'haleine tant il se dressait contre la force invisible de Vanilla. Il lui aurait fallu trois fois plus de poumons pour respirer convenablement !

Alors, un miracle se produisit : il prit le dessus et recula de deux bons pas de Thorne !

— Pense à tous les souvenirs de nous ! lui pria-t-elle. La soirée de Sonya qui fut la genèse de notre amitié, nos pièces de théâtre, nos oraux, notre aventure dans la boîte de nuit, nos niaiseries... Pense à cette chimie qui est réelle !

George recula d'un autre pas, avec une incalculable difficulté cependant.

— Malheureusement, ces vulgaires illusions n'arracheront pas ton amie de son destin, rétorqua Vanilla. Elles ne seront qu'un memento de ta naïveté, et chaque fois que la blessure de sa mort brûlera, tu maudiras ton humanité. Tu maudiras tes sentiments.

Aussitôt, la force invisible annula les gains de George : il avança d'un premier pas, puis de deux supplémentaires.

— J-J-Je n'y-y arrive pas ! (Il s'époumona.) Thorne ! Aide-moi !

— (Hésitant :) Avec toi, je me sens complète ! Nos différences nous permettent de progresser et de toujours nous surpasser !

— C'est tout ? (Vanilla fut déçue.) Voilà qui s'appelle se retenir.

— George, je tripe sur toi ! Je suis folle de toi ! Tu es la personne la plus extraordinaire que je connaisse et je peux pas me passer de toi ! Mon cerveau, mon coeur, mon corps te réclament ! J'ai jamais ressenti quelque chose d'aussi fort, d'aussi incontrôlable que ça !

— AIDE-MOI !

— Je t'a-

Trop tard. Le poignard se planta dans le coeur de Thorne, et pendant que du sang s'écoulait en dessous de son chandail, son regard se transforma. Il semblait dire « Je suis désolée de t'avoir mis dans cette situation », mais ce fut au travers d'un hélas de sa bouche, son dernier soupir, que George en comprit son sens concret :

— Je t'adore.

Vanilla projeta le corps de Thorne contre lui et ils culbutèrent sur le sol, enfonçant le poignard plus profondément. Un peu de son sang se répandit sur les vêtements de George, qui, sous le choc, s'accrocha à elle comme un enfant s'accroche à sa maman.

— Thorne ! Réponds-moi !

Rugissements. Et la voix de Vanilla :

— Quatre minutes, George.

XIII

Adieu, Thorne

La perturbation dans l'énergie traversa Al, qui ferma les yeux, comme s'il ressentait la douleur de George. Le Chef était impassible, peut-être un peu agacé.

— Vous l'avez sentie, n'est-ce pas ?

— Oui, Chef. Mademoiselle Arbaleaz n'a cependant pas encore été supprimée par Vanilla.

— Cela ne tardera pas. Vous savez très bien que lorsqu'on meurt, la majeure partie de l'énergie n'est pas immédiatement réexpédiée dans le Récipient. Numéro 114252 pourrait être une seconde bombe humaine.

— Écoutez-moi : j'ai une idée. Il me faudrait un instrument qui est en votre possession.

— Pourquoi la Chambre haute vous le prêterait-il ?

— Car si tout se déroule comme prévu, Vanilla sera neutralisée et vous serez en mesure d'honorer votre parole en me prêtant main-forte. Au demeurant, je vais exiger de l'aide à tous les Surveillants de l'IRL3, que ce soit avec ou sans votre consentement.

— Vous sonnez de plus en plus comme un humain, mais je suis tout ouïe. Parlez. De quel instrument avez-vous besoin ?

— Vous le savez.

— Je m'en doute. Toutefois, il n'y a aucune chance pour que cela réussisse.

— Au contraire.

— N'utilisez pas vos sentiments, mais votre intellect, Gardien.

— Je m'explique...

Rugissements.

Le corps de Thorne reposait sur George. Elle était molle, froide. Le poignard était planté dans son coeur. Ce même coeur qui l'avait motivé à secourir Maxime Patenaude.

— *George !*

Le reste était futile. Ces échos tentaient de l'arracher de Thorne. Elle qui était vraiment importante.

Elle n'était pas morte. Pas Thorne.

— *George !*

Son expression désolée. Désolée de lui avoir glissé « Je t'adore » dans de telles circonstances. Voilà la conclusion de son existence.

— Debout, George, lui ordonna Vanilla.

Tout lui passait désormais par-dessus la tête. Pourquoi résister ? Amorphe, il déplaça le cadavre de Thorne – il geignit – et obéit à la directive.

— Qu'on en finisse, Vanilla. Élimine-moi, je m'en fous.

Son ton était monotone. Pourquoi ne pleurait-il pas ? Déjà qu'il avait de la difficulté à se faire des amis, il avait en plus été incapable d'être, pour une fraction de seconde, en harmonie avec ses propres sentiments. Thorne avait trouvé le sommeil éternel sans qu'il ait eu la chance de... De dire quoi, au juste ? Qu'il l'adorait ? Qu'il l'aimait ?

Était-il un monstre ?

— George, je veux que tu sois sincère avec moi.

Vanilla était à la fois émerveillée et choquée. Assister à la mort d'une personne était mille fois plus jubilatoire que de bêtement l'éliminer comme elle l'avait fait jusqu'à présent.

— Que ressens-tu ? Quel est le sentiment qui domine en dedans de toi ? T'empêche-t-il de réfléchir ? Est-il douloureux, libérateur, incontrôlable ?

— Je... Je ne sais pas. C'est sans importance.

— Thorne est morte.

— Non.

— Thorne est morte. Elle n'est pas dans ton coeur, dans ton esprit ou au Ciel avec les proches qu'elle aime. Elle n'est plus avec nous, et ce,

pour toujours.

— La ferme.

Elle jeta un coup d'oeil au cadavre de Thorne, à la recherche d'un indice pour élucider la nonchalance de George.

— La première étape du deuil est le déni – comment le casser ? Peut-être le problème réside-t-il dans la présence du cadavre de ton amie. Cela te donne l'illusion qu'elle est encore avec nous alors que son énergie se transfère graduellement dans le Récipient.

— Je... S'il te plaît, non.

— Le processus dure plusieurs semaines, sauf que nous allons l'accélérer : il reste suffisamment d'énergie en Thorne pour créer une seconde explosion. (Elle leva la main en sa direction.) Souhaiterais-tu lui faire un éloge funèbre ?

— Vanilla ! l'appela une voix dans son dos.

Elle fit volte-face pour confronter Al, qui, sans différer, la bombardait de faisceaux d'énergie. À cet assaut, Vanilla les absorba par un bouclier qu'elle forma en face d'elle ; puis, un disque lumineux fut envoyé vers Al, mais il le désintégra en croisant ses avant-bras en forme de croix.

George y vit une occasion favorable pour réintégrer l'IRL3. Où était M. Réveil ? Il fit plusieurs tours sur lui-même, et lorsqu'il l'entrevit, il se précipita sur Thorne, puis il la traîna jusqu'au réveille-matin. Son bras autour d'elle, il entra la combinaison. *Une fois à gauche, deux fois à droite...*

— Oh non ! Le téléporteur est à moi !

Vanilla lança un rayon contre M. Réveil, lequel fut éjecté des mains de George. Il tenta de le récupérer, mais elle choisit ce moment exact pour prendre sa forme de crocodile et foncer vers lui.

BAM !

Son museau se heurta à un champ de force qui la sépara de George. Vanilla fit demi-tour ; Al était en position de combat.

— (Sans dévier son attention du crocodile :) Monsieur Desrosiers, retournez dans l'IRL3 et ne revenez jamais dans mon monde sauf avis contraire.

— Mais Al ! Il ne reste qu'une ou deux minutes avant l'arrivée des virus !

— Ce n'est pas une négociation, monsieur Desrosiers ! Exécutez-vous.

Soit. C'était son problème. *Une fois à gauche, deux fois à droite...*

— Non, monsieur Desrosiers. Laissez le cadavre de votre amie ici.

— Je refuse ! protesta George.

— Faites-moi confiance.

Lui faire confiance. C'est ce qu'ils avaient fait et Thorne en avait payé le prix. D'un côté, l'amener avec lui serait une folie, une torture pour ses proches.

— Monsieur Desrosiers, si tout fonctionne, je pourrais ramener mademoiselle Arbaleaz à la vie.

Ressusciter Thorne ? Un peu contre son gré, il enleva son bras d'elle. *Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche et une fois à droite...* Des jets de lumière jaillirent de l'afficheur et le monde d'Al s'effaça pour être remplacé par la chambre de George.

Il examina M. Réveil : il lui fallait récupérer le corps de Thorne pour lui rendre un hommage à son honneur ! Se mordant les lèvres, il refit la combinaison. *Une fois à gauche, deux fois à droite, une fois à gauche...*

— George ! Mon enfant !

Il n'avait même pas relevé les yeux que sa mère le serra dans ses bras. Visiblement, elle s'était rongé les sangs pour lui.

— J'avais appelé chez ton amie, Thorne, mais selon son père, vous étiez au parc municipal ! J'ai attendu des heures sans recevoir un signe de vie de votre part !

— Pardon, maman.

— Oh mon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ton chandail. Il y a du sang ! Où étais-tu ?

— Au parc municipal, avec Thorne.

— J'y suis allée à un moment et vous n'étiez pas là. Comment ça se fait que tu aies du sang sur ton chandail ?

— Je... Je sais pas... Quelle heure est-il ?

— 15 h. Tu vas bien ? s'inquiéta Milène Lapré. Tu me sembles un peu pâle. Est-ce à cause de ce qui s'est produit il y a une vingtaine de

minutes ?

— Heu...

— C'était la chose la plus folle – et terrifiante ! – des dernières années. Anna elle-même avait cessé de se cacher derrière son masque de rebelle inébranlable.

Sans avertissement, les images du poignard dans le coeur de Thorne défilèrent devant George. Étourdi, il posa sa main sur son front et recula. Son teint blêmit encore plus.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, rien. C'est à cause des événements d'il y a vingt minutes ; je n'ai jamais rien vu d'aussi hallucinant, se hasarda-t-il. C'est ça... C'est pour ça que j'ai un peu de sang... J'ai trébuché...

Le sang qui coulait en dessous du chandail de Thorne. « Je t'adore », avait-elle soupiré.

— Tous les appareils électriques et électroniques ont arrêté de fonctionner d'un coup ! renchérit Milène. La télévision, l'ordinateur, mon téléphone portable... et après, des sortes d'ondes de choc ont balayé la maison, accompagnés de gros BOUMS effrayants ! J'ai craint un tremblement de terre, mais rien.

— Wow...

— Qu'avez-vous senti au parc ?

— La même chose que toi, maman. On aurait dit des bruits d'explosion.

— La rumeur soutient qu'au moins la moitié du Québec a été affectée par des phénomènes similaires. Des électriciens auraient fait des vérifications et dans certains coins, ce sont les fils des poteaux électriques qui ont rompu ; dans d'autres, ce sont les appareils en tant que tels qui ont grillé. En tout cas, chez nous, plus rien ne fonctionne !

— Sérieusement ?

Comment avait-il fait pour ne pas le remarquer ? Toutes les lumières étaient éteintes et il n'entendait pas la télévision, normalement allumée 24 heures sur 24 ! George s'éloigna de sa mère pour regarder par la fenêtre de sa chambre.

— Il y a beaucoup de gens et même deux policiers. Il semblerait que sans technologie, on redécouvre le processus de socialisation – tout le monde discute ensemble !

— Rejoignons-les.

— Oui, oui.

— Enfile ton manteau. Il fait froid en ce mois de novembre.

Dehors, on s'était rassemblé en divers groupes et tous, jeunes comme vieux, hommes comme femmes, introvertis comme extravertis, échangeaient entre eux avec ferveur. Pour cause : leur ville soporifique était depuis des semaines la cible de kidnappings mystérieux, et voilà qu'en plus, elle était l'hôte d'un phénomène surnaturel !

— Mais oui, je te le jure ! Mon micro-ondes s'est enflammé, et moi, j'ai dégagé l'extincteur du bordel dans mon placard quand je me suis souvenu-

— Tu mens.

— OK, j'exagère un peu.

Un garçonnet, qui courrait entre les groupes de personnes, s'arrêta devant George. Il tenait une brique de jus dans sa main, une source de fierté phénoménale si on se fiait à son visage rosé et à son sourire auquel une dent de lait manquait.

— Je suis plus cool que toi, affirma-t-il.

— Comment-

George n'avait pas complété sa phrase qu'il lui agita sous le nez sa source de fierté, laquelle arborait un tigre avec, au-dessous, la banderole « Jus sauvage à saveur de raisin. »

— Parce que moi, je suis fort comme un tigre ! ROAR !

Et il s'enfuit en riant, léger comme le vent, avec une simple casquette de travers pour se protéger du froid (« Mais j'ai pas besoin d'un manteau : je suis grand ! » s'était-il probablement justifié à ses parents). C'était un garçonnet plein d'entrain qui profitait de son enfance.

— Ah ! les enfants.

Le père de Thorne s'était approché de George, toujours avec sa bonne humeur habituelle. Il resserra la ceinture autour de son jean avant d'ajouter :

— Que ferait-on sans eux ? C'est incroyable comme un rien les amuse.

— En effet, approuva George. J'apprécie bien les enfants.

— Ma fille, plus jeune, s'émerveillait pendant des heures devant les

poissons dans notre aquarium. Sur un autre sujet : ça n'a pas été trop apeurant, au parc ?

— Un peu, oui. Thorne... (Il faiblit.) Elle est chez moi ; elle va venir bientôt.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien de grave. Elle... Elle a trébuché et elle est en train d'appliquer un pansement. Elle sera là bientôt.

— Parfait.

— Monsieur Arbaleaz...

— Oui ?

— Pourrais-je aller dans la chambre de votre fille ?

— Es-tu sûr que tout va bien ? Tu es blême.

— Oui, oui. Elle... Je veux récupérer son manteau... Il fait froid et... Elle s'en fout, mais je veux qu'elle ait son manteau...

— Vas-y. L'entrée n'est pas verrouillée.

George se faufila parmi un policier et un reporter pour pénétrer dans la demeure. Son pas fut déterminé tout le long du trajet, mais une fois devant la porte de la chambre, ses jambes défailirent et son courage s'envola.

— Tu es capable, George. Vas-y. Ouvre-la.

La phrase « Je suis fort comme un tigre » de l'enfant lui revint en mémoire et ce fut avec un sourire en coin qu'il tourna la poignée. À la vue du piano électronique placé en guise d'accueil, cependant, l'amertume prit le relais.

George fit glisser ses doigts sur le clavier, qui émit une série de notes discordantes. Thorne rêvait d'avoir un jour un véritable piano à queue, et pour elle, ce succédané électronique la motivait à atteindre son but – « Un jour, j'en aurais un vrai de vrai ! » répétait-elle.

Au désarroi de George, le vide persistait. Il s'était imaginé que la chambre déserte de son amie le ramènerait à la réalité, en vain : au fond de lui, Thorne n'était pas morte, mais simplement absente le temps d'une promenade.

Que lui fallait-il ? Se suspendait-il à l'espoir qu'Al ressuscite son amie ?

Plusieurs affiches de groupes gothiques étaient collées sur les murs

noirs et rouges ; globalement, la pièce était propre et servait surtout d'entreposage pour le piano. Il remarqua alors une bande de papier mauve sur la table de chevet.

Charme d'amour – Écrivez le nom de votre future moitié.

Sur la ligne, l'écriture plutôt masculine de Thorne.

George Desrosiers.

Voilà ce que Thorne avait acheté à Charmotout avant la disparition de Stéphanie : un symbole de son amour envers lui, encore invouable tant elle doutait de sa réciprocité !

— George !

Mathieu Lécuyer ! Que faisait-il ici ?

— George !

Et Vanilla ! Elle avait une effronterie incroyable de mettre les pieds dans la maison d'une personne qu'elle avait persécutée, puis tuée sans le moindre remords.

Non, elle n'avait pas tué Thorne.

Contre toute attente, une colère d'une rare intensité monta dans les narines de George et brûla ses muqueuses. Une crampe contracta sa main droite ; s'il ne se surveillait pas, il pourrait étrangler cette sorcière jusqu'à ce que sa tête explose. Pour venger Thorne... et toutes ses autres victimes.

Elle avait tué Thorne.

— Oui ?

Demeurer calme. Ne pas perdre le contrôle.

Il quitta la chambre pour retrouver Mathieu et Vanilla dans le salon. Elle le salua chaleureusement.

— Salut, George !

— C'est ça.

— Ça ne va pas ? Où est Thorne ?

— (Respirant fortement :) Elle est chez moi et elle va venir bientôt. Que faites-vous ici, dans la maison des Arbaleaz ? N'avez-vous pas envie d'être ailleurs ?

— C'est Liana qui souhaitait te voir, lui expliqua Mathieu. Monsieur Arbaleaz nous a informés que tu étais chez lui.

— En fait, commença Vanilla, j'avais besoin de toi parce que j'avais peur de la réaction de Mathieu. (Ce dernier parut étonné par cette révélation.) Je suis désolée, mais ce que j'ai à t'avouer n'est pas facile du tout et il fallait quelqu'un pour nous surveiller.

— Qu'y a-t-il, chérie ?

— Avant, sache que nos moments ensemble seront gravés pour toujours dans ma mémoire, peu importe ce que l'avenir a en réserve pour moi.

— De... De quoi parles-tu ?

— Il me faut retourner en Europe dans deux ou trois semaines. J'ai reçu un appel de ma famille – c'est important !

— Mais...

George reconnaissait cet air déconfit de Mathieu. Le même s'était emparé de lui après que sa copine de l'époque ait rompu avec lui ; et le scénario était sur le point de se renouveler, cette fois avec Vanilla – ou Liana.

— Ce n'est pas tout. Au cours des jours précédents, j'ai réalisé que je n'étais pas amoureuse de toi et qu'en réalité, je te considère comme un excellent ami. La passion a flouté mon jugement et je le regrette maintenant.

— P-Pourquoi me dire ça ?

— L'autre fois, tu me disais que dans un couple la sincérité était primordiale, les secrets inadmissibles. C'est une faveur que je te fais ; plutôt que de la comédie, tu as les faits. Mon désir le plus sincère est qu'on demeure des amis – les meilleurs amis au monde, si possible.

— Laisse faire, bougonna-t-il. Tu es conne d'avoir pris ça au pied de la lettre.

Mathieu bouscula Vanilla, et au lieu de s'excuser, il s'adressa à George :

— On se parle, tantôt ? J'aurais bien besoin d'un peu d'alcool pour oublier ça.

— Soit.

— Je n'ai pas l'intention de trop en abuser, de toute manière.

La porte d'entrée claqua. George fixait Vanilla, dont le sourire victorieux donnait envie de lui assener quelques claques.

— J'avais raison ! Notre amour en était un vulgaire où le mensonge est glorifié – la vérité, il s'en moquait ! Il ne m'a jamais désignée par une insulte telle que « conne » alors qu'il le pensait peut-être depuis les balbutiements de notre relation.

— Tu es fière ?

— J'ai fait progresser mes recherches... dorénavant inutiles puisque les virus sont en train d'attaquer le dôme d'Al. Je l'admets : bien que peu rationnel, c'est un Gardien particulièrement combatif.

— Que veux-tu ?

— Savoir ce que tu ressens par rapport à la mort de ton amie – que tu as tuée, soit dit en passant.

— Pardon ?

— Si tu avais été plus fort, tu aurais résisté et jamais le poignard n'aurait percé le coeur de Thorne – et par ricochet, le tien.

Il serra le poing.

Non, il ne frapperait pas Vanilla.

— Je vois... murmura-t-elle. C'est de la colère qui t'anime ; tu es donc à la deuxième étape du deuil.

— Je ne fais pas de deuil.

— Du déni, maintenant ? George, Al t'a menti pour que tu n'apportes pas le corps de Thorne dans l'IRL3.

— Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Mystère ! C'est un Gardien et sa devise est le secret. Voici ce que tu feras : saute à la dernière étape et accepte sa mort.

— Non.

— Ainsi soit-il.

À l'extérieur, un cri de terreur collectif retentit, et George, inquiet, s'élança vers la porte d'entrée. Les responsables : une dizaine de crocodiles affamés qui avaient encerclé les groupes de gens, en attente des instructions de Vanilla ! Les deux policiers, malgré leur frayeur, avaient dégainé leur pistolet.

— Ne t'en fais pas. (Vanilla était adjacente à lui.) Tu es le dernier sur notre liste. J'ai songé que nous pourrions éliminer un à un les habitants de cette ville ; peut-être cela te déliera-t-il la bouche et te fera-t-il réaliser ta situation.

Elle sortit du domicile, et constatant que George ne la suivait pas, elle se railla de lui :

— Viens ! Nous ne te mangerons pas – pas tout de suite, en tout cas !

Naturellement, les nombreux regards se dirigèrent vers la provenance de cette voix féminine. Si Vanilla géra bien cette pression, George eut plus de difficulté quand ce fut à son tour d'être dévisagé : sa mère, sa soeur, Mathieu, le père de Thorne... il les entendait chuchoter entre eux, mi-curieux, mi-appréhensif.

George procéda à quelques pas timides.

— Donne-moi ton réveille-matin, lui exigea Vanilla.

— Non !

— Je te suggère de ne pas me déplaire si tu veux retarder le plus longtemps possible une mort supplémentaire.

— (Maugréant :) Le voici.

— Parfait. (Elle le glissa dans sa poche.) Suis-moi.

Voilà qu'elle l'obligeait à être littéralement le centre d'attention. Une fois en dedans du cercle, George sentit un poids immense sur ses épaules : le sort de Saint-Laurier dépendait de ses actions et un faux geste les détruirait tous.

Un mégaphone se dessina dans la main de Vanilla, à la panique générale (« C'est une sorcière – de la magie ! ») Le bruit des chuchotements augmenta, mais il fut étouffé d'emblée par un grognement sonore des crocodiles.

— Mesdames et messieurs – oups, il est éteint. (Elle l'alluma.) Mesdames et messieurs, bienvenue à ce divertissement avant la fin de l'IRL3 ! À mes côtés, nous avons George Desrosiers. (Nouveaux chuchotements.) Quelqu'un se porterait-il volontaire pour être le second participant ?

Malaise. Aucune proposition.

— Évidemment. (Elle jugea la foule.) Toi, déclara-t-elle en le pointant du doigt.

— Moi ?

George l'identifia : c'était le garçonnet de tout à l'heure avec son jus sauvage à saveur de raisin ! Il le tenait encore dans sa main, mais cette fois, sa force de tigre manquait à l'appel et c'est avec une grande

prudence qu'il s'avança vers Vanilla.

— Ne faites pas de mal à mon enfant ! s'insurgea sa mère.

— Si j'étais vous, madame, j'avertirais plutôt George Desrosiers, car la survie de votre progéniture repose plus sur lui que sur moi.

— Levez les mains en l'air ! commanda l'un des policiers à Vanilla.

À titre de réponse, un rayon d'énergie anéantit son arme à feu, puis celui de son coéquipier. Leur bref courage s'était volatilisé aussi vite qu'il avait surgi.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demanda le garçonnet.

— Décris-toi brièvement.

— Je... Mon nom, c'est Oscar Tremblay. Je suis un gars, j'ai sept ans et je vais à l'école.

— J'ai cru comprendre que vous vous définissiez ici par le travail. Alors, réponds-moi, Oscar : que souhaitez-vous faire plus tard ?

— Je veux faire comme mon papa... Mécanicien !

— Charmant. (Avec un sourire :) Je te présente George Desrosiers.

XIV

Le début de la fin

Pigeant dans le registre maternel, Vanilla adopta un ton lénifiant à l'endroit du garçonnet.

— George Desrosiers est presque un adulte. Dans quelques mois, il aura 18 ans ; mais je vais te confier un secret, Oscar : il a tout sauf hâte d'atteindre sa majorité, car dans le fond, son coeur est encore celui d'un enfant.

— Je... hésita Oscar. J'ai quand même sept ans. Et j'ai hâte d'être un adulte, moi.

— Je n'en doute pas un instant. Que tiens-tu ainsi ?

— Du jus sauvage à saveur de raisin... Avec un tigre, là...

— Oui, je t'ai entendu plus tôt. George a un réveille-matin du nom de M. Réveil, le savais-tu ?

— Je le savais pas...

— Bien. Regarde alentour de toi : vois-tu tous ces gens qui nous observent ?

Le garçonnet tourna autour de lui-même, mais ce qui retenait surtout son attention, au-delà des visages apeurés et des respirations saccadées, c'était les crocodiles. Il avait déjà visionné un reportage où ces méchantes créatures avaient été responsables de la mort d'innocentes personnes.

— Tant et aussi longtemps que tu te conformes à mes volontés, tu n'as rien à craindre, que ce soit pour toi ou pour eux. Tu n'as pas à comprendre ce que j'exige. Maintenant, va vers George et fixe-le dans les yeux.

— OK.

— Ton papa travaille-t-il fort ? se renseigna Vanilla.

— De neuf à cinq heures.

— Ce sont de grosses journées ; pourquoi ton papa passe-t-il autant d'heures à son travail plutôt que d'être, par exemple, avec toi ou sa famille ?

— C'est pour avoir de-

— Ne te retourne pas. Fixe George dans les yeux.

— C'est pour avoir de l'argent, reprit Oscar. Il faut de l'argent pour vivre. Maman travaille elle aussi, et moi, je vais à l'école.

— Que faites-vous avec l'argent amassé ?

— Maman et papa m'achètent de la nourriture, des vêtements, des crayons... et des fois, j'ai des cadeaux. Quand maman a eu une promotion, on a fait un voyage dans le Sud. La plage était géniale ! Y faisait chaud !

Cette évocation de la belle plage du Sud égayait le garçonnet, pour qui ce voyage comptait parmi les meilleurs moments de sa vie. Vanilla poursuivit cependant :

— Ensuite, que se produit-il ?

— Mes parents retournent travailler.

— Le cycle recommence : ils travaillent à nouveau, sans quoi la famille ne survivra pas, ne consommera pas et ne remboursera pas ses nombreuses dettes – l'hypothèque, l'automobile, les prêts d'études, etc. As-tu hâte d'avoir un travail ?

— Oui ! Je veux être mécanicien comme papa ! L'école, c'est plate. Mes parents, eux, aiment pas le travail. Ils disent que ça les épuise et qu'ils sont pas libres durant leurs semaines. Papa adore revenir chez nous avec une bouteille de vin. Ça le détend.

— Ton papa se drogue-t-il ?

— Non. J'ai juré de jamais toucher à de la drogue. C'est mal.

— Pourtant, l'effet de détente et de légère euphorie que ressent ton papa s'explique par le fait que l'alcool est une drogue, soit un produit psychoactif naturel ou synthétique principalement consommé pour ses effets sur l'esprit ou sur l'organisme, ayant un potentiel d'usage nocif, d'abus ou de dépendance et qui peut être légal ou non.

— Au Nouvel An, y'avait plein de bouteilles chics et de coupes étincelantes, comme si elles étaient en cristal ! C'était magnifique ! Tout

le monde s'amusait et j'ai même eu le droit à une gorgée de champagne lors du toast – j'étais tellement fier ! La drogue, elle, détruit des vies et rend malheureux.

— Cela n'empêche pas à l'alcool de tuer 2,5 millions de personnes par an, et ça, c'est en négligeant toutes les familles ou relations détruites. En comparaison, le sida et la tuberculose sont responsables de 1,8 et 1,7 million de décès respectivement.

— Ça suffit ! s'offensa le père. N'avez-vous pas honte de-

— Tiens, je t'avais oublié ! l'interrompit-elle. En quoi l'alcool n'est-il pas une drogue ?

— Pardon ?

— Satisfaire mes demandes accorde des minutes supplémentaires à votre fils.

— O-OK, c'est une drogue. Il faut juste ne pas en abuser, comme bien des choses dans la vie : la modération s'avère même être bonne pour la santé – ce sont les scientifiques qui l'affirment !

— L'alcool étant une drogue, il a tendance à créer une dépendance qui peut autant se traduire par la nécessité de boire deux coupes de vin toutes les fins de soirée comme par celle de s'enivrer à chaque occasion présente.

— Papa dit qu'un de mes monocles était atteint de... heu... (Oscar hésita.) Une maladie au nom bizarre qui faisait qu'il pouvait pas se contrôler...

— L'alcoolisme ?

— Ouais. Papa dit que si mon monocle ne contrôlait plus sa consommation d'alcool, c'est parce qu'il était malade.

— Admettons que quelqu'un ne contrôle plus sa consommation de marijuana, est-ce à cause d'une maladie ?

Silence.

— Vous êtes si fascinants, vous, les humains : vous vous proclamez anti-drogues, mais jamais, ô grand jamais vous ne blâmez l'alcool ! Les fameux scientifiques que vous vénerez garantissaient autrefois que fumer occasionnellement était bon pour la santé parce que de puissants lobbys de tabac les soudoyaient. Vous le savez aujourd'hui, et malgré tout, vous êtes trop bêtes pour réaliser que l'on fait de même avec l'alcool : ses prétendus bienfaits sont nébuleux et pulvérisés par ses

méfaits.

S'apercevant qu'Oscar était confus, Vanilla changea de sujet :

— Y a-t-il une fille qui t'attire ? Une fille que tu aimes ?

— Beurk ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. Je préfère être avec mes amis !

— Comment ça ?

— Elles font juste parler et elles détestent le sport !

George eut un soupir las : ce que Vanilla tentait de lui montrer par l'intermédiaire d'Oscar, il l'avait réalisé depuis que la lourde transition s'était opérée en lui. Quitter le monde de l'enfance le peinait, mais contrairement à ses amis, celui des adultes l'horrifiait tant il lui apparaissait inférieur en tous points.

Vanilla, elle, avait un air méprisant : c'était exactement ce qu'elle voulait entendre.

— C'est pourquoi ton réveille-matin a un nom, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à George. Tu es si effrayé par le monde des adultes que tu t'accroches à ce que tu peux, mais rien à faire : on t'y entraîne contre ton gré. Tu as été initié au travail par ton boulot d'étudiant...

— (Résigné :) Récemment, j'ai bu jusqu'au point de me saouler... continua George. N'affirme-t-on pas que l'alcool est un plaisir adulte ?

— ... Et tu as aimé – tu aimes encore ! – Thorne. Ah ! l'amour, le sentiment le plus humain, le plus apte à élever quelqu'un comme à le détruire !

— Je... Je n'aime pas Thorne.

— Pourquoi t'entêtes-tu à renier ainsi tes sentiments ? Il s'agit d'une insulte à sa mémoire.

— Je... Je suis pire qu'Al, je suppose.

— L'alcool ou le travail, je te comprends – je te comprends parfaitement. Mais l'amour ? Si j'étais humaine, j'en rêverais jour et nuit du beau prince charmant qui m'épouserait sur son cheval blanc.

— Voilà de belles paroles. Dommage que de ta bouche, elles soient vides de sens.

— Pourquoi as-tu si peur de l'amour ? Qu'est-ce que moi et tous les membres de cette réalité ne saisissons pas ?

Ils se toisèrent. Elle patienta une bonne minute, mais le mutisme de

George motiva Vanilla à attraper le garçonnet par le poignet et à annoncer dans son mégaphone :

— Mesdames et messieurs, votre voisin, George Desrosiers, est prêt à tuer un jeune garçon rempli d'avenir – un futur mécanicien – plutôt que d'avouer ses sentiments !

À la surprise de George, il ne reçut que peu de compassion pour le guêpier dans lequel il était ; on voyait des regards manifestement indignés et on distinguait des paroles de désapprobation.

Suis-je le seul pour qui c'est aussi difficile ? « J'aime Thorne », c'est tout ce qu'il faut. Ça ne sauvera personne, mais je gagnerais quelques minutes supplémentaires pour... Pour arrêter Vanilla et les milliers de virus ?

— Laisse-moi t'apporter mon aide, proposa Vanilla. Tantôt, en inspectant ta chambre, j'ai trouvé un vieux cahier et j'ai noté un fait intéressant.

George s'en souvenait, de ce vieux cahier dans lequel il avait abordé le sujet de ses sentiments envers Thorne. Qu'avait-il écrit, déjà, à la fin ? « Le cahier, lui, se rappellera constamment ce que je lui ai confié, et avec un peu de malchance, quelqu'un de curieux serait en mesure de lui extirper son contenu. »

— Ne pas admettre ton amour pour Thorne à qui que ce soit, incluant tes proches, est une chose ; mais ton cas est bien plus fascinant : tu ne l'admet pas à toi-même ! Par exemple, tu adoucis « amour » par « sentiment amoureux. » Le problème, George, c'est que tu n'affrontes pas la réalité. Fais-le ! Décris-moi ton amour envers Thorne, ta souffrance actuelle, ta misère !

Mais George n'y arrivait pas. Les mots magiques refusaient de concrétiser la réalité – sa réalité.

— Tu me déçois. (À Oscar :) Je suis sincèrement navrée.

Le mégaphone se dissipa. Un des virus pénétra dans le cercle et fit face à Vanilla, laquelle ne lâchait pas le garçonnet.

— Je te promets que ce sera sans douleur, Oscar. Ton intervention n'aura pas été inutile, car d'une certaine manière, tu ne seras jamais adulte. Ton enfance sera immortalisée.

— Non !

La mère d'Oscar s'était interposée entre Vanilla et le crocodile ; sans

hésiter, le père avait emboîté son pas, puis avec toute l'assurance envisageable, il avait pris la parole :

— Ne faites pas de mal à notre enfant : c'est notre bien le plus précieux ! Notre amour est inconditionnel au point où nous acceptons de mourir pour lui !

Elle les considéra avant de pousser Oscar vers ses parents.

— Rejoins-les. Vous serez détruits en même temps.

La scène avait quelque chose de sordide : la famille était réunie, comme pour une séance de photos dont le thème flirtait avec le macabre, sans jamais y faire référence explicitement. Les yeux clos, les parents étreignaient Oscar, qui avait enfoui sa tête dans leurs bras protecteurs, où il était toujours en sécurité.

Le crocodile ne bougeait pas.

Alors, les lèvres de Vanilla s'étirèrent en un rictus abominable.

— Oscar...

Fini le ton rassurant. On y décelait désormais une pointe maléfique.

Le garçonnet la regarda.

— Q-Quoi ?

— Dis adieu à tes parents.

— Mais-

— J'ai menti. Tu seras éliminé à part d'eux.

Elle leva sa main et un rayon d'énergie fonça vers lui.

— Papa, maman, j'vous aime. Protégez-moi.

Les parents serrèrent leur progéniture, et au même moment, une bulle mauve les couvrit ; à son contact, le rayon fut réfléchi dans le ciel. Des exclamations d'étonnement s'échappèrent, et d'instinct, Vanilla fit volte-face.

Il était là, en dehors du cercle. En dépit de sa modeste taille, Al dégageait une aura redoutable et rassurante qui n'avait que d'égal sa détermination à préserver l'IRL3.

— C'est le début de la fin, Vanilla. Les Surveillants luttent avec acharnement pour défendre mon dôme, mais quand je t'aurais eue, les virus seront désorientés par l'absence de leur numéro un et nous vous vaincrons.

— Et comment prévois-tu nous vaincre à toi seul ?

— Je ne suis pas seul, rectifia-t-il.

À ses côtés, cinq Surveillants se matérialisèrent, telle une lignée de robots : ils n'affichaient aucune hésitation, aucune peur, aucun doute face à l'ennemi. Toutefois, ils étaient très distincts les uns des autres, que ce soit au sujet de leur race (Blanc, Noir et Asiatique), de leur sexe (femme et homme) ou de leurs vêtements (allant du très sobre au très excentrique) ; malgré leurs différences, tous oeuvraient coude à coude pour le plus grand bien.

Alors, le cercle se défit. Dans un rugissement retentissant, les virus s'élançèrent vers Al et les Surveillants.

Simultanément, les rayons et faisceaux d'énergie fusèrent vers les crocodiles, et si certains d'eux eurent le museau embouti, d'autres, plus habiles, parvinrent à se faufiler jusqu'à leurs assaillants.

Par conséquent, la distance qui séparait les camps adverses fut laminée au strict minimum et les combats se déroulaient dans une proximité dangereuse. Notamment, un Surveillant avait peine à esquiver les multiples coups de queue en sa direction, et ce, n'en déplaît à une silhouette filiforme suggérant une agilité remarquable – un esprit créatif aurait baptisé cet enchaînement de mouvements « la danse mortelle. »

— Viens, George ! Qu'est-ce que tu fous ?

On le prit par le bras, et pendant que les gens courraient se réfugier, on l'entraîna de force jusqu'à la maison des Arbalez.

Mais George ne portait pas attention aux cris effrayés, aux rugissements, au désordre ambiant. Tout ce qui lui importait, c'était le combat qui se déroulait au nom de l'IRL3 : si Al était tué, comment ferait-il pour revoir Thorne ? Il devait gagner pour qu'elle revienne à la vie, car sinon-

Pourquoi divaguait-il ainsi ?

Elle ne reviendrait pas.

— GEORGE !

Non... La queue d'un virus transperça le cœur d'un Surveillant, lequel, droit comme une barre de métal, disparut au complet en moins de dix secondes. Un petit séisme ébranla Saint-Laurier, et dans un vacarme spectaculaire (« CRAAAAC ! »), un arbre se déracina, puis bascula avec des fils de poteaux électriques.

Excepté ce faux pas, les Surveillants et Al se défendaient honorablement. Leur véritable obstacle n'était pas tant les virus, mais bien Vanilla, dont les aptitudes étaient supérieures à celles de ses semblables : elle esquivaient les attaques rivales et presque chacune des siennes manquait de renvoyer un Surveillant, quelques fois Al lui-même, dans le Récipient.

— GEORGE ! POUR L'AMOUR DE DIEU !

Il fut tiré dans la maison des Arbalez, et une fois à l'intérieur, bien contre sa volonté, George se retourna. Mathieu le devisageait, abasourdi par les événements récents.

— Une vraie folle, marmonna-t-il. Une vraie folle. Que faisait-elle avec moi ?

— Aucune idée.

Mathieu eut un rire amer.

— Qu'y a-t-il ?

— Moi. J'ai traité une même fille de « conne » et de « vraie folle » ; une heure plus tôt, l'embrasser était mon seul désir. Si j'avais su que l'amour me jouerait autant de tours...

BOUM !

Un bruit sec résonna dans les nuages – le ciel allait-il leur tomber sur la tête ? En écartant les rideaux du salon, George vit par la fenêtre que la bataille faisait rage : Vanilla était un électron libre qui donnait énormément de fil à retordre ; en outre, quand un virus était renvoyé dans le monde d'Al, un autre apparaissait pour combler le vide.

— Pourquoi Al est-il ici ? murmura George pour lui-même. Il doit avoir une stratégie...

— Quoi ? demanda Mathieu.

— Rien.

Al tâchait de viser Vanilla, mais les virus semblaient avoir comme consigne de la protéger coûte que coûte. À faible distance d'eux, un reporter téméraire commentait l'action pendant que son caméraman la filmait.

— Tu comprends quelque chose à ce cirque ?

— Pourquoi ce serait le cas ?

— Tu as l'air moins stupéfait que moi.

— Tu viens d'apprendre que ta copine est amie avec des crocodiles et qu'elle lance des rayons – tout ça juste après qu'elle ait rompu avec toi. C'est dur d'être plus stupéfait.

— ATTENTION !

Ils se jetèrent à terre lorsqu'un rayon d'énergie dématérialisa la fenêtre et qu'un second termina sa folle trajectoire sur la télévision. Mathieu aida George à se relever.

— Ça va ?

— Oui, oui.

— Tu crois que c'est une bonne idée de se cacher dans le sous-sol ?

— (Peu convaincu :) Allons-y.

On aurait juré que la scène survenait en pleine Deuxième Guerre mondiale. À la lumière du jour, au-dessus d'eux, les bruits de rugissements, de destruction, de rayons et de faisceaux d'énergie bombardaient Saint-Laurier ; dans la noirceur, leur unique refuge empestait le vieux produit désinfectant, et après s'être cognés quelques fois, ils découvrirent que tout était sens dessus dessous.

— Aïe ! se récria Mathieu. Tu penses que ce sont ces crocodiles qui ont perturbé le fonctionnement de tous les appareils électriques et électroniques ?

— Sûrement.

— Leur sous-sol est pas très bien rangé.

— En effet.

— Chut ! Il y a des bruits de pas !

— Aïe ! Mon pied !

— Pardon, s'excusa monsieur Arbalez.

— Ah, fiou, c'est vous. J'avais peur que ce soit-

— Où est Thorne ? Toi et cette fille aux cheveux blond sale, vous parliez d'elle comme si elle était morte.

— Elle est chez moi, en sûreté, je vous le jure.

— Que fait-on ? demanda Mathieu.

— Je réfléchis.

George passait au peigne fin chacune des hypothèses qui se brusquaient dans son esprit. Un début de mal de tête se pointa : tout

analyser lui requerrait trois cerveaux !

— Tu partages ?

— Ce n'est pas si simple... Est-ce que Vanilla – Liana, pardon – a déjà fait ou dit quelque chose d'étrange ?

— Pas de mémoire. Je la trouvais spéciale, mais ça, c'était à cause de mes sentiments.

— A-t-elle déjà mentionné le terme « IRL3 » ?

— Quoi ? Non.

— Tu connaissais déjà cette fille ? se surprit monsieur Arbaleaz.

— Oui... Non... Je sais plus...

— Le « monde d'Al » ? Le « Récipient » ? La « Balance » ? Les « failles d'énergie » ?

— Non, non, non et non.

— Je fais fausse piste, marmotta George. Ce n'est pas sur Vanilla que je dois me concentrer, mais sur Al.

— Al ?

— Le chauve. Le nain. Celui qui a sauvé Oscar et sa famille.

— George, que sais-tu que j'ignore ? s'inquiéta Mathieu.

— Merde, merde, merde ! Je ne parviens pas à comprendre le pourquoi !

Un point de départ valable, c'est tout ce qu'il lui fallait. Le reste serait comme lorsqu'on tire sur la ficelle d'une bobine : les nouvelles informations se dévoileraient à la queue leu leu et George ferait inéluctablement les liens entre elles. Mais où se dissimulait cette fameuse ficelle ?

— (Toujours à mi-voix :) Al n'a pas l'intention de battre Vanilla au combat puisqu'elle le surpasse amplement. Donc, la solution se situe ailleurs...

Thorne !

— Oui, bien sûr... Thorne, c'est elle, le point de départ... Si Al m'a demandé de laisser son corps dans son monde, c'est parce qu'il en a besoin pour neutraliser Vanilla. Comment ? Qu'a Thorne de si unique ? Son aura ; son aura l'est. Il avait précisé qu'elle était forte, surprenante. Et Vanilla... Elle disait que Thorne avait suffisamment d'énergie en elle

pour en faire une bombe... Non, je ne vois pas...

George se remémora les paroles d'Al, encore nettes et claires, porteuses d'espérance : « Monsieur Desrosiers, si tout fonctionne, je pourrais ramener mademoiselle Arbaleaz à la vie. »

— Il me faut retourner dehors, annonça-t-il finalement.

— Quoi ? Tu es dingue ?

— J'espère que non.

— C'est de la folie ! protesta monsieur Arbaleaz. Reviens !

Dans sa course pour monter l'escalier, George se heurta le gros orteil contre une marche. Ravalant un sacre, il ouvrit la porte d'entrée : à quelques mètres de lui, Vanilla avait toujours l'avantage sur Al et les Surveillants.

— Vanilla ! hurla-t-il. VANILLA ! réessaya-t-il en crachant presque ses poumons.

Sa tentative pour la distraire se solda par un échec. Al voulait réunir Vanilla et Thorne dans un même endroit, ce à quoi George était prêt à s'exposer à la mort s'il y avait une chance que peut-être – peut-être – son amie ressuscite.

— VANILLA !

Une idée lui traversa l'esprit : au lieu d'amener Vanilla à Thorne, pourquoi ne ferait-il pas l'inverse ?

— Les virus...

Les virus étaient le souci. Dès que le cadavre de Thorne serait dans leur mire, ils n'en feraient qu'une bouchée.

— Quoiqu'à l'heure actuelle, les virus attaquent le dôme d'Al. Il doit donc avoir trouvé un moyen de l'abriter... (Il se tapa le front.) Je suis con ! Je n'ai plus M. Réveil ! Je ne peux pas me téléporter dans son monde !

— Monsieur ! l'interpella-t-on.

Le reporter se braqua devant lui comme le caméraman pointait l'objectif en sa direction. Tous deux avaient peine à tenir leurs appareils tellement la fébrilité était à son comble – leur reportage serait sans aucun doute le plus visionné dans le monde et les patrons se presseraient pour leur offrir le salaire de leurs rêves !

— Monsieur, nous sommes avec – oh, on s'en fout ! (La voix du

reporter cassait.) Avez-vous un commentaire concernant ce qui se-

— Pas de commentaire.

Il se rapprocha de la zone de combat dans l'espoir d'être, d'une certaine manière, plus près de la réponse qu'il cherchait. Rien. Quelques rugissements parfois... Des rayons... Vanilla... Des Surveillants... Al... C'était la guerre...

— Monsieur ! réitéra le reporter.

— (Se retournant :) Non, je n'ai pas de-

Derrière le reporter, une vieille femme à bout de souffle avait peine à se tenir debout. En s'avancant, elle tomba sur ses genoux, puis s'affaissa sur les côtes.

— Écartez-vous, dit George en s'approchant d'elle.

La mourante gémissait de douleur, non pas le genre qui surprenait par son intensité, mais par sa douceur qui allait decrescendo. Comme si elle s'était aventurée dans la jungle, ses vêtements violets étaient déchirés, sa peau entaillée. Une de ses boucles d'oreilles manquait ; la seconde était en fait une araignée morte.

Les yeux de George s'écarquillèrent : il venait d'avoir une révélation !

— C'est la propriétaire de Charmotout !

— Mais il a raison ! s'exclama le reporter. (Au caméraman :) Faites un zoom sur elle, je vais la questionner !

George s'efforça à déchiffrer les plaintes de la propriétaire, en vain : le reporter s'était abattu sur eux avec rien de moins qu'une déflagration de questions.

— Madame, pourquoi avez-

— Attendez donc, s'opposa George.

— Madame, qu'est-ce qui vous a-

— Attendez !

— Étiez-vous au courant-

— ATTENDEZ ! (Le reporter se raidit.) Elle essaye de parler, se justifia George plus calmement.

Il tendit presque son oreille dans la bouche de la propriétaire de Charmotout. Sous peu, elle rendrait son dernier souffle et les quelques mots laborieux qu'elle articulait provenaient du plus profond de son

ventre.

— Al... Virus mutant... En-

Le rugissement d'un virus la coupa, et George sentant qu'elle agonisait, il la somma d'accélérer la cadence.

— Plus vite !

— Virus mutant... en liberté... Trop tard...

— Non, non... J'ai besoin de votre aide. Vous devez me téléporter dans le monde d'Al.

— Pas de téléporteur... Renvoyé dans le... Récipient... pour éviter... que virus mutant l'aie... Suis échappée par une faille... Très affaiblie...

— Ça pourrait sauver l'IRL3 !

— Désolée...

La propriétaire sentit alors un regard se poser sur elle – autre que celui de George, du reporter et de l'objectif de la caméra. Péniblement, elle parcourut la zone de combat des yeux : Al lui hochait la tête en signe d'approbation.

Vanilla nota cette communication non verbale, mais elle n'eut pas l'occasion de réagir : la propriétaire de Charmotout avait agrippé George par le bras et ils furent plongés dans un kaléidoscope de couleurs. Quand l'adolescent en sortit, il se retrouva dans le monde d'Al, seul ; la Surveillante avait été anéantie par la faille.

En guise de bienvenue, une série de rugissements faillit percer ses tympan. George examina le ciel : si à Saint-Laurier on affrontait au plus une dizaine de virus, le monde d'Al, lui, était aux prises avec une invasion !

Des milliers de ces monstres s'étaient rués vers un dôme d'Al fortement endommagé, mais par chance, les centaines de Surveillants avaient formé au-dessus d'eux un gigantesque bouclier translucide qui agissait comme un champ de force. Chaque fois qu'il absorbait un coup de queue, des ondes de couleurs aléatoires se propageaient sur la zone affectée pour se dissiper ensuite.

— Surveillant 172, soutenez le groupe SC à l'arrière du dôme ! entendit George.

— Compris.

La plupart des Surveillants accouraient d'un bout à l'autre pour

réparer magiquement le bouclier qui se fêlait ; une minorité, cependant, avait la tâche de transporter les virus au loin et de les cloître dans des prisons temporaires.

— Surveillant 103, à mon signal, ordonnez à votre groupe de se téléporter à la zone S13 du monde d'Al ! Nous renverrons quinze virus là-bas – enfermez-les dans une prison temporaire !

— Parfait.

— MAINTENANT !

Des virus et des Surveillants disparurent. Vanilla se matérialisa près de George, qui sursauta : on aurait dit qu'elle venait de prendre un enfant en flagrant délit.

— Pourquoi Al désirait-il que la propriétaire de Charmotout te transporte ici ?

— Je... Je ne sais pas...

Il ne parvenait pas à ignorer le cadavre de Thorne, et lorsque Vanilla le remarqua, elle exhala un murmure perplexe. Puis, Al apparut en brandissant un bâton noir où, à son extrémité, une boule d'énergie blanche brillait.

— Qu'est-ce ? s'enquit-elle.

— Quelque chose dont l'existence est uniquement connue des Gardiens et des Chefs.

En fait, Al avait déjà glissé un mot à George sur cet instrument ; néanmoins, Vanilla comprit plus rapidement que lui sa fonction.

— Je vois... C'est pour me combiner à Thorne. Elle a encore suffisamment d'énergie en elle pour contrebalancer la mienne.

— Le Fucyteur ! lâcha enfin George.

XV

La tortue sentimentale

Al allait pointer le Fucyteur vers Vanilla quand elle lui décocha un rayon d'énergie. Une bulle mauve le couvrit et dès qu'elle se fut dissipée, il se risqua à un second essai pour combiner Thorne au virus mutant ; toutefois, un autre rayon en sa direction le força à lancer l'instrument à George, et pour diviser l'attention de Vanilla, il la bombarda de faisceaux d'énergie.

— Monsieur Desrosiers, dirigez le Fucyteur vers elle !

George l'attrapa du bout des doigts et Vanilla, tout en esquivant les attaques d'Al, lui envoya un rayon d'énergie. Il l'évita de justesse, mais ainsi faisant, il se plaça dans la mire d'un deuxième rayon qui, heureusement, fut réfléchi par une bulle mauve protectrice. Quand elle s'effaça, une trêve prit le dessus : Al avait cessé son offensive et Vanilla fixait George.

— Tu n'oseras pas me combiner à Thorne.

— Si ça peut la ramener...

— Al t'a menti, George. Même si cette combinaison fonctionne, l'énergie de Thorne ne servira qu'à contrebalancer la mienne. Elle n'en aura pas assez pour vivre.

Nerveux, George attendait qu'Al infirme les dires de Vanilla, mais avant même d'entendre une quelconque justification de sa part, il réalisa qu'il avait été manipulé.

— Je suis désolé, monsieur Desrosiers. Il fallait-

— Vous vous êtes servi de moi.

George ne remarqua pas que sa propre voix s'était durcie, qu'elle coupait autant qu'une lame de rasoir – et là-dedans, Al représentait l'éteint poil incarné.

— C'est sans importance. La combinaison sauvera l'IRL3 en entier !

— Je ne reverrai jamais Thorne.

— Une personne, monsieur Desrosiers ! Une personne et toute votre réalité survivra !

— Mais Thorne est morte pour toujours, expliqua Vanilla à Al. Ne comprends-tu rien aux humains ?

— Ne te fais pas d'illusions, la prévint George. Je vais quand même te combiner à Thorne.

— Alors vas-y, le nargua Vanilla. Tu sais ce que tu as à faire pour ressusciter ta belle – ah non, c'est vrai, elle ne reviendra pas !

George tenait fermement le Fucyteur, mais à la fois ses mains et son esprit refusaient d'actionner l'instrument, comme si Vanilla les avait paralysés. Ou était-ce le mensonge d'Al qui l'avait déçu et qui le faisait hésiter ?

— Tu es désillusionné, affirma-t-elle ; et peu à peu, tu deviens contrarié contre toi-même. Tes sentiments pour Thorne ont brouillé ton côté rationnel, qui lui, ne croyait pas en un miracle.

— Peu importe. Je te combinerai à Thorne pour mettre un terme à tout cela.

— Ma destruction ne stoppera pas les virus.

— Certes, débuta Al, mais elle les déstabilisera et les Chefs nous prêteront main-forte. Ainsi, il sera bien plus aisé d'enfermer les virus dans des prisons temporaires, puis de fortifier celles-ci.

— (Se tournant vers lui :) Je vois. Les apparences sont parfois trompeuses : tu possèdes une certaine intelligence. Heureusement, mon sort ne dépend pas de toi. (Elle plongea son regard dans celui de George.) J'attends.

— J-Je... bégaya-t-il.

Les yeux de Vanilla rougissaient.

— Je n'y parviens pas, Al !

— Monsieur Desrosiers, je suis désolé de vous avoir menti, mais vous devez actionner le Fucyteur !

— Que vous êtes minables, vous, les êtres humains ! cracha Vanilla. Incapables de régler quoi que ce soit ! Votre réalité peut bien sombrer dans les guerres, les conflits, la corruption, les dépressions, les suicides

et je ne sais quoi encore !

— Je vais te combiner à Thorne !

— Cesse de parler et fais-le !

Moment de tension.

— Évidemment, tu n'agiras pas. Pourquoi le ferais-tu si, en parallèle, tu hésites toujours à avouer tes sentiments ?

— Plus maintenant.

— Quoi ?

— J'aime Thorne ! Je l'aime et je regrette tellement d'avoir espéré un « Tu me plais beaucoup » sur un plateau d'argent ! C'est la fille la plus extraordinaire que j'ai connue et que je connais ! Elle défendait Maxime, elle-

— Prends garde : tes éloges creux risquent de te poursuivre le jour où tu découvriras qu'une gothique comme elle n'a rien de si extraordinaire.

Des larmes se mirent à couler le long des joues de George : Vanilla avait tort de A à Z ! Il avait vécu si longtemps dans le déni de ses sentiments que libérés de leurs chaînes, ils étaient désormais indomptables !

— Oh... (Vanilla était émerveillée.) George, George... Tu es convaincu que ton amour ramènera Thorne... Quelle naïveté ! C'est très, très touchant.

— Je vais te combiner à Thorne !

— Fais-le !

D'un mouvement sec du bras, George braqua le Fucyteur sur Vanilla, mais elle s'y était préparée et elle répliqua par un rayon d'énergie. Il s'emmêla les pieds, et en trébuchant, l'instrument lui glissa des mains ; un faisceau frôla Vanilla, qui dut faire volte-face afin de se défendre contre Al.

George rampa jusqu'au Fucyteur... Il semblait si lourd... Son cerveau était surchargé... Tout défilait tel un film saccadé... Une série d'images sans son... Excepté un rugissement...

Le Fucyteur... Vers elle...

Au-dessus, une certaine panique se répercuta parmi les virus... Cette perturbation dans l'énergie... Vanilla fit un 180 degrés... Sa figure se transforma – elle n'avait aucunement anticipé ce retournement de

situation...

Néanmoins, ses lèvres s'étirèrent en un rictus final, le plus méchant, abominable, rempli de haine et de passion pour la destruction, la torture, le mal. Le genre de rictus qui surgit dans un cauchemar traumatisant, et qui malgré un réveil brutal, malgré cette scissure avec l'univers onirique, s'imprime dans votre rétine pour vous persécuter et vous hanter.

— J'espère que tu pleureras de chagrin devant le cadavre déformé de ta Thorne chérie.

Vanilla s'éleva dans les airs, chacun de ses membres en extension. Son corps se fissura à plusieurs endroits et de puissants jets de lumière jaillirent des fentes ; à la suite de quoi, des traînées de poussière bleues l'enveloppa, et tels des tentacules, elles se tracèrent autour du cadavre de Thorne, qui se mit à scintiller.

La combinaison avait lieu.

Pendant que les formes de son amie se modifiaient peu à peu, Vanilla se désintégraît ; les virus chargeaient, chargeaient, chargeaient contre le bouclier afin de le briser et de secourir leur numéro un.

S'il vous plaît, faites qu'elle revienne à la vie. Je veux la revoir. Je veux Thorne !

La gorge de George se noua alors.

— Le virus mutant a été éliminé ! annonça un Surveillant. Aux groupes concernés : naviguez dans l'IRL3 au cas où il y aurait des virus en liberté !

Si pour George, Thorne avait été jusqu'à maintenant une ravissante gothique au style singulier, elle n'était plus qu'un vulgaire croisement entre un crocodile et un semblant d'humain. Sa peau blanchâtre et douce était dorénavant noire, presque calcinée, recouverte d'une cuirasse d'écaillés rugueuses et de bosses dures ; sa colonne vertébrale, elle, s'était prolongée en une longue queue molle qui retombait à terre.

On avait bafoué son corps, comme certains vandales saccageaient des tombes pour leur plaisir personnel.

— Oh, non... Thorne...

Tremblant, il s'avança vers son amie dans un véritable cri d'animal blessé, rossant le sol d'innombrables coups de poing jusqu'à se fendre les jointures ! Il avait été stupide, bête à manger du foin, naïf, imbécile, épais, crétin, abruti, sot, demeuré-

Crraac !

— Monsieur Desrosiers, poussez-vous !

Trop tard. George se raidit brusquement et il baissa les yeux, incapable de réagir : une queue de crocodile venait de lui transpercer le coeur par-derrière !

— *MONSIEUR DESROSIERS !*

En bordure de sa joue, un ruisseau étincelant qui se jetait dans une mer complète de rage et de peine. Le temps s'était arrêté pour offrir un cliché magnifique de la misère des humains : impuissants, ces figurants de la vie devaient continuer leur train-train quotidien en assistant à une myriade d'injustices.

— *À tous les Surveillants : le bouclier est fendu !*

— *Réparez le sommet du bouclier !*

Le thorax de George commença à s'estomper. Plusieurs rayons d'Al sifflèrent à ses oreilles bouchées pour terrasser le virus, et lorsque la queue fut extraite de lui, la poupée de chiffon qu'il était s'effondra.

— *Tenez bon, monsieur Desrosiers !*

Des mains... Des mains froides... Sur son thorax... Les rugissements... Il entrevit une créature bleue...

— *Les autres Chefs... rejoindront... dans la lutte...*

...

George ferma les yeux un instant, puis lorsqu'il les rouvrit, l'ambiance s'était métamorphosée : il aurait juré qu'on le préparait pour son sommeil éternel tant elle était apaisante. Sa tête était lourde, sa conscience engourdie. D'une certaine manière, il se sentait au Paradis.

— Où suis-je ? articula-t-il difficilement.

La pureté du ciel, d'un bleu vif, éclatant, resplendissant, assommait George. Parmi ses bouffées de chaleur, il distinguait des sons certes indistincts, mais qui le relaxait, comme s'il bronzait sur une plage chaude ; au lointain, il entendait le va-et-vient nonchalant de la mer, qui montait, descendait, montait, descendait, montait et descendait pour éroder le cap...

À moins qu'il divaguât : cette frontière entre la vie et la mort distordait ses perceptions, atténuait les stimulus en provenance de l'extérieur. Il avait l'impression d'être allongé sur un lit d'eau et plus il

s'enfonçait dans ses draps soyeux, plus il somnolait.

— *Ne vous endormez pas, monsieur Desrosiers.*

— Où suis-je ?

La silhouette floue d'un nain se précisa dans son champ de vision – Al ! Ses paroles entraient dans ses oreilles, mais plutôt que de s'imprégner dans son cerveau, elles rebondissaient contre les parois de sa boîte crânienne – quelle migraine irritante ça lui donnait !

— *...lité se... an.*

— Aïe... Quoi ?

— Cette réalité se nomme Adan.

— Adan... répéta-t-il.

George fut silencieux quelques minutes, le temps de reprendre pleinement connaissance. Il tenta de se lever, mais une vive douleur lui cingla le dos et le cloua sur la surface moelleuse.

— J'ai échoué... déclara-t-il.

Al s'agenouilla à ses côtés, mais George, incapable de mouvoir sa tête vers lui, dut à la place contempler le ciel.

— Que voulez-vous dire, monsieur Desrosiers ?

— Ah ! (Son ton fut amer.) Oubliez ça.

— Parlez-moi.

— Non. Je vais perdre les nerfs.

— Faites-le.

— Al... Je me suis déjà déchaîné tout à l'heure, à la vue du... Pourquoi m'avez-vous alimenté de faux espoirs au sujet de Thorne ? se fâcha-t-il. Quel crédule j'ai été ! Je voulais qu'elle revienne ! Je voulais réentendre sa voix ! Je voulais revoir ses mèches bleu électrique s'agiter lorsqu'elle s'énervait ! Je voulais sentir son odeur !

— Vous n'avez pas idée de l'état dans lequel je suis. Il me fallait sauver mon monde ainsi que chacun des membres de la réalité IRL3. Pour cela, le cadavre de mademoiselle Arbaleaz était un prérequis obligatoire.

— Vous m'avez menti, et comme un imbécile, je vous ai fait confiance !

— Monsieur Desrosiers, croyez-moi quand je dis que je ressens de la

culpabilité. Je vous ai désappointé pour une énième fois. J'ai prétendu que votre amie ressusciterait alors que les chances pour que cela se produise étaient nulles.

— Fermez-la. Vous n'êtes qu'un vulgaire robot incapable de concevoir le moindre sentiment. Je me considérais comme insensible, mais à côté de vous, je suis le plus grand des tendres.

L'image de Thorne surgit dans son esprit, et plutôt que de s'emporter davantage, il décida de se calmer. Contrôler sa respiration s'avéra ardu, mais il y parvint : la colère n'était pas le dernier sentiment qu'il souhaitait expérimenter.

— Vous savez... La première fois que j'ai aperçu Thorne, je l'avais catégorisée comme une droguée sans ambitions.

Il eut un rire sincère, empreint de nostalgie.

— Son apparence détonnait, et moi, vite sur la gâchette du préjugé, j'avais immédiatement fait le lien avec un usage de drogues... Et elle consommait parfois de l'alcool ou du pot... Mais ce n'était pas sa principale caractéristique et j'avais au final du respect pour elle...

— Monsieur Desrosiers, je suis navré. Je...

— Je suis en train de mourir, n'est-ce pas ?

Hésitation de la part d'Al, qui avait une larme à l'oeil. Il scrutait George comme s'il cherchait la confirmation à un questionnement qui accaparait sa matière grise.

— J'ai scellé la brèche d'énergie.

— Mais... ?

— M-Mais elle est trop profonde, et bientôt, votre suppression recommencera.

— ... Est-ce que vous pleurez ?

— Je suis un monstre, monsieur Desrosiers ! hoqueta Al. Tant et aussi longtemps que je n'étais pas en contact avec des membres de la réalité IRL3, j'arrivais à gérer – difficilement, certes – le vide en dedans de moi. Depuis ma rencontre avec vous deux, cependant, j'ai réalisé à quel point mes décisions étaient inhumaines, et ce, même quand je pensais bien faire.

— Pourquoi m'avoir transporté dans la réalité Adan ?

— Tournez votre tête vers moi. Lentement, très lentement.

Avec une peine physique et morale, il se plia à l'instruction. Près d'Al, le fantôme de Thorne s'était dessiné : bien qu'elle ne fit rien de spécial, sa simple présence suffit à George pour sentir son cœur être transpercé une seconde fois.

— Cette réalité, non peuplée, a une particularité : elle permet de refléter le désir le plus profond d'un individu. J'ignorais si cela serait cruel ou non....

— Je... Je ne sais pas.

Thorne... Dans son regard joyeux, insouciant, libre, il revoyait toute la complicité qui les avait unis pour le meilleur et pour le pire – que ça lui manquait !

— Malheureusement, ce n'est pas elle, soupira George. Ce fantôme n'est qu'une extension de moi-même, une fabrication de mon inconscient.

— C'est vrai.

— Je ne veux plus la voir. Faites-la partir.

— Soit.

Il remua la main, et en conséquence, le fantôme se volatilisa.

— Oh ! Al... Je m'ennuie tant d'elle... Ça ne fait même pas une journée... Je... (Il se mit à faiblir.) Je sens que je m'endors...

— Tenez bon, monsieur Desrosiers.

— Je suis fou de Thorne... Ma vie ne fait aucun sens sans elle... Je n'aurais jamais dû me retenir ainsi... J'aurais dû faire comme tout le monde et « déclarer ma flamme. »

— Vous... l'aimez ? s'enquit Al.

— Plus que tout au monde. J'ai été réticent à l'admettre, et c'est dommage que ce soit dans de telles circonstances que je le fasse, mais l'amour est un sentiment formidable. Tu es léger, tu es vivant, ton cœur bat la chamade... Un peu comme un paon, tu cherches à être sous ton meilleur jour pour impressionner l'autre... Tu rêves de lui, parfois...

— Cela semble être un sentiment merveilleux.

— Ce l'est. Je voudrais tellement qu'elle revienne à la vie et qu'on vive ensemble pour l'éterni-

Un gémissement interrompit son flot de paroles. Au centre de son champ de vision, un point noir apparut et il s'élargit en un tunnel sombre

avec, au bout, une lumière intense vers laquelle George se sentit attiré. Sa voix n'était plus qu'un murmure :

— Mais ce serait m'accrocher encore à un mensonge, non ? Pourquoi pas... Ce sera elle, la conclusion de mon existence... Ce sera Thorne Arbaleaz...

— Monsieur Desrosiers...

Son appel se heurta au cocon d'euphorie, de bien-être et de paix que ressentait George. Serein, il fit ses adieux :

— Au revoir, Al.

— Mons- (Il inspira.) George, je suis désolé d'avoir ainsi abusé de ton amour envers Thorne.

Il n'accepta ni ne refusa les excuses d'Al. Seul un faible râle continu était perceptible dans le fond de sa gorge, puis celui-ci s'éteignit et ce fut le silence.

Al renifla – qu'il se haïssait de ne pas pleurer à chaudes larmes, comme l'humain d'autrefois l'aurait fait ! Il se haïssait d'avoir utilisé l'amour de George pour parvenir à ses fins, alors que juste avant, il n'avait eu aucun réel remords !

Pourtant, en dépit de sa colère, l'adolescent avait préféré que le sentiment final de son existence en soit un aussi beau que l'amour qu'il portait envers Thorne. C'est avec un sourire aux lèvres qu'il l'avait quitté, lui qui avait signé son arrêt de mort.

Sa suppression recommencerait bientôt.

— Au revoir, George.

Al passa sa main sur son front avant de lui rabattre les paupières. Il se redressa, et muet, il observait les deux fantômes qui s'étaient dessinés en face de lui.

George et Thorne semblaient si heureux ensemble.

Non seulement l'élimination de Vanilla avait eu l'effet d'un coup de fouet sur les Surveillants, mais elle avait en plus démotivé les troupes de virus. Ceux-ci s'attaquaient toujours au bouclier, avec cependant bien moins de vivacité, et peu à peu, leur nombre diminuait.

Toutefois, Al n'y accordait guère d'importance. Il considérait le cadavre déformé de Thorne quand le Chef le rejoignit.

— Que faites-vous ? s'enquit-il.

— Je réfléchis, Chef. Pourquoi êtes-vous ici ? Ne cloîtrez-vous pas les virus dans leurs nouvelles prisons ?

— Nous avons l'avantage à l'heure actuelle. Je me questionnais sur la raison de votre inaction : il ne faut pas se reposer sur nos lauriers.

— Je regrette d'avoir été responsable de tant de morts – George, Thorne, Maxime, Stéphanie et une tonne d'adolescentes dont le nom m'est inconnu. Je me demandais si leurs vies auraient pu être épargnées.

— Les sacrifices sont nécessaires. Chaque jour, des membres de la réalité IRL3 périssent, et normalement, vous passez par-dessus. Pourquoi ne faites-vous pas de même cette fois ?

Al s'attarda à Thorne : elle était si jeune, avec un avenir, des projets, des ambitions, des désirs... Selon le Chef, lui-même avait eu une fiancée, mais on s'était débarrassé de toutes les traces d'elle dans sa mémoire pour ne pas nuire à son rôle de Gardien, comme si on avait nettoyé une tache sur un joli parquet.

— Parce que j'ai appris à connaître George et Thorne. Ils... s'aimaient, et je crois... je crois que cela m'a impressionné... Leurs sentiments, aussi... George a préféré se suspendre à son amour pour Thorne plutôt qu'à sa colère envers moi... Il n'a pas craint son retour dans le Récipient... Et elle, elle a risqué sa propre existence pour sauver Maxime...

— Sans sentiments, numéro 114252 aurait réalisé que cette mission de sauvetage était futile.

— C'est grâce à cette mission de sauvetage que nous avons connu le plan de Vanilla, réfuta Al. En quelque sorte, ce sont ses sentiments qui m'ont aidé à élaborer une stratégie avec le Fucyteur.

— Si vous aviez été un bon Gardien, rien de ce gâchis ne se serait produit. Au travail, désormais ; les virus ne nous attendent pas. Et cessez de nommer les membres de réalité par leur prénom.

— Pardon.

— Néanmoins, combiner le virus mutant à numéro 114252 a été un succès, et ce, contre toutes nos attentes. Pour cela, nous sommes prêts à vous donner une seconde chance. Vous aurez sous peu une convocation au conseil des Chefs.

Il s'éloigna, laissant derrière lui un Al toujours aux prises avec la

question qui rongait son for intérieur : aurait-il pu épargner toutes ces vies ?

Je suis un monstre.

Al souleva Thorne dans ses bras, puis libéra une main pour activer son téléporteur. Une fois dans la réalité Adan, il la déposa aux côtés de George, et méditatif, il allait réintégrer son monde lorsque la réapparition des fantômes stoppa son geste.

Tant que ses yeux ne s'aventuraient pas au-dessous de la ligne d'horizon, il entretenait l'illusion de deux adolescents amoureux qui s'enlaçaient ; dans les faits, il avait été le responsable de leur séparation brutale et jamais ils n'avaient eu l'occasion d'exprimer quoi que ce soit qui dépassait leur amitié.

« Amoureux ». Un mot vide de sens. Soudain, son ventre s'agita et une chaleur réconfortante foisonna en dedans de lui.

Que se passe-t-il ?

Un rire allègre résonna dans sa tête, et pendant un court instant, une fraction de seconde, il se remémora un visage radieux avec des traits féminins auxquels il n'avait jamais su résister. Une vraie belle jeune femme dans la fleur de l'âge.

— *Non, non ! Je ris pas de toi ! Je suis secouée, c'est tout ! Oui, je le veux ! Je veux être avec toi pour le restant de ma vie !*

Il ne se souvenait ni de ses cheveux, ni de sa voix, ni de son corps, ni de ses goûts, ni de son travail, ni de ses passions, ni de ses rêves. Ni même de son nom.

Il se souvenait juste qu'elle venait d'accepter sa bague de fiançailles. Elle était sa promise.

Et elle faisait chavirer son coeur.

Al éclata en sanglots : durant ses expériences avec les sentiments, ce qu'il avait senti était si minime que ce contact avec un tel amour déchaîné, passionné et incontrôlable l'ébranla. Le fantôme de George, circonspect, lui demanda :

— Qu'y a-t-il, Al ?

— Oh ! ma fiancée... Elle était si mignonne, si unique... Quand elle avait accepté, émue, ma bague de fiançailles, j'étais l'homme le plus heureux au monde... Maintenant, mon corps est tout ce qu'il reste de moi ; celui que je suis réellement a été gommé par les Chefs !

— Quel est le rapport avec nous ?

— Je vous ai entraîné dans ce bourbier, vous, deux jeunes avec un avenir, des passions et des rêves ! se reprocha Al. Vous étiez amoureux l'un de l'autre, et ce sentiment merveilleux, je l'ai revécu l'espace d'une seconde ! Je comprends désormais les conséquences de mes actes.

— Je ne t'ai pas condamné, n'est-ce pas ?

— Tu aurais dû le faire. Qui plus est, avec le fardeau d'autant de morts sur mes épaules, je n'ai pas envie de reprendre mes fonctions de Gardien.

— Tu n'as pas le choix : c'est ce que les Chefs veulent et tu leur dois obéissance. C'est pourquoi l'énergie t'a formé.

— Je le sais.

— Cesse de pleurer. Fais ce qu'on attend de toi.

— Oui.

Il essuya ses larmes, et sans plus de cérémonie, il se téléporta dans son monde. Le fantôme de Thorne disparut, mais celui de George n'en eut pas l'occasion, car le Gardien fut de retour avec, dans sa main, le Fucyteur.

— Que fais-tu ?

N'étant qu'une extension d'Al, le fantôme connaissait pertinemment la réponse ; cela ne l'empêcha pas de le fixer en signe d'avertissement : il n'était pas rationnel et son action serait irréversible. Il devait y réfléchir.

— Je fais ce qu'on attend de moi.

Le fantôme s'estompa au moment où il dirigea l'instrument vers le cadavre de George. Celui-ci, comme ce fut le cas pour Vanilla, se fissa et de puissants jets de lumière jaillirent des fentes ; cette fois, cependant, les traînées de poussière, rouges, entourèrent le Gardien et se prolongèrent ensuite jusqu'à l'adolescent.

Alors, George se redressa le dos et une première bouffée d'air fut aspirée goulûment par ses poumons. Haletant, il dévisagea Al, qui, agrippé à son Fucyteur tant ses jambes tremblaient, avait rompu la combinaison.

— A-Al ? Que se passe-

La disparition des filles... Stéphanie Monette... La propriétaire de Charmotout... M. Réveil... Les virus... Vanilla... Le poignard, dans le

coeur de Thorne... Le virus qui le transperce... Adan... Sa mémoire lui revint !

Adjacente à lui, le cadavre de Thorne reposait sur un nuage, épouseur gracieux de ses formes biscornues. Sous le choc, George tâta ses bras, doutant de la véracité même de ce que lui renseignait sa vue. Et si son sens du toucher fabulait ?

— Reste assis, intervint Al.

Ses jambes commencèrent à se dissiper, ce à quoi il fut obligé de raffermir sa prise au Fucyteur. Sa coordination était aussi précise que celle d'un ivrogne se supportant à un réverbère.

— Al ! Que se passe-t-il ?

— Oh ! ma tête...

— Qu'avez-vous fait ?

— J-J'ai combiné une partie de mon énergie à la tienne pour te ramener à la vie. (Voyant que George prenait son pouls :) Ne panique pas. Ton organisme va se stabiliser.

— Mais... Pourquoi-

— Écoute-moi, George. Je ne peux discuter longtemps avant de procéder à la seconde phase du processus, largement plus délicate que la première.

— La seconde phase ?

Al geignit, mais il réussit, quoique difficilement, à articuler un discours cohérent.

— Thorne a en elle l'énergie de Vanilla que je dois contrebalancer, et ça, c'est sans compter les dommages qu'il me faut réparer. (Il fouilla dans sa tunique et jeta une statuette de Sainte Brigitte sur un nuage.) Voici mon téléporteur que j'ai configuré pour qu'il vous ramène à Saint-Laurier, toi et Thorne. La combinaison est celle-ci : frotte-le une fois vers le haut, une fois vers le bas et trois fois vers le haut.

— Al...

— Promets-moi une chose. Promets-moi de te servir de ton intellect – c'est ton plus bel outil –, oui, mais jamais au détriment de ce que tu ressens au plus profond de toi : tes sentiments sont tes alliés et pas, comme certains le croient, tes ennemis.

Al eut un sourire rassurant.

— Ne crains rien. Tout va bien se dérouler.

— Je...

— Merci, George Desrosiers.

Le Fucyteur se réactiva, et sous les yeux ébahis de l'adolescent, Al s'annihila au fur et à mesure qu'il se combinait au cadavre de Thorne : adieu les écailles, la peau calcinée et la queue molle ! Comme l'instrument tombait sur un nuage, elle avait retrouvé son corps de jeune femme gothique.

Al, lui, n'était plus.

— T-Thorne ?

Rien. Il se traîna jusqu'à elle.

Puis, une voix légèrement enrouée.

— George ?

Un véritable déluge noya les maigres résistances sur le chemin de George et c'est sanglotant, fou de joie, qu'il la serra dans ses bras, toutefois sans qu'elle réplique tellement elle était confuse.

— Oh mon Dieu, Thorne ! Je suis si heureux de te revoir !

— Qu'est-ce que-

Enfin, elle comprit.

— Oh, George... Le poignard... Je... Je t'avais avoué mes sentiments et Vanilla-

— Chut. C'est fini. Nous avons gagné. C'est fini.

— George...

— Chut. Ne dis rien.

Il plongea son regard dans le sien : aussi dévastatrice qu'une catastrophe naturelle pouvait être, l'espoir d'un avenir meilleur renaissait toujours au bout du compte. Déjà, une série de promesses déferlaient en lui pour qu'il bâtit, avec Thorne, une toute nouvelle relation entre eux – plus jamais il ne renierait ses sentiments !

George ramassa le téléporteur et ils se levèrent en se soutenant mutuellement.

— Thorne ?

— Quoi ?

— Je t'aime.

— (Souriant :) Retournons sur Terre. Tu me raconteras tout.

— Oui.

George frotta la statuette de Sainte Brigitte selon les instructions d'Al et ils disparurent.

Pour aller plus loin

Je ne prétends pas détenir la connaissance universelle sur les thèmes qui ont été effleurés dans ce premier roman un peu touche-à-tout – rien de moins anormal puisque je n'avais que 17 ans lors de son écriture ! Par conséquent, je vous encourage à pousser votre réflexion plus loin ; voici quelques suggestions de références :

- Le sujet de l'amour est abordé par Platon dans son dialogue magistral *Le Banquet* (~ 380 avant J.-C.)
- L'excellent livre de Lois Lowry, *Le Passeur* (1993), se déroule dans une société futuriste où les émotions et les sentiments ont été éliminés afin de garantir l'harmonie.
- Le film *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin (1936) raconte la dernière aventure de son personnage Charlot, dans laquelle il est un ouvrier confronté aux problèmes de son époque : la crise économique, le travail à la chaîne, le chômage, etc. Une satire burlesque et encore d'actualité !
- La définition du mot « drogue » varie selon les organismes ; celle qui me plaisait le plus provenait de l'OFDT, mais encore là, il m'a fallu la modifier.
<http://www.ofdt.fr>
- Les chiffres avancés sur les décès causés par l'alcool, le sida et la tuberculose proviennent de l'OMS ; ils sont consultables par le biais des liens ci-dessous :
http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2010/alcohol_20100521/fr/index.html
http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2011/alcohol_20110211/fr/index.html
http://www.who.int/topics/millennium_development_goals/diseases/fr/

- Un document intitulé « Les jeunes et les publicités d'alcool » est trouvable sur le site Réseau Éducation-Médias :
[http://www.media-awareness.ca/francais/ressources/documents_de_informati
on/jeunes_et_pub_alcool.cfm](http://www.media-awareness.ca/francais/ressources/documents_de_informati
on/jeunes_et_pub_alcool.cfm)
- Un article avec le titre « Vieillissement : Le resvératrol à la rescousse » (2006) est en ligne sur le site de Radio-Canada.
[http://www.radio-canada.ca/nouvelles/science-sante/2006/11/01/004-
vieillissement-molecule.shtml](http://www.radio-canada.ca/nouvelles/science-sante/2006/11/01/004-
vieillissement-molecule.shtml)

Remerciements

Merci à Julie Bourassa, cette philanthrope dans l'âme, de toujours me rendre un peu plus humain ; merci de m'avoir accompagné dans chacune des phases de ce roman – Dieu sait le nombre d'erreurs et d'incohérences qu'elle a soulignées !

Merci à la communauté de Noelfic pour ses commentaires, tout spécialement à Martin Richard (auteur du livre *Alter Ego*, malheureusement non publié à l'heure actuelle) dont la critique, juste et complète, m'a motivé dans les périodes de doute et d'infertilité créative.

Merci à Roxane Lépine pour ses commentaires.

Merci à la communauté d'Oniris pour son aide concernant plusieurs de mes questions sur cette merveilleuse langue qu'est le français.

Merci à mes enseignants et professeurs qui, peut-être sans qu'ils en aient connaissance, m'ont autorisé à écrire la majeure partie du roman pendant leurs cours.

Merci à Alexandre Venet pour son jeu *Micky's Adventures*, qui m'a inspiré sur plusieurs aspects de l'histoire, dont les virus.

Et finalement, merci à vous, lecteur, qui m'avez accordé de votre temps pour plonger dans mon univers. Vos commentaires me sont précieux.

Table des matières

Des disparitions inquiétantes.....	5
Le chaînon manquant.....	22
Le monde d'Al.....	34
Vanilla.....	47
Sentiments.....	62
Des frontières floues.....	73
Faux-semblant.....	91
Thorne en larmes.....	104
Trahison.....	117
La genèse d'une amitié.....	124
Triste constat.....	142
Le garçon qui pleurait.....	154
Adieu, Thorne.....	174
Le début de la fin.....	186
La tortue sentimentale.....	200
Pour aller plus loin.....	215
Remerciements.....	217